X. 1195.

LA COMPARAISON DE LA LANGVE ET DE LA POËSIE FRANCOISE,

Avec la Grecque & la Latine,

Et des Poëtes Grecs, Latins & François.

ET LES

AMOVRS DE PROTE'E ET DE PHYSIS.

Dediez aux beaux Eſprits de France.

Par le Sieur DES-MARESTS, Seigneur de Saint Sorlin, Conſeiller du Roy, & Controlleur general de l'extraordinaire des guerres.

A PARIS,

Chez THOMAS JOLLY, dans la petite Salle du Palais, à la Palme, & aux armes d'Hollande

M. DC. LXX.

Avec Privilege du Roy.

AVX
BEAVX ESPRITS
DE FRANCE.

DE quelque merite ou capacité que tu ſois, Lecteur, ſoit ſçavant, ſoit pourveu ſeulement d'un eſprit naturellement beau & élevé hors du commun (car cecy ne s'adreſſe pas aux Eſprits vulgaires) ſois attentif à cette lecture; & conſidere bien l'équité que tu dois avoir, & le grand honneur que l'on te fait, ſans en pretendre autre avantage que la gloire de la France, & ta propre ſatisfaction. On te fait Iuge du plus grand differend qui ſoit maintenant au monde, & qui ſera jamais; puis qu'il s'agit de juger la Grece, Rome, & la France, & les ſiecles

passez, & le present; & de juger encore si les François doivent ceder pour jamais la gloire du langage & du genie aux Grecs & aux Latins.

Quelques Sçavans accusent nostre Langue de n'estre pas encore arrivée à la noblesse & à la majesté de la Greque & de la Latine, & veulent faire croire que jamais les Poëtes François n'arriveront à l'excellence des Anciens.

Ceux qui deffendent les Poëtes François & nostre Langue, soutiennent au contraire qu'elle est la plus belle de toutes; & que les esprits des François ont de grands avantages sur les Grecs & sur les Latins.

Mais ni les uns ni les autres ne doivent estre juges de ce different: car ceux qui ne sçavent que du Grec & que du Latin, & qui n'ont rien produit de grand en François, ont trop d'interest de faire valoir ce qu'ils aiment, & de faire mépriser ce qu'ils n'aiment pas: & ceux qui ont fait des ouvrages François sont trop interessez aussi pour les faire va-

loir au dessus des autres.

Cette grande question doit estre jugée par des personnes d'esprit excellent & delicat, soit qu'ils ayent du sçavoir, soit qu'ils n'en ayent pas : parce qu'on leur exposera clairement les choses, sans haine pour les uns, & sans flatterie pour les autres ; en sorte qu'ils seront capables de juger la question en general. On leur presentera en suite des plus beaux endroits des Poëtes Latins, si bien traduits en vers François que leurs Amans ne pourront pas s'en plaindre : puis on leur proposera des Poësies Françoises, pour estre comparées avec les Latines. Par les plus beaux exemples des Latins on jugera aussi des Grecs, dont les Latins ont pris ce qu'ils avoient de meilleur. Ainsi il n'y aura point en France d'esprit raisonnable & delicat, qui ne juge facilement ce qui luy sera presenté à juger.

Mesme les femmes qui par les avantages de l'esprit & du corps sont la cause des plus belles passions, & des pen-

sées les plus fortes & les plus delicates, jugeront mieux des sentimens passionnez qui sont dans les Poësies, que les plus doctes Regens de l'Vniversité : Et ayant l'imagination vive, elles connoistront facilement ce qui sçait mieux toucher l'esprit ; & à proportion qu'elles ont connu des hommes qui ont les sentimens élevez & delicats, elles jugeront qu'un esprit à l'antique, & un Heros tel qu'Enée, ne les feroit jamais tomber dans un desastre semblable à celuy de Didon.

Dans tout cét ouvrage, quand je parle d'esprit à l'antique, & de goust ancien, je n'entens pas condamner en tout l'esprit & le goust des Anciens, qui ont produit des choses si excellentes, & si dignes d'estre leuës, aimées, & imitées: mais je condamne seulement leurs deffauts d'invention & de jugement : & le goust ancien que je condamne en nos Sçavans, est parce qu'ils aiment & admirent les Anciens, mesme, dans leurs plus grands deffauts. Mais comme les Autheurs des siecles passez n'ont jamais

pretendu avoir l'authorité de captiver les jugemens des ſiecles ſuivans, auſſi ceux qui les aiment ne doivent pas pretendre de captiver nos jugemens; & s'ils veulent bien ceder aux Anciens la gloire de l'eſprit & de la perfection, ils ſouffriront s'il leur plaiſt que d'autres n'ayent pas tant de déference.

Il faut avoüer que Virgile a fait le plus beau Poëme de l'Antiquité, & qu'il merite toutes les loüanges qui luy ont eſté données: mais il ne merite pas le titre de divin, ni l'adoration dont Scaliger l'a honoré. Car qui dit Divinité, *dit une perfection exempte de tout defaut; & l'adoration marque une admiration au delà de tout ce qu'un mortel peut avoir d'excellent: & de dire que nul n'arrivera jamais à ſa perfection, c'eſt faire injure à la Nature meſme, qui n'eſt pas ſi bornée que de donner à un ſiecle & à une nation toute l'excellence qu'elle puiſſe jamais donner. Elle le fait bien connoiſtre, ayant fait naiſtre en ce ſiecle des genies, qui cha-*

cun en leur genre surpassent de beaucoup les Anciens, & qui sont de bons témoins que la Poësie n'a pas borné son regne dans la Grece & dans l'Italie. Ce seroit une honte étrange à l'Empire de France, qui est maintenant le premier & le plus noble de l'Univers, & qui ne doit finir qu'avec les siecles; qu'il eust un langage & des esprits moins nobles & moins élevez, que le langage & que les esprits des Grecs & des Latins.

Si pour deffendre ma patrie je rapporte des traductions que j'ay faites des Poëtes Latins, pour en faire connoistre les inventions & les sentimens à ceux qui n'en sçavent pas la langue; & si je rapporte aussi des Poësies pour estre mises en comparaison de leurs ouvrages, que l'on n'estime point que ce soit par vanité; car je sçay trop qu'il n'y a rien de si ridicule que la vanité des hommes. Ie le fay par pure necessité, pour deffendre nostre Langue & nostre Poësie: & il est aussi juste de payer de sa

perſonne dans les choſes de l'eſprit pour deffendre l'honneur de ſa patrie, comme pour la deffendre par les armes quand elle eſt attaquée, ſans qu'un homme puiſſe eſtre accuſé de vanité d'avoir fait paroiſtre ſa valeur. Les Iuges permettent bien à ceux qui ſont offenſez en leur honneur, de plaider eux meſmes leur cauſe, de rapporter les preuves de leur nobleſſe, & des ſervices qu'ils ont rendus à l'Eſtat, d'en faire voir les titres, & d'employer leur éloquence pour les faire valoir; & ceux-là ne ſont point accuſez de vanité.

Il eſt vray que ni la nobleſſe, ni la valeur ne ſont point enviées comme eſt la Poëſie. On laiſſe ſans jalouſie rapporter les titres de l'une & de l'autre: parce que nul ne croit que la nobleſſe ou la valeur d'un autre faſſe tort à la ſienne. Mais un Poëte ne ſçauroit alleguer ce qu'il a fait, que tous les autres ne ſe ſoulevent, chacun pretendant le trône, & craignant qu'un autre n'y veüille monter. Toutefois il eſt permis à chacun

de se deffendre ; & l'un prenant cette liberté, ne l'oste pas aux autres. Ils doivent tous s'émouvoir contre ceux qui les offensent tous, & non contre moy qui me deffens, & qui les deffens aussi. Car qui pourra mieux deffendre les Poëtes, que les Poëtes mesmes : puis qu'il n'y a point d'Advocat qui puisse si bien qu'eux soutenir leur cause, contre ceux qui mépriſent leur esprit en comparaison de celuy des Anciens, & qui condamnent leur diction, disant pour toute preuve qu'elle ne se soutient pas dans les Comedies comme fait la Latine & la Grecque?

Monsieur Corneille qui est illustre par tant de pieces renommées, & Monsieur Racine qui excelle en force & en tendresse de sentimens, & en beauté de diction, souffriront-ils cette injure ? & ceux qui excellent aussi en diverses sortes de Poësies, souffriront-ils que l'on estime leurs esprits & leurs ouvrages indignes d'estre comparez aux Anciens ?

Chacun doit aussi bien deffendre la

noblesse de ses vers quand elle est attaquée, qu'un homme doit deffendre la noblesse de sa maison quand on la met en doute. Mais la noblesse des vers n'est pas comme celle d'une race, dont la plus ancienne est la meilleure. Les vers de Virgile & d'Horace furent aussi nobles dés le temps qu'ils furent faits, qu'ils le sont maintenant : ils sonnerent aussi bien à l'oreille, & ils plurent autant à ceux de bon goust ; & Virgile & Horace en connurent bien la valeur. Tous les grands Poëtes ont esté les premiers juges de leurs vers ; parce qu'ils connoissoient le degré de leur élevation ; & ils se sont vantez justement de l'immortalité de leurs ouvrages, bien qu'ils ne fussent pas attaquez comme nous sommes par des écrits publics.

Chacun doit connoistre sa force, & celle de sa Nation ; & nul ne doit souffrir qu'on la fasse passer pour une foiblesse. C'est lâcheté que de laisser vivre de faux jugemens, quand nostre Païs a part à l'offense : Et si nous

devons la justice à tous, nous la devons aussi à nous mesmes, pour soutenir nostre honneur quand on le veut opprimer.

Il est impossible qu'un Poëte, qui se sent élevé pour la riche & abondante invention qui est si rare, pour les nobles sentimens qui se font bien connoistre à qui les a sceu concevoir, & pour la force & la majesté de la diction qui se fait bien sentir, ne connoisse pas ce qu'il est en comparaison des Anciens; & s'il a bien eu la force de voir en quoy ils ont failly, il a bien eu aussi celle de les surpasser, en évitant leurs fautes, & en s'élevant au dessus d'eux par la force de son genie. S'il a fait un ouvrage digne de l'immortalité, il sçait bien ce qu'il vaut, & ce qu'il vaudra un jour, malgré toute l'envie & tout le mauvais goust des foibles esprits de son siecle.

I'avois eu dessein de ramasser ce que nos meilleurs Poëtes, ou morts ou vivans, ont fait de plus excellent, pour

l'oppoſer aux Anciens : mais aprés en avoir commencé le recueil, j'ay craint de me tromper en mon choix, & d'offenſer les vivans dans le rang que j'euſſe pû leur donner. I'ay penſé qu'il ſuffiroit de les exhorter tous à ſe deffendre, comme je fais icy en mon particulier, aprés avoir deffendu en general noſtre Langue & noſtre Poëſie, contre ceux qui la mépriſent par des écrits publics. Sans cette attaque hors de propos, jamais peut eſtre je n'euſſe eu la penſée d'en faire cõnoiſtre toute la beauté & l'excellence, & les plus grands deffauts des Anciens. I'euſſe laiſſé dormir les morts en paix, avec toute la gloire qui leur a eſté donnée ; & j'euſſe laiſſé leurs Amans vivre & mourir avec leur gouſt, qni ne ſe rafinera jamais pour aimer quelque choſe de meilleur que ce qu'ils ont gouſté une fois. Mais puiſqu'ils nous croyent ſi indignes de leur eſtime, j'entreprens de repouſſer l'injure, & je m'expoſe le premier aux coups, marchant à la teſte de tous les intereſ-

sez à soutenir leur honneur. Ie ne pretens pas les mener au combat en qualité de Chef d'aucune bande: mais aller teſte baiſſée comme un des enfans perdus, & n'eſtant accompagné que de mes propres enfans. Ie marche toutefois avec une telle aſſeurance, que je ne crains aucun des Sçavans en Grec & en Latin: mais je m'attens bien que quelques-uns de noſtre armée de Poëtes, & d'autres intereſſez dans l'honneur de noſtre Nation, luy ſeront ſi traitres, qu'ils me tireront des coups au lieu de les tirer contre nos ennemis.

Ceux qui ſe ſentiront d'une force égale aux Latins, combattront de mon coſté, & repouſſeront hardiment le party contraire; & ceux qui ſe ſentiront foibles, lâcheront le pied; & par envie contre les vivans, aimeront mieux donner la palme aux morts, de qui l'éclat éloigné ne leur fait pas mal aux yeux, comme fait l'éclat preſent de ceux qui les ſurpaſſent. Mais enfin au mépris de la malice, de l'envie, de la

prevention, & de l'ignorance, & ſans conſiderer ſi je ſeray ſuivy & ſoutenu, j'entreprens le combat contre les Amans paſſionnez des Grecs & des Latins, qui voudroient nous faire quitter la plume, en nous mettant s'ils pouvoient dans le deſeſpoir de les pouvoir jamais atteindre. Nous ſerions bien miſerables, de travailler toute noſtre vie pour demeurer dans une claſſe inferieure, dans l'admiration aveugle des Anciens, & ſous la verge de ceux qui redoutent la reputation de nos ouvrages, animez d'inventions & de graces nouvelles; au lieu que les ouvrages antiques ne ſont plus animez de vie pour ſe relever de leurs deffauts, & n'ont que la langueur d'une vieilleſſe incapable de ſe corriger jamais.

Mais ces Amans des Latins, aprés les avoir aimez dés leur enfance, n'ont jamais oſé rien concevoir de plus noble, de plus judicieux, & de plus parfait; & ne peuvent ſe retirer du profond abyſme de la prévention, ni

démentir le premier jugement qu'ils ont fait, qui les a liez comme des eſclaves, & dans lequel ils demeureront touſiours abyſmez & enchaiſnez. Horace en a dit „les veritables raiſons: Ou parce, dit-„il, que rien ne leur paroiſt bon que ce „qu'ils ont aimé une fois, ou parce „qu'ils croyent qu'il leur ſeroit honteux „de ceder au jugement des Poëtes mo-„dernes, & de condamner en leur vieil-„leſſe ce qu'ils ont appris avec tant de „ſoin & d'amour en leur jeuneſſe.

Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt:
Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

TABLE DES CHAPITRES de la premiere Partie.

CHAP. I. *De l'amour de l'Antiquité,* pag. 1
CHAP. II. *Des choſes de la Nature, & de celles de l'Invention,* 8
CHAP. III. *De la beauté de la langue Françoiſe au deſſus de toutes les autres,* 11
CHAP. IV. *De la beauté naturelle de la diction, de l'enflure, du galimatias pointu, & de la fauſſe reputation.* 17
CHAP. V. *Que pour juger en maiſtre de la langue & de la Poëſie Françoiſe, il faut eſtre bon Orateur & bon Poëte François.* 21
CHAP. VI. *Que les ſçavãs en Latin ne peuvẽt bien gouſter les ouvrages des François,* 24
CH. VII. *Qu'en jugeant les Anciens, il ne faut pas condamner les modernes ſans les ouïr,* 27
CH. VIII. *Que la Comedie Françoiſe ſe ſoutient auſſi bien par la diction, que la Grecque & la Latine,* 31
CH. IX. *Que l'abondance des Anciens eſt pluſtoſt une abondance de licences, &c.* 34
CH. X. *Des principaux deffauts d'Homere* 37
CH. XI. *Des principaux deffauts de Virgile,* 40
CH. XII. *D'Horace & de Iuvenal,* 54
CH. XIII. *Pour ſçavoir ſi Ovide a eu l'eſprit ſi brillant que nul Poëte François ne, &c* 56

TABLE

CH XIV. *Des autres Poëtes Latins, & de S. Gregoire de Nazianze,* 63

CH. XV. *Que les ſujets des Poëmes heroïques ſont plus beaux, plus ils traitent le fondement de quelque choſe de grand,* 66

CH. XVI. *S'il y a maintenant en France de grands genies pour traiter toutes ſortes de ſujets,* 68

CH. XVII. *Qu'il faut qu'un Poëte heroïque ait un genie univerſel,* 72

CH. XVIII. *Sur ce que l'on accuſe quelques Poëtes François d'impatience, de negligence, & de ne ſe ſoutenir pas.* 80

CH. XIX. *Ce que c'eſt que de ne ſe ſoutenir pas en Poëſie,* 84

CH. XX. *De l'invention & de l'imitation. Que les François inventent noblement & heureuſement,* 89

CH. XXI. *Que toute perſonne de bon ſens peut entendre les Poëmes heroïques François, ſans ſçavoir le Latin,* 95

CH. XXII. *De ceux qui veulent que les Poëmes heroïques ſoient faits à la façon des Romans,* 99

CH. XXIII. *Quels eſprits doivent eſtre juges du differend de la langue & de la Poëſie Françoiſe, & de la Grecque, & de la Latine.* 102

Fin de la Table.

LA COMPARAISON DE LA LANGVE Et de la Poëſie Françoiſe, avec la Grecque & la Latine.

Et des Poëtes Grecs, Latins & François.

CHAPITRE I.

De lamour de l'Antiquité.

LEs Sçavans ſont dignes de loüange, pour la grande connoiſſance qu'ils ont acquiſe des ouvrages des Anciens; & ils ont encore une grande gloire, quand ils ont fait vôir par leurs

propres ouvrages Latins, un esprit comme égal à celuy d'Horace & de Virgile. Cela fait bien voir par eux mesmes que les François ont autant de force & d'élevation d'esprit & de diction, que les plus forts des Anciens. Mais j'ay du regret de ce que l'amour excessif qu'ils ont pour la Langue Grecque & pour la la Latine, les a emportez jusqu'à vouloir rabaisser la nostre, & les ouvrages de nos meilleurs Poëtes, & jusqu'à dire que nul d'eux n'arrivera jamais au brillant & à l'excellence d'esprit où les Anciens sont arrivez.

Puis qu'ils ont bien voulu faire un tel jugement, qui ne leur appartenoit pas, n'ayant ni jurisdiction sur nostre Langue, ni assez grande connoissance de sa beauté, de sa richesse, & de sa majesté. pour le peu de temps qu'ils ont employé à la gouster & à la cultiver; ils me permettront bien de la deffendre, & nos excellens Poëtes qui l'ont enrichie & élevée au point où elle est. Ceux là sont bien contraires aux hommes dont parle le Roy Prophete, *Qui dixerunt linguam nostram magnificabimus.* C'est à dire, qui disent, nous exalterons nostre langue: puis qu'au contraire ils rabaissent la

leur tant qu'ils peuvent, & se servent d'elle pour plaider contre elle-mesme.

Contre ces pretendus arbitres des Langues & des ouvrages de poësie, il est besoin de munir tous les lecteurs de vers, & de rectifier leur gouſt par la connoissance de la verité, sans envie contre les Poëtes Grecs & Latins, & sans flaterie pour les meilleurs Poëtes François; en donnant aux uns & aux autres ce qui leur appartient, soit d'honneur soit de blâme. Car bien que la vieillesse soit venerable, & digne de respect, un vieillard ou vicieux ou ridicule ne merite aucun respect: mais on ne doit pas luy insulter à cause de la foiblesse de son âge, ou à cause du changement des modes. Et bien que la jeunesse ne soit pas digne de respect, on ne laisse pas de loüer une jeune personne, qui fait voir du genie & du jugement, & qui sçait éviter les fautes des Anciens.

Horace est maintenant mis entre les premiers Poëtes Latins, soit pour la force & la beauté de son genie & de ses vers, soit pour la fineſſe du gouſt de la poësie; en quoy mesme il a surpassé tous les autres; comme il se voit par les preceptes qu'il en a donnez, qui font bien connoistre que bien qu'il ait loüé Homere, il n'a pas laiſ-

ſé de voir ſes deffauts. Mais Horace avec toute ſon excellence a eſté mépriſé de ſon temps, dans lequel (comme en ce temps-cy) l'on ne vouloit ni lire ni eſtimer que les Poëtes anciens; c'eſt dequoy il fit ſa plainte à Auguſte, dans cette belle Epiſtre qui commence.

Cùm tot ſuſtineas & tanta negotia ſolus.

Il eſt à propos d'en traduire icy en vers le commencement, pour faire voir que l'injuſtice de ce ſiecle eſt toute-ſemblable à celle du ſiecle d'Auguſte.

Puis que ſeul tu ſoutiens tous le faix de
l'Empire,
Et que chacun te doit le calme qu'il reſpire,
Ceſar, du bien public je ſerois envieux,
Si j'arreſtois en vain tes momens precieux.
Bacchus ce grand vainqueur des peuples de
l'Aurore, [*éclore,*
Romule, & les Iumeaux qu'un ſeul œuf fit
Receûrent de l'encens aprés leurs faits divers:
Mais pendant que de biens ils combloient
l'Vnivers, [*les,*
Aux ruſtiques mortels donnant des loix civi-
Leur partageant les champs, leur bâtiſſant des
villes, [*agitez,*
Nul d'eux, dans tous leurs jours de peines
N'eut l'amour & l'honneur qu'il avoit me-
ritez.

Et le Vainqueur de l'Hydre aux ſept teſtes horribles,
Connut, ayant dompté tant de mõſtres terribles,
Que l'Envie eſt un monſtre indomptable au plus fort.
Nul ne la peut jamais dompter qu'apres ſa [mort.
Car qui montre en ſon art une force maiſtreſſe,
Déplaiſt aux yeux jaloux, par ſon éclat les bleſſe.
Et ſi-toſt que la mort l'aura privé du jour,
Son nom aura de tous la loüange & l'amour.
Mais toy ſeul, ô Ceſar, dés ta brillante vie,
Par tes illuſtres faits, as ſurmonté l'envie:
Noſtre amour à tes yeux te bâtit des Autels,
Où ſur ton nom ſacré vont jurer les mortels.
Car jamais ton pareil le monde n'eut pour maiſtre;
Et nul égal à toy jamais ne pourra naiſtre.
Mais ton peuple, pour toy juſte & judicieux,
En ce qu'il te prefere aux Heros glorieux.
Ne veut pas juſtement juger de nos Ouvrages:
Dédaigne d'accorder l'honneur de ſes ſuffrages
Aux veilles, aux travaux d'un Poëte recent;
D'un indigne mépris touſiours les abbaiſſant.
Mais ne veut eſtimer que des Auteurs antiques,
Qu'un aveugle reſpect a ſauvez des Critiques;
Que des vers éloignés de nos temps, de nos mœurs,

De tous les vieux écrits obſtinez deffenſeurs ;
Touſiours les honorant de loüanges ſerviles,
Comme nos vieilles loix, ou les vers des Sibylles.

Cela ſuffit pour faire voir comment Horace, qui eſt maintenant eſtimé de tous ſi grand Poëte, & d'un gouſt ſi fin, a eſté mépriſé de ſon ſiecle, qui eſtoit prevenu d'eſtime pour l'Antiquité ; & comment il s'eſt plaint à Auguſte de cette injuſtice. Et ſi Auguſte, tout puiſſant Empereur qu'il eſtoit, & eſtimant avec tous les judicieux de ſon temps Horace autant qu'il le meritoit, ne pût faire qu'il fuſt alors eſtimé de tous, comme il l'a eſté depuis ; il ne faut pas s'eſtonner ſi dans ce ſiecle on ne peut vaincre tous les eſprits prevenus d'amour pour l'Antiquité. Horace ſe contentoit de peu de Lecteurs, pourveu qu'ils euſſent le gouſt excellent ; il faut s'en contenter auſſi. Il ne reſte au regard des autres que la plainte, qui nous eſt auſſi libre qu'elle l'étoit à Horace, & auſſi juſte, puis que nous ſommes arrivez au plus haut point où les eſprits des François & où noſtre langue & les ouvrages de vers pouvoient arriver : comme les eſprits des Romains, & leur langue, & leurs vers, arriverent du temps d'Horace, qui dit.

Venimus ad ſummum fortunæ, &c.
Mais nous avons le meſme avantage ſur eux, qu'ils avoient ſur les Grecs, pour imiter leur force & leur beauté, pour éviter leurs deffauts, & pour les ſurpaſſer en invention, en conduite, & en magnificence.

Bien que l'Antiquité ſoit venerable, pour avoir défriché les eſprits auſſi bien que la terre, elle n'eſt pas ſi heureuſe, ni ſi ſçavante, ni ſi riche, ni ſi pompeuſe, que les derniers temps, qui ſont veritablement la vieilleſſe conſommée, la maturité, & comme l'Autonne du monde; ayant les fruits, les richeſſes & les dépoüilles de tous les ſiecles paſſés, & le pouvoir de juger & de profiter de toutes les inventions, de toutes les experiences, & de toutes les fautes des autres: au lieu que l'Antiquité n'eſt que la jeuneſſe & la ruſticité du temps, & comme le Printemps des ſiecles, qui n'a eu que quelques fleurs: Et qui voudroit comparer ce Printemps du monde auec noſtre Autonne, c'eſt comme qui voudroit comparer les premieres maiſons des hommes, auec les ſomptueux Palais de nos Rois.

CHAPITRE II.

Des choſes de la Nature, & de celles de l'Invention.

CEux qui tiennent le party de l'Antiquité, croyent que l'on n'a plus rien à leur repliquer, quand ils ont allegué l'excellence des Tableaux & des Statuës antiques, dont nul Peintre ou Sculpteur moderne ne peut ſurpaſſer la perfection. Mais il y a bien de la difference entre les ouvrages d'imitation de la Nature, comme ſont les Tableaux & les Statuës; & les ouvrages d'invention, comme ſont les grands Poëmes. La Nature a eſté auſſi parfaite dés ſa creation qu'elle l'eſt maintenant. De tout temps il y a eu de beaux modeles des corps les plus parfaits, ſoit des hommes, ſoit des femmes, ſoit des enfans, ſoit des animaux. De tout temps il y a eu de beaux arbres, de belles fleurs, de beaux païſages, des ſources, des fleuves, des mers, le Ciel, les Aſtres, le lever & le coucher du ſoleil, des tempeſtes & des orages ſur les eaux & ſur la terre. De tout temps les hommes ont eu des paſſions, d'amour, de haine, de de-

sir, ou de crainte : de tout temps ils ont raisonné, ils ont eu de differens caracteres d'esprit, ils ont fait des narrations, des descriptions, & des comparaisons, & ont mesme parlé en termes figurés. Tout cela de tout temps a pû estre imité & décrit parfaitement, selon le genie & le bon sens de chacun. Il n'y avoit que le temps & le soin à y employer ; & les hommes y ont reüssi selon le plus ou le moins qu'ils y avoient de talent, & selon le temps qu'ils y ont donné, & la peine qu'ils y ont prise.

Mais pour les choses de l'Invention des hommes, il n'en est pas ainsi. De tout temps, il n'y a pas eu de somptueux Palais; parce que les Palais & les ordres de l'Architecture n'ont pas esté créez avec le monde. De tout temps aussi il n'y a pas eu de la Poësie : c'est une chose de l'Invention des hommes, & la Nature ne leur en a pas fourny des modeles. Il a falu que des hommes ayent inventé la maniere de ranger des mots avec de certaines mesures pour en faire des vers : puis de faire diverses poësies, selon les sujets, ou simples, ou graves ; puis des poëmes heroïques, pour representer les grands faits des hommes. Mais ni les Inventions humaines, ni leurs ouvrages, n'ont pas d'abord esté parfaits;

au lieu que les ouvrages de Dieu ont eſté parfaits dés leur creation. Les hommes, pour ce qui regarde l'Invention, ſe corrigent les uns ſur les autres; & les derniers ſont les plus heureux, les mieux inſtruits, & les plus parfaits, ſelon le genie que Dieu leur donne.

Les Anciens eſtoient donc auſſi capables que nous de repreſenter les choſes de la Nature, ſoit en Poëſie, ſoit en Peinture, ſoit en Sculpture: parce que de tout temps la Nature a eſté auſſi parfaite qu'elle eſt, & a fourny de beaux modeles. Ainſi Homere & Virgile ont eſté auſſi parfaits pour la deſcription des choſes de la Nature qu'on le puiſſe jamais eſtre; la langue de chacun d'eux eſtant arrivée à la perfection pour les exprimer par une noble diction: mais ils n'ont pû eſtre ſi parfaits dans l'Invention & dans la conduite de leurs Poëmes, que d'autres le peuuent eſtre maintenant: parce que d'abord les hommes dans leurs Inventions n'ont pû ni ſçavoir ni prévoir les choſes qu'on y pouvoit deſirer, & dont on pouvoit un jour trouver les deffauts.

Homere nous paroiſt avoir eſté le premier Inventeur du Poëme heroïque; & Virgile l'a ſuivy en pluſieurs choſes, & l'a corrigé & ſurpaſſé en d'autres. Mais ont-

ils eſté de ſi grands eſprits, & d'un ſi parfait jugement, que la France n'en puiſſe jamais produire de ſemblables ? Et Dieu s'eſt-il tellement épuiſé à les créer, lors que les hommes abandonnoient ſon culte pour adorer les faux Dieux, & lors que luy-meſme il faiſoit pour ſon peuple des merveilles bien plus grandes que celles des Fables, & bien au deſſus de l'Invention & de la puiſſance des hommes & des demons; qu'il ne puiſſe plus former de ſi grands genies, quand il luy plaira de faire mettre en vers magnifiques & parfaits, ſes grandes & veritables merveilles?

CHAPITRE III.

De la beauté de la Langue Françoiſe au deſſus de toutes les autres.

NOs Cenſeurs mettant à part la genie, parce qu'ils en voyent de grands dans la France, veulent au moins donner l'avantage à la Langue Greeque & à la Latine ſur la noſtre, & pretẽdent détruire par là toutes nos Poëſies. La veritable raiſon de cette opinion parmy nous, eſt que toute Langue paroiſt ſimple à ceux du païs, à cauſe

que le peuple ſe ſert des meſmes termes. Mais il n'en faut pas juger ainſi : Et les Eſtrangers en jugeroient mieux que nous, & équitablement, ſi l'envie ne portoit chacun d'eux à donner l'avantage à ſa Langue. Mais la noſtre doit l'emporter ſur toutes, ayant ſur toutes les autres un avantage ſingulier & inconteſtable, qui eſt la terminaiſon feminine de pluſieurs mots, dont les rimes entremeſlées avec les maſculines, font une charmante & harmonieuſe diverſité, que les autres Langues ne peuvent avoir, n'ayant point de terminaiſons feminines. Meſme les ſyllabes qui ſont dans un mot avec un *e* non aigu, ou élevé, mais de repos, comme dans les mots, *retenu*, *decevant*, *maintenir*, & qui ont la meſme prononciation que les terminaiſons feminines, font des ſyllabes breves parmy des longues, & rendent les vers tres-harmonieux. Car l'harmonie des vers ne conſiſte que dans le mélange des ſyllabes longues & des breves, & dans la meſure du vers, qui eſt bornée par les ceſures, & par le nombre des ſyllabes.

Nos mots ſont auſſi beaux & auſſi forts à prononcer que ceux des Latins; & il n'y a guere de difference entre la pluſpart: comme entre les mots Latins, *mons*, *frons*, *ele-*

mentum; & les François, *mont*, *front*, *élément*, & ainſi des autres. Mais nous avons bien plus de voyelles que les Grecs & que les Latins, qui n'ont ni *u*, ni *eu*, ni l'*e* feminin, leſquelles voyelles ils ne peuvent meſme prononcer. Or les voyelles ſont toute la douceur des langues, dont les plus rudes ſont celles qui ont plus de conſones jointes. Mais noſtre Poëſie ne peut ſouffrir une douceur lâche par la rencontre de deux voyelles, comme font ſouvent les Grecs & les Latins. Virgile dit.

Nereidum matri, & Neptuno Ægeo.

Voila une grande foibleſſe de vers, par la rencontre de ces voyelles qui ne ſont pas mangées; & ce ſont des licences en Grec & en Latin qui nous ſeroient des deffauts inſuportables: tant l'oreille des François veut eſtre remplie d'un ſon qui n'ait rien de languiſſant.

Ce que diſent quelques uns, que noſtre langue eſt ſans accent, eſt manifeſtement faux, puis qu'elle a des ſyllabes longues meſlées avec des breves tout ainſi que les autres langues. Dans le mot *Empereur* la premiere ſyllabe eſt longue, & les deux ſuivantes ſont breves, de meſme que dans

le mot Latin *tempora*. Quand on lit au commencement du Poëme de Clovis.

A la gloire des Lis ie conſacre ces vers.

On ſent bien que dans les ſix premieres ſyllabes il y en a trois breves & trois longues, & que dans les ſix dernieres il y en a deux breves & quatre longues. Mais nous ne nous aſſujettiſſons point à commencer nos vers par une ſyllabe longue, comme font les Latins dans leurs hexametres. Ainſi nous pouvons plus facilement qu'eux haſter nos mots, quelquefois meſme par trois ſyllabes breves conſecutives, que les Latins appellent *Tribraques*; ce qu'ils ne peuvent dans leurs hexametres, qui n'ont que des dactyles & des ſpondées. Autrement nous ſerions privez de faire un auſſi beau vers que celuy-cy.

Iê ne te puis haïr, ie ne te puis aimer.

Nous ne nous aſſujettiſſons point auſſi à ne point mettre une ſyllabe breve entre deux longues. Car nous aurions quantité de mots qui ne pourroient entrer dans le vers, comme le mot *Conquerant*. C'eſt ſe mettre dans l'eſclavage inutilement; & les

vers n'en ſonnent pas mieux quand deux breves ſont touſiours de ſuite, comme elles ſont dans les dactyles de leurs hexametres, où ils ne peuvent employer quantité de bons mots, comme *impotens*, *efficax*, *infidelis*, *æſtuoſus*, *pervicax*, & quantité d'autres dont Horace s'eſt bien ſervy dans ſes Odes.

Nous ſçavons bien auſſi entaſſer des ſyllabes longues, pour repreſenter de grands amas, comme en ces vers.

Là ſont chevreüils, chiens, cerfs, & des Nymphes les chœurs,
Peſle-meſle couchez, & vaincus, & vainqueurs.

Nous ſçavons encore auſſi bien que les Latins repreſenter le galop des chevaux, ſans avoir recours aux mots impropres & forcez, comme a fait Virgile en ce vers.

Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum.

Virgile a joint l'epithete *quadrupedante*, au mot *ſonitu*, bien qu'il ſoit ridicule de dire *un ſon qui marche à quatre pieds*; & l'epithete *putrem* au mot *campum*, pour trouver un

mot qui euſt du ſon. Mais ce mot eſt bien contraire pour repreſenter un champ ſec & reſonnant, puis qu'il ſignifie *pourry & gras*.

Virgile choiſit quelquefois ainſi de fauſſes epithetes, penſant plus au beau ſon du vers qu'au bon ſens, comme quand il dit,

Turnus ut infractos adverſo Marte Latinos
Deficiſſe videt.

Ses interpretes diſent que le mot *infractos*, ſignifie en cét endroit *valdè fractos*. C'eſt comme ſi l'on diſoit *un homme iniuſte*, pour dire, *un homme iuſte*. Sur cela l'on admire ſa belle diction, parce que ſon vers ſonne bien; & on luy pardonne de ce qu'il dit le contraire de ce qu'il devroit dire.

Pour un vers de Virgile qui repreſente le galop, en voicy quatre dans le Poëme de Clovis, du cheval de la Princeſſe Yoland, & de ceux de ſes deux compagnes, qui ont tout enſemble & le bon ſon & le bon ſens.

Elle part auſſi toſt le cheval talonnant,
Qui du fer pas à pas bat le champ reſonnant.
Les deux autres ſuivans en ardeur le ſecondent.
Les échos des vallons en cadence répondent.

Chacun de ces quatres vers eſt compoſé de quatre *anapeſtes*, qui ſont des dactyles renverſez : chaque pied eſtant de deux ſyllabes breves, & d'une longue ; qui marquent bien mieux que les dactyles, le galop d'un cheval, en s'arreſtant ſur la troiſieſme ſyllabe, aprés avoir fait paſſer deux breves. Et tous les mots de ces vers ſont propres & naturels, au lieu que les mots *quadrupedante & putrem* ſont forcez & faux.

Les Grecs font un étrange renverſement dans leurs vers, où les accens ſont ſouvent contraires à la breveté ou à la longueur de leurs ſyllabes, mettant ſouvent l'accent ſur l'antepenultieſme, qui ſera quelquefois breve ; & les ſuivantes bien que longues ſont prononcées comme breves ; ce qui fait une grande contrarieté au ſon que le vers doit avoir. Noſtre Poëſie n'a point de telles bizarreries, & elle a voulu eſtre parfaite en tout, eſtant douce & ferme, & n'eſtant jamais ni obſcure, ni extravagante, ni licencieuſe, ni contraire à elle meſme.

On nous reproche encore que nos vers heroïques ſont ennuyeux, & endorment par leurs ceſures touſiours égales : mais pluſieurs des plus beaux vers lyriques Latins, qui valent bien les heroïques, ſe fendent

auſſi en deux parties égales chacune de ſix ſyllabes, comme ſont tous les vers de la premiere des Odes d'Horace.

Mecœnas atavis edite regibus.

Les vers pentametres ſont de meſme coupez en deux parties; & les ſaphiques s'arreſtent touſiours ſur la cinquieſme ſyllabe.

La douceur de nos vers heroïques montré par ſon égalité une force & une clarté continuelle. Qui jamais s'eſt plaint de la douceur d'une Muſique, ou du bruit d'un ruiſſeau murmurant, parce que l'un & l'autre endort? Mais il faut eſtre de grand loiſir, pour s'en laiſſer endormir; & la douceur n'endort que parce qu'elle eſt aimable. Si nous voulions, nous ferions auſſi bien que les Latins de fortes obſcuritez, & de hardis enjambemens de la fin d'un vers ſur l'autre pour achever un ſens. Car tout cela eſt commode quand on a de la peine à s'exprimer; & nous retrancherions ainſi la moitié du trayail que nous employons pour faire de bons vers, qui renferment la breveté, la force, la clarté, & la douceur.

Si nous voulions nous élever par force,

nous tomberions dans la rudeſſe, dans l'enflure, & dans l'extravagance de Ronſard & de Dubartas, qui ont voulu ſe former ſur les Anciens; & nous retomberions dans le precipice d'où Malherbe nous a retirez par la force de ſon jugement & de ſon heureux genie Mais nous voulons une Poëſie douce, pleine, ſage, & ſevere; & non une Poëſie renverſée, obſcure, & licencieuſe. O! que cette aimable & noble facilité de nos vers eſt choſe difficile, pour ioindre à la force & à la majeſté cette parfaite douceur, avec laquelle nous ne laiſſons pas d'avoir de tres belles inverſions, ſans embarras, & ſans obſcurité.

Si l'on ne peut accuſer noſtre Poëſie que d'une égalité de force & de douceur, nous avons gagné noſtre cauſe; puis que c'eſt le caractere de la noble & haute Poëſie: comme Horace le decide: puis qu'il dit que le Poëme doit eſtre comme un beau fleuve, qui coule également avec force & pureté. Il ne ſe trouvera point parmy les Anciens un Poëme d'une beauté touſiours égale, dans ſon invention, dans ſa conduite, & dans une pureté de ſtile touſiours claire. Mais les bons Poëtes François n'ont rien d'obſcur, par la peine qu'il prennent, & par la force qu'ils ont pour aplanir les plus

rudes chemins; en ſorte que le Lecteur ne ſe ſent arreſté en nul paſſage: parce que les Poëtes ne ſe licenciét par aucune difficulté pour s'exprimer; & c'eſt une perfection que les Amans des Latins veulent faire paſſer pour une imperfection: voulant faire croire que noſtre douceur touſiours égale eſt une foibleſſe, & que l'obſcurité & l'embarraſſement des Latins eſt une force.

La force & la beauté de noſtre Poëſie paroiſt bien encore au deſſus de celle des Latins, par ſon exacte ſeverité pour la diverſité des terminaiſons: car à peine peut-elle ſouffrir en un vers deux mots qui finiſſent par une meſme voyelle: au lieu que les Latins mettent ſouvent en un vers quatre mots terminez de meſme: comme Ovide en ce vers.

Candida dimidia colla tegente coma.

De cinq mots en voila quatre terminez en *a*. Virgile en fait ſouvent ainſi; comme en ces deux vers conſecutifs.

Mollia luteola pingit vaccinia caltha.
Ipſe ego cana legam tenera lanugine mala.

Et en celuy-cy.
Illa quidem ſtygia nabat iam frigida cymba.

Et en quãtité d'autres vers ſéblables. Les Italiens

liens ſont de meſme abondans en mots terminés en *o*, comme on en voit une ſi inſupportable quantité dans la premiere Stance du Taſſe. Noſtre Langue eſt bien plus curieuſe de la beauté des vers, dont une des principales conſiſte en la diverſe terminaiſon des mots.

Les Sçavans diſent encore que la Langue Grecque & la Latine ont plus de mots que la Françoiſe ; dequoy auſſi l'on ne demeure pas d'accord, puis que pour un de leurs mots nous en avons auſſi pluſieurs ; comme pour le mot *ars* latin, nous avons, *art*, *induſtrie*, *meſtier*, & ainſi de pluſieurs autres. Mais noſtre Langue a plus de phraſes ſur un ſeul mot, que la Grecque & que la Latine ; & la Nation Françoiſe eſtant agreable, polie, civile, obligeante, douce, noble, prompte, & haïſſant tous diſcours embarraſſés, ou rampans, ou ſuperflus ; auſſi la Langue, ſuivant le genie de la Nation, eſt agreable, douce, chaſte, pure, noble, & majeſtueuſe, ne ſe permet ni licence, ni enflure, ni extravagance, ni ſuperfluité ; & dédaigne tous ces mots que les Poëtes Grecs & les Latins ont compoſés de deux pour empoüiller leurs vers par force, & hors de l'uſage de leur Langue ; comme ſont *cæliſer*, *pinifer*, *cælicola* ; c'eſt

à dire, *porteciel*, *portepins*, *habitans du Ciel.*

Ronſard & du Bartas ont creu qu'il leur eſtoit permis auſſi de forger de tels mots, pour en rehauſſer leur Poëſie : mais noſtre Langue ne ſouffre point de telles machines pour ſoûtenir les vers. Auſſi n'ont-ils pas eſté ſuivis par les autres Poëtes François. Ronſard ne ſe contentant pas de cette fauſſe pompe, a regreté de ne pouvoir dire en François d'autres grands mots de la Langue Grecque, comme ceux qu'il met en un vers.

Ocymore, *dyſpotme*, *oligochronien.*

Pour dire paſſager, ou d'un mauvais deſtin, ou de peu de durée. Il ſe fut eſtimé encore bien plus grand Poëte, s'il eut oſé tranſporter ces grands mots en noſtre Langue: mais elle rejette toute enflure, & meſme de certains adjectifs compoſés & faits exprés ; comme Virgile a dit, *Res Agamemnonias*, pour dire le party d'Agamemnon. Cela ſeroit bien ridicule à nous de dire, *Les choſes Agamemnoniennes.*

Les admirateurs des Grecs & des Latins trouvent ces compoſitions de mots tres-belles, quoy que hors de l'uſage de leur Langue. Mais cela marque un deffaut en une Langue, quand elle eſt reduite à ſe rehauſſer

hauſſer par ces moyens, non naturels, mais faits exprés & ſur le champ: de meſme que ceux qui ſont de petite taille, pretendent reparer leur deffaut, & ſe rehauſſer, par la hauteur des ſouliers qu'ils font faire à leur fantaiſie: mais ils ne peuvent faire que ces machines faſſent une partie de leur taille.

CHAPITRE IV.

De la beauté naturelle de la diction, de l'enflure, du galimatias pointu, & de la fauſſe reputation.

EN tous les ouvrages de l'Art, plus la Nature eſt ſuivie & imitée, plus l'ouvrage eſt parfait; & comme on void dans les Tableaux & dans les Statuës, que plus la poſture des figures eſt naturelle & non forcée, plus l'ouvrage eſt eſtimé; auſſi dans les ouvrages de l'éloquence & de la Poëſie, plus l'eſprit paroiſt naturel, & la diction facile, noble & majeſtueuſe, ſans enflure ni extravagance, plus l'ouvrage doit eſtre eſtimé. C'eſt pourquoy la Langue Françoiſe eſt eſtimable ſur toutes les autres, parce qu'elle ſe contente de ſa beauté na-

turelle, sans souffrir qu'on la tire hors d'elle-mesme par des mots faits par force: Et je croy qu'Homere & Virgile eussent esté encore plus estimés, s'ils se fussent contentés de la beauté de leur Langue, sans la forcer en forgeant des mots composés, & sans chercher de grands mots de demy pied, comme Horace les appelle *sesquipedalia verba*, ainsi qu'a fait Stace quand il a commencé son Achilleide.

Magnanimum Aacidem, formidatamque Tonanti Progeniem canimus.

Homere & Virgile ont au reste la beauté, la facilité, & la majesté de la diction sans enflure; & la belle Poësie Françoise a sans doute une noblesse pareille.

Malherbe a rejetté tous ces mots faits & forgés pour l'enflure, a restitué nostre langage Poëtique, & l'a rendu noble par un admirable tour de vers, & par la diction, avec la seule douceur & majesté naturelle de nostre Langue, laquelle il semble que Dieu ait voulu purifier dans ces derniers temps, pour faire exprimer gravement & purement, ses douces, pures & incomparables merveilles.

Les esprits mediocres aiment l'enflure, & le galimatias pointu; & quoy qu'ils ne l'entendent pas, ils le loüent, parce qu'il

surprend & frape leur imagination, comme par une chose nouvelle, rare, & extraordinaire. Ils courent aux pointes, & à l'extravagance, plûtost qu'à la noblesse de la diction, & des sentimens naturels. Ceux qui aiment l'approbation la plus generale, l'acquierent par ces moyens; & ceux qui ne peuvent aimer que l'approbation de ceux de bon gouſt, qui ſont en petit nombre, ſe contentent de peu d'Approbateurs de leur ſiecle, eſtant aſſeurés qu'ils auront pour eux tous les ſiecles ſuivans. Ils laiſſent regner à leur aiſe ceux qui ont une honteuſe avidité de la reputation preſente, par les ſuffrages du nombre, pour des avantages temporels; & qui ſont indignes & incapables d'acquerir une renommée immortelle. C'eſt pourquoy Sophocle Poëte Tragique Athenien, rencontrant un autre Poëte Tragique qui avoit ſouvent remporté ſur luy le prix de la Tragedie par les ſuffrages du peuple, luy dit agreablement: N'as-tu point de honte de m'avoir ſi ſouvent vaincu à plus de voix?

Auſſi tous les Poëtes qui ſe ſentent foibles, ſe joignent par troupes, pour s'appuyer les uns ſur les autres, en ſe loüant les uns les autres, & en tâchant à ſe ſoûtenir par l'appuy des amis & des cabales, qui

prennent leur party ; ainſi font les moutons, qui eſtant foibles ſe mettent enſemble, & n'en ſont pas plus forts en eux-meſmes : ils ſont ſeulement defendus par leurs bergers & par leurs chiens. Mais les grands genies ne s'aſſocient point, & ne cherchent point la protection des amis & des cabales, ſe fiant en leur ſeule force, pour acquerir de la reputation, ou preſente, ou à venir ; comme les lyons qui vont ſeuls, ſe fiant en leur ſeule force pour prendre leur proye.

Malherbe a ainſi marché ſeul de ſon temps, dédaignant & la cabale des doctes qui ne connoiſſent pas la majeſté de noſtre Langue, & la cabale des petits Poëtes qui n'y peuvent attaindre ; & il a marché par des voyes inconnuës aux precedens Poëtes François, & a inventé la belle diction, & le beau tour de vers, qui eſt maintenant le modele des grands genies, mais à quoy les foibles ne peuvent arriver, quelques efforts qu'ils faſſent ; & il n'y en a pas deux en un ſiecle qui faſſent ainſi des vers.

Catulle eſt celuy qui a commencé ainſi la forte diction & le beau tour de vers dans la Poëſie Latine, duquel Virgile a pris de ſi beaux lambeaux, & de ſi nobles expreſ-

sions. Malherbe, Raçan, Delingendes, & Maynard, sont comparables pour la beauté de la diction & du tour Poëtique à Homere & à Virgile ; & il ne faut plus dire que nostre Langue n'est pas encore arrivée à la force de la Grecque & de la Latine.

CHAPITRE V.

Que pour juger en maistre de la Langue & de la Poësie Françoise, il faut estre bon Orateur & bon Poëte François.

COmme il faut qu'un Peintre ou un Sculpteur soit bien excellent pour juger parfaitement des tableaux & des Statuës antiques & des modernes, aussi faut-il qu'un homme soit non seulement Orateur & Poëte Grec & Latin, mais encore excellent Orateur & Poëte François, pour faire un parfait jugement des Grecs, des Latins & des François. Car pour bien juger des uns & des autres, il faut avoir le genie aussi haut & aussi clairvoyant qu'eux, pour voir d'aussi haut & aussi loin. Les Juges ordinaires des differends du peuple, quand il est question de juger d'un art, comme de l'Architecture, ou d'autres choses où ils ne

ſont pas ſçavans, nomment des experts, ſur le rapport deſquels ils puiſſent juger; car chacun doit borner ſon jugement aux choſes de ſa connoiſſance.

Il n'eſt pas juſte que ceux qui ne ſont éloquens & Poëtes qu'en Grec & en Latin, ſe mélent de juger que les Autheurs François n'approchent point des Grecs & des Latins, & que noſtre Langue n'a pas encore aſſez de force pour s'égaler à la leur. Il faudroit pour en bien juger, qu'ils fuſſent auſſi éloquens que Monſieur le Maiſtre, dont on lit les beaux Plaidoyers, & que d'autres dont on void les ouvrages; & il faudroit encore qu'ils fiſſent d'auſſi bons vers François que Malherbe, & que Racan, & que Delingendes. Ces hommes éloquens, & ces bons Poëtes François en euſſent eſté meilleurs juges, que des doctes Latins; parce qu'ils ont bien étudié & enrichy noſtre Langue. Nul d'eux ne s'eſt plaint qu'elle n'eſtoit pas aſſez forte, ni aſſez belle, pour bien exprimer la force & la beauté de leurs penſées; & ils y ont trouvé toute la force neceſſaire pour les pouſſer magnifiquement.

Si un homme fait d'auſſi belle proſe en Grec & en Latin que Demoſthene & que

Ciceron, & d'auſſi bons vers qu'Homere & que Virgile, qu'il ſe contente de juger des Grecs & des Latins : mais qu'il ne juge pas mal de ceux qui ont ſi bien travaillé en noſtre Langue, ſur ce qu'il ne ſent pas en luy cette meſme force écrivant en François. Les beaux endroits de la force de Demoſthene & de Ciceron ne conſiſtent pas en la force du langage, mais en celle des apoſtrophes, & des autres figures ; & les figures ſont pour toute Langue.

La grande force de Demoſthene & de Ciceron conſiſtoit encore en celle de leur prononciation, & de leur action ; Et Mr le Maiſtre prononçoit auſſi magnifiquement qu'eux, & avec une auſſi belle action. Si ceux qui l'entendoient euſſent pû avoir entendu Demoſthene & Ciceron, ils euſſent dit que les figures, la diction, & la prononciation avoient autant de force & de grace en ſa bouche qu'en la leur : Et Mondory ces excellent Comedien prononçoit auſſi magnifiquement le François, que Demoſthene le Grec, & que Ciceron le Latin. Cette force ne vient pas de celle du langage ; mais de celle du poumon, de la langue & de l'action.

L'éloquence de Demoſthene & de Ciceron paroiſt encore grande & majeſtueuſe

en la grandeur & en la majesté de leurs sujets, qui estoient des grandes affaires de leurs Estats : mais le langage Grec & le Latin ne sont pas plus forts, bien qu'ils paroissent forts par les figures, & par les sujets, & qu'ils le peussent encore paroistre davantage par la prononciation & par l'action.

CHAPITRE VI.

Que les Sçavans en Latin ne peuvent bien gouster les ouvrages des François.

LEs Sçavans consument tellement leur temps & leur esprit à estudier & à admirer les Livres Grecs & les Latins, qu'il semble qu'il ne leur reste ni temps, ni esprit, ni équité pour admirer les beaux ouvrages François ; & se trouvant charmés d'ailleurs, ils aiment mieux les mépriser & les condamner sans les voir, ou n'en lire qu'un lambeau sans application & avec mépris ; & dire ensuite qu'ils sont sans esprit, sans force, & sans grace ; que d'en faire la lecture serieusement & avec patience, sans passion & sans prevention, pour

pour en juger ſainement. En cela ils ſont auſſi injuſtes que ſeroit un Rapporteur, qui preoccupé d'affection pour une partie, ne liroit que les papiers de ſon ſac, & ne liroit point ceux du ſac de la partie adverſe, ou ne les liroit qu'en partie, & legerement; & jugeroit en faveur de l'un, contre l'autre, dont il n'a pas voulu ſçavoir le droit. Ainſi ils ſont ſans jugement & ſans juſtice pour les ouvrages des grands genies de France, qu'ils condamnent ſans les lire: Et ils ſont encore comme ces Anciens Geographes, qui apres avoir fait la deſcription des païs de leur connoiſſance, diſent hardiment qu'au delà il n'y a que des lieux ſteriles & inhabités. Mais ceux qui ont depuis voyagé plus avant, ont jugé par les beaux païs & par les grands peuples qu'ils ont trouvés, que les Anciens avoient voulu couvrir leur ignorance par cette hardie impoſture.

Les Sçavans s'accouſtument tellement au gouſt des Anciens, & de leurs ouvrages, ne voulant ſavourer autre viande, qu'ils ne peuvent avoir de gouſt pour les beaux ouvrages des François. Ils ſont comme ceux qui ſont tellement accouſtumés au gouſt de l'ail, qu'ils ne peuvent aimer ni pain ni viande que mélés avec ce gouſt.

Et ſi ces doctes avoient bien penſé à maintenir l'honneur de leur gouſt pour l'antiquité, ils devroient auſſi n'aimer autre douceur que celle du miel, qui eſtoit la plus douce ſaveur des Anciens ; & devroient rejetter celle du ſucre, comme de nouvelle invention, & inconnu aux Anciens, s'ils ne veulent rien gouſter qui ſoit moderne.

Les bons Poëtes François ont leû les Grecs & les Latins auſſi bien que les Sçavans ; mais ſans s'y attacher, n'y enyvrer, & pour en juger ſainement, & ſans préoccupation : Et n'y ayant pas trouvé ni l'invention, ni le jugement, ni la magnificence des ſentimens & des matieres, tels qu'ils les deſiroient, ils ſe ſont portés ſelon leur force à des choſes de plus grand gouſt, plus juſtes, moins reprehenſibles, & plus capables de plaire aux eſprits delicats, à quoy les grands Sçavans en Grec & en Latin ne peuvent arriver : car ils ne peuvent faire mieux que leurs modeles. Au contraire ſi on les tire de ce qu'ils ont leû dans les Anciens, ils ſont ſecs & pauvres dans les compoſitions en noſtre Langue, ſoit pour le ſens, ſoit pour la diction, Ils cherchent de la matiere dans leur memoire, & non dans leur eſprit : ils ne produiſent rien de

beau, ni de nouveau, ni de surprenant, que pour des ignorans ; & c'est ce gouſt ancien qui fait qu'un Pedant est la choſe du monde la plus ridicule.

CHAPITRE VII.

Qu'en jugeant les Anciens, il ne faut pas condamner les Modernes ſans les oüir.

ON fait des jugemens d'Homere & de Virgile, & de Demoſthene & de Ciceron ; & dans ces jugemens il ſemble que ces Auteurs y doivent ſeuls eſtre jugés: Toutefois on ne fait que les loüer en la pluſpart des choſes, & que couvrir leurs deffauts, dans leſquels meſme on veut que nous les admirions le plus. Par exemple, on dit que dans Virgile les caracteres d'Enée pour vaillant, & de Mezence pour impie, ſont bien ſoûtenus juſqu'à la fin, bien que le contraire ſe voye manifeſtement. Enſuite on met d'accord Homere & Virgile, Demoſthene & Ciceron ; on leur donne des palmes, particulierement pour la diction ; & l'on condamne la Langue Françoiſe, qui n'eſtoit point partie en cette

cauſe ; & qui n'y avoit point d'Advocat pour la deffendre ; & celuy qui la condamne ſe conſtituë ſon juge unique & abſolu, y paroiſt paſſionné pour autruy, & intereſſé pour luy-meſme, & prononce ſes jugemens comme des Arreſts.

Enfin on veut condamner tout ce qui eſt moderne ; & c'eſt une injuſtice dont les ſiecles à venir vangeront nos excellens Orateurs, & nos bons Poëtes ; comme les ſiecles qui ont ſuivi Horace l'ont vangé pleinement de l'injuſtice du ſien.

Si quelqu'un eut dit à Michel Ange, que nul Sculpteur de ſon temps ne pouvoit égaler les Anciens, il s'en fuſt mocqué ; comme il ſe mocqua de Raphaël d'Vrbin excellent Peintre, qui alors eſtoit nommé pour juge des Antiques qui ſe trouvoient par fois en foüillant dans les ruïnes de Rome. Il fit en ſecret une Statuë de Bacchus, dont en ſuite il rompit un bras, & l'enferma dans ſon cabinet ; puis il fit ſecretement enfouïr la Statuë dans une maſure ; & quelque temps apres la fit découvrir comme de hazard par des hommes. Chacun accourut pour juger de cette grande découverte. Raphaël y fut appellé avec tous les illuſtres Connoiſſeurs ; & jugea que c'eſtoit une Statuë antique. Michel Ange ſoûtint que

c'eſtoit une figure moderne: Raphaël perſiſta toûjours à dire qu'elle eſtoit antique, & des plus belles qui furent jamais. Enfin Michel Ange envoya querir dans ſon cabinet le bras qu'il en avoit rompu; lequel y eſtant appliqué, ſe trouva eſtre un membre de la Statuë, & il dit qu'il avoit fait le Bacchus. Ainſi il ſe mocqua des juges, & de la prevention des eſprits, qui n'eſtiment que l'Antiquité, & ne peuvent rien eſtimer qui ſoit moderne. Maintenant ſes ouvrages ſont eſtimés autant que ceux des Sculpteurs anciens.

Si l'on pouvoit tromper de meſme en noſtre Langue, & la faire paſſer pour la Latine, comme il trompa Raphaël en ce marbre qui pouvoit eſtre eſtimé ancien; on tromperoit ainſi les injuſtes juges, & on leur feroit connoiſtre que les productions des François ſurpaſſent de beaucoup en invention & en jugement celles des Grecs & des Latins. Mais les hommes jugent de l'excellence d'une choſe par la peine qu'ils ont euë à l'acquerir, avec l'eſtude & le long exercice. Ainſi celuy qui ſçait beaucoup de Grec & de Latin, & y excelle en éloquence & en poëſie, qui luy ont couſté beaucoup d'eſtude; eſtime fort ces Langues, & mépriſe la ſienne, qui ne luy a

rien couſté, l'ayant appriſe de ſa mere ſans peine: & parce qu'il ne l'a pas cultivée ni enrichie par luy meſme, comme il a fait la Grecque & la Latine, il la croit ſimple & ſans force, parce qu'elle eſt telle parmy les perſonnes vulgaires.

Mais quand un François fait des vers Latins, cela s'appelle *porter du bois dans la Foreſt*, comme Horace dit qu'eſtant jeune il faiſoit des vers Grecs; & que Romulus l'avertit en ſonge qu'il ne portaſt pas du bois dans la Foreſt.

In lucum ne ligna feras.

C'eſt à dire, qu'il ne donnaſt pas des vers à la Grece qui en avoit tant: mais plûtoſt que de la Foreſt il apportaſt du bois chez ſoy, pour s'en ſervir; c'eſt à dire, qu'il ſe ſerviſt de la dépoüille des Grecs, & qu'il penſaſt à enrichir la Langue Romaine par ſa poëſie. Si Horace & Virgile n'euſſent fait que des vers Grecs, ils n'euſſent pas donné à leur Langue la gloire qu'ils luy ont donnée: Elle ſeroit demeurée telle qu'elle eſtoit avant eux; & leurs vers Grecs ſeroient enſevelis dans l'oubly.

Je ne blaſme point ceux qui font maintenant des vers Latins, quoy qu'ils ne faſſent point d'honneur à leur Langue, & qu'ils la negligent: mais je ne les eſtime

pas juſtes, de blaſmer en François la Langue Françoiſe, pour luy preferer la Grecque & la Latine; & ils devroient au moins plaider en Latin contr'elle.

CHAPITRE VIII.

Que la Comedie Françoiſe ſe ſoûtient auſſi bien par la diction, que la Grecque & la Latine.

CEux qui diſent que la Langue Françoiſe n'eſt pas ſi élevée que la Greque & que la Latine, & qui font cette injuſtice à noſtre Langue, pretendent l'appuyer par une raiſon entierement contraire à la verité. Pour preuve ils diſent que la Comedie Grecque & la Latine ſe ſoûtiennent toûjours ſur ce langage, & que la Comedie Françoiſe ne s'y ſoûtient pas. Car c'eſt l'ordinaire reduit des amoureux des Poëtes Grecs & des Latins, quand ils voyent que leur invention eſt pauvre, de dire que la diction eſt toûjours riche; mais les choſes pauvres ne peuvent eſtre faites riches par le langage. Un pauvre a beau parler magnifiquement, il ne laiſſe pas d'eſtre pauvre.

Pour faire voir le contraire de ce qu'ils disent, que nos Comedies ne se soûtiennent pas par le langage, ce ne sera pas vanité contre une si injuste accusation, & en une si juste necessité de repousser une injure, de representer si la Comedie des Visionnaires ne se soûtient pas continuellement, autant en sa belle diction, comme en pensées ingenieuses & divertissantes; & si celle du Menteur, & d'autres excellentes Pieces de Theatre de nostre siecle, ne se soûtiennent pas aussi bien par le beau langage, que par les matieres agreables. Malgré le gouſt ancien des Sçavans, chacun est demeuré d'accord que jamais l'Antiquité n'a rien fait qui en approche, ni en invention, ni en pensées: Et le langage en est pour le moins aussi beau que celuy d'Aristophane, qui est si pauvre en invention, & en choses agreables; & que celuy de Plaute, dont Horace mesme se mocque, autant pour ses vers que pour ses fausses railleries.

Nam nostri proavi Plautinos & numeros & Laudavere sales, nimiùm patienter utrumq;, Ne dicam stultè, mirati.

Terence a excellé, non en invention, ayant pris ses sujets & plusieurs choses de Menandre Grec; comme il l'avouë; mais

en pureté de langage; non en choſes bien divertiſſantes, mais en la naturelle expreſſion des mœurs. Il n'y a point de Poëte Comique François, qui ne parle bien auſſi, & qui ne faſſe bien parler un maiſtre en maiſtre, un valet en valet, un pere avare ſelon ſon humeur, & un fils débauché ſelon la ſienne. La nature, l'experience, & l'eſprit raiſonnable & juſte des François, nous ont bien appris ces choſes: Mais outre la diction & les mœurs, les François veulent des inventions & des railleries bien plus fines & plus delicates que celles des Grecs & des Romains: On ne ſçauroit trouver dans tout Ariſtophane un ſeul endroit à imiter, qui puiſſe faire rire en France un honneſte homme. Auſſi la France, en ce qui eſt de la Comedie, a bien ſurpaſſé les Grecs & les Latins, & elle les ſurpaſſera de meſme en tout, par l'élevation d'eſprit, & par l'ingenieuſe & noble fecondité de ceux de noſtre ſiecle.

CHAPITRE IX.

Que l'abondance de termes des Anciens, eſt plûtoſt une abondance de licences. Que la Langüe eſt arrivée au plus haut point, quand les eſprits y ſont arrivés.

LEs Sçavans admirent ſur tout l'abondance des mots Grecs d'Homere, laquelle ils diſent que les François ne peuvent avoir. J'ay déja dit que c'eſt dequoy nous ne demeurons pas d'accord, & que nous avons plus de phraſes ſur un mot que les Grecs ni les Romains. Mais admirent-ils la varieté des manieres de parler d'Homere? Pour faire ſon vers, tantoſt il parle comme les Atheniens, tantoſt comme les Joniens, tantoſt comme les Doriens : car il ſe licentie en toutes façons, auſſi bien que Virgile en vieux mots qui n'eſtoient plus en uſage. Mais ſeroit-ce une riche & agreable diverſité, & bien loüable, ſi nous parlions tantoſt comme les Pariſiens, tantoſt comme les Normans, tantoſt comme les Gaſcons : Et ſi nous abregions des

verbes, comme font ſi ſouvent les Grecs & les Latins, & les Italiens, par la licence qu'ils ſe donnent pour faire entrer les mots dans le vers?

Quant à l'abondance des mots, un Poëte François qui a eu une belle & forte penſée, s'eſt-il jamais plaint qu'il n'ait pû trouver de termes pour l'exprimer? Et dans leurs beaux ouvrages, le manque de mots paroiſt-il en ſorte, que l'on s'apperçoive que la Langue n'a pû exprimer la penſée, ni varier les expreſſions? Ceux qui ſe plaignent de la pauvreté de la Langue, devroient plûtoſt avoüer celle de leur eſprit: car la Langue ne manque jamais à bien ſervir l'eſprit, en ſorte qu'il ne peut jamais ſe plaindre d'elle.

Quand les eſprits, ſoit pour l'éloquence, ſoit pour la poëſie, ſont arrivés avec l'aide des ſciences & des temps au plus haut point, pour bien inventer, concevoir & conduire des ouvrages, avec le jugement, la force, la beauté, la magnificence, & la juſteſſe neceſſaire; il faut de neceſſité que la Langue ſoit en meſme temps au plus haut point: Car on s'exprime facilement à proportion que l'on invente, & que l'on conçoit, comme le dit Horace. [*tur.*

Verbaque praviſam rem non invita ſequen-

Et ailleurs il dit :

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Celuy qui conçoit fortement & puissamment, parle de mesme avec force & éloquence. Nostre Langue est donc arrivée à son plus haut point de richesse & de beauté, puis que les esprits sont arrivés au plus haut point, pour l'invention, pour la conduite, & pour les sentimens, comme il sera facile de les verifier ; & ainsi nous pouvons dire aussi hardiment qu'Horace ; nous sommes arrivés au plus haut.

Venimus ad summum fortunæ.

La diction pour la Poësie Françoise ne sera jamais mise à un plus haut degré qu'elle se voit dans Malherbe, dans Racan, & dans Delingendes, & en quelques autres; & jamais le son du vers ne pourra estre plus noble ni plus harmonieux.

Pour les autres parties de la Poësie Heroïque, qui sont l'invention du sujet ou la fable, la conduite du Poëme, la narration, les mœurs, les caracteres, les sentimens, les passions, les figures, les epithetes, les descriptions, & les comparaisons; tout homme d'esprit & de bons sens en toute Langue, peut ce qu'ont pû les Grecs & les Latins, & mesme plus, en profitant

de leurs fautes : car l'eſprit & le bon ſens ſont de tout païs & de toute langue.

CHAPITRE X.

Des principaux defauts d'Homere.

HOMERE eſt entierement defectueux en ſon ſujet, qui ſemble eſtre la priſe de Troye, puis qu'il appelle ſon Poëme l'*Iliade*; & toutefois c'eſt la colere d'Achille, laquelle il chante, comme il le dit d'abord, & qui eſt la choſe la plus contraire à la priſe de Troye, puis qu'elle la retarde ſi long-temps. Son Heros pendant tout le temps du Poëme n'y fait preſque rien que ſe repoſer dans ſa Tente, par dépit de ce qu'Agamemnon luy avoit enlevé Briſeïs: & il ne fait aucune action heroïque, ni pour r'avoir ſa Maiſtreſſe, ni pour la priſe de Troye, pour laquelle ſeule il eſtoit venu en Phrygie: ſinon qu'enfin par colere encore de ce qu'Hector avoit tué Patrocle ſon amy, & pour ſe vanger en ſon particulier, & non pour vanger la Grece du rapt d'Helene, il le combat & le tuë, & exerce de grandes inhumanités contre ſon corps. Tout cela n'eſt que colere, & ne ſont point

actions nobles & heroïques. Puis Homere s'amuſe à celebrer des jeux, & laiſſe là ſon ſujet, comme ſi Achille ayant tué Hector avoit pris Troye, laquelle ne fut priſe enſuite que par ruſe, & non par la valeur d'Achille, qui eſtoit le Heros qui la devoit prendre.

Homere eſt abondant en fictions entaſſées les unes ſur les autres, & mal reglées, en epilodes ennuyeuſes, en Dieux introduits ſans ceſſe, & ſans neceſſité, contre le precepte d'Horace,

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus.

En narrations d'une longueur inſupportable, & en diſcours ſouvent déraiſonnables, & hors de temps; en ſorte que ſi l'on en oſtoit le ſuperflu, on oſteroit la moitié de tout l'ouvrage; ce qui eſt un defaut que l'on ne pardonneroit pas maintenant: Car tout vers, & meſme tout mot inutile, nous eſt une faute notable, & doit eſtre retranché, comme le dit Horace.

Recideret omne quod ultrà
Perfectum traheretur.

Il n'eſt pas beſoin d'en rapporter des exemples, comme de longues Genealogies racontées par deux Guerriers preſts à ſe battre: comme de grandes exhortations d'un des Chefs à un autre dans la mélée,

pour en eſtre ſecouru. Agamemnon preſſé des Ennemis crie à Ajax qu'il vienne le delivrer ; & pour le perſuader luy dit, qu'il ſe ſouvienne que toutes les fois qu'il l'a convié à ſa table avec les autres Chefs ou Rois, il ne faiſoit donner du vin aux autres que juſqu'à la moitié de la taſſe, & qu'il luy en faiſoit donner juſqu'au bord. Cela eſt excuſable pour la groſſiereté du ſiecle, mais non pour le manque du bon ſens, de faire dire cela au fort d'une bataille.

Ce qu'Homere a d'admirable, comme auſſi Virgile, c'eſt la belle, forte, & naturelle deſcription des choſes, & les ſentimens, & les mœurs : mais leurs epithetes & leurs comparaiſons ſont aſſés ſimples ; & Virgile n'en a guere d'autres que celles qu'il a priſes d'Homere, mais il les a fortifiées. Nos Poëtes François en ont de bien plus belles, & de moins communes, & puiſées dans leur ſeul eſprit fecond & magnifique. Et ceux qui auront du genie les ſurpaſſeront de beaucoup en invention, en conduite, en force de caracteres & de ſentimens, & en magnificence de deſcriptions ; comme on le fera voir en comparant nos Poëſies avec ce qu'ils ont de plus beau.

CHAPITRE XI.

Des principaux defaux de Virgile.

VIRGILE a peu d'invention; & l'invention fait l'esprit & le corps, & la beauté principale du Poëme Heroïque. Hors son premier Livre, & le second, & le quatriéme, & encore le sixiéme, qui n'est guere que pour les Sçavans, tout le reste n'est point releû, quand il a esté leû une fois. Ce ne sont pas là de ces beaux ouvrages dont Horace dit:

Decies repetita placebunt.

C'est à dire,

Dix fois releûs toûjours ils plaisent.

Les plus grands admirateurs de Virgile confessent qu'on ne lit point son troisiéme Livre, & depuis le sixiéme il n'y a rien dans les six autres qui pour l'invention merite d'estre releû. Or il faut toûjours plaire, & il faut plûtost retrancher & supprimer ce qui ne plaist point, que delaisser des Livres indignes d'estre reconnus pour freres des autres, en beauté, & en richesse. Il est vray qu'il se soûtient toûjours par la diction, qui est toûjours belle; mais

que

que ſert à un Livre ſa belle diction, ſi on ne le lit pas ?

La diction, les ſentimens, les figures, & les comparaiſons, ne ſont que les ornemens de l'invention & de la fable, qui eſt le corps & l'eſprit de l'ouvrage : mais ſi une femme n'eſt belle, & de belle taille, elle a beau eſtre parée d'étoffes d'or & d'argent, de diamans, & de perles : elle n'en eſt ni plus belle, ni de plus riche taille, & n'en merite pas plus d'eſtre regardée. On louë l'étoffe, & les pierreries; mais on ne louë pas la perſonne. On arreſte ſes regards ſur les beaux viſages, & non ſur leurs ornemens.

Outre cela Virgile a fait de notables fautes, comme en la longue & ennuyeuſe narration d'Enée à Didon ; car toute narration doit eſtre breve, ſi elle veut plaire : parce que l'eſprit du Lecteur d'un Poëme, veut en venir au reſte. Tout le troiſiéme Livre, qui fait partie de cette narration, eſt tres-ennuyeux ; & dans le ſecond Livre, le Poëte oublie qu'il fait parler Enée, qui apparamment n'eſtoit pas Poëte ; & qui meſme quand il l'eut eſté, n'eut pas fait le Poëte dans une narration. Toutefois Virgile luy fait faire dans ce Livre neuf ou dix grandes comparaiſons de pluſieurs vers

chacune, qui ſont entierement ſans raiſon. Didon eſtoit bien charmée par le Dieu d'Amour qui eſtoit auprés d'elle ſous la reſſemblance d'Aſcanius, pour ne pas trouver Enée bien laſſant, & ſans jugement: Car en faiſant un recit à un Roy ou à une Reine, on n'y doit point méler de grandes comparaiſons. Le Roy ou la Reine, dans l'impatience d'apprendre les évenemens, obligeroit le narrateur de ſupprimer ces importunes diſgreſſions. On peut faire ſeulement dans une narration quelque comparaiſon d'un vers ou de deux, comme en paſſant, & comme une perſonne de bon ſens en peut faire. Horace dit que le bon Poëte ſe hâte toûjours vers l'évenement.

Semper ad eventum feſtinat.

Virgile a fait auſſi de grandes fautes pour les caracteres. Il avoit l'eſprit ſi doux & ſi timide, qu'il eſt dit dans ſa Vie que pluſieurs l'appelloient *Fille*. Ainſi n'ayant pas le cœur haut, il n'a pû faire concevoir une haute idée de la valeur de ſon Heros, bien qu'il luy faſſe dire qu'il fit merveilles durant la nuit de la priſe de Troye: Mais ſouvent il dit d'Enée, ou luy fait dire, qu'en diverſes occaſions il eut grande peur. Monſieur de Segrais qui a fait une belle traduction de l'Eneïde, reconnoiſt que

toutes ces terreurs d'Enée ne seroient pas bien receuës en nostre siecle, & les adoucit par tous ces endroits: Comme au premier Livre sur la tempeste où Virgile dit.

Extemplò Æneæ solvuntur frigore membra.

C'est à dire, [*d'Enée.*

D'horreur furent transis tous les membres

Monsieur de Segrais traduit.

Enée en fut surpris.

C'est bien adoucir cette grande peur.

Dans le troisiéme Livre Virgile fait dire devant Didon par Enée mesme sur la grande peur qu'il eut de Polypheme.

Nos procul inde fugam timidi celerare.

Monsieur de Segrais traduit.

Nous partons.

Mais dans ses remarques sur ce troisiéme Livre, il dit sur cet endroit avec sa franchise ordinaire. *Cela veut dire en bon françois. Nous nous enfuyons fort effrayés.* Ainsi il fait bien voir que les defauts de Virgile ne nous seroient pas pardonnables, puis qu'il auroit eu honte de traduire ce vers selon son vray sens. Puis M. de Segrais pour excuser toutes ces grandes frayeurs dont Enée estoit souvent saisi, dit que c'estoit pour la crainte qu'il avoit des Dieux à cause de sa pieté. Mais craindre la Mer, ou Polypheme, est-ce craindre les Dieux?

C'eſt craindre le peril, la force, & la mort: Et c'eſt une choſe bien eſtrange à Enée, que de dire à Didon pluſieurs de ſes frayeurs, dequoy il ſe fut bien paſſé, pour ne luy pas donner une ſi mauvaiſe opinion de ſon courage. Et toutefois dans le quatriéme Livre, elle dit à ſa ſœur Anne, aprés avoir oüy le grand recit d'Enée, & ayant oublié toutes ces peurs.

Quam forti pectore & armis
Credo equidem, nec vana fides, genus eſſe
Degeneres animos timor arguit. [*Deorum.*

C'eſt à dire, [*Dieux.*

Qu'il eſt de grand courage! Il eſt du ſang des
Car la peur fait paroiſtre une baſſe naiſſance.

Monſieur de Segrais n'a pas traduit ainſi ces vers, voyant bien que cela eſt bien mal, aprés avoir avoüé tant de fois ſa peur.

Puis Virgile ne fait point bien combattre Enée. Il fait que Turnus ayant rompu ſon épée ſur les armes d'Enée faites par un Dieu, Enée menace de mort ceux qui voudroient luy en donner une.

Praſenſque minatur
Exitium, ſi quiſquam adeat, terretque
trementes.

Cela eſt bien lâche pour un Heros, de combattre un ennemy qui n'a point d'épée. Tout ce combat d'Enée & de Turnus

eſt pitoyable, & pour l'un & pour l'autre.

Enée fait à Didon des complimens rudes & incivils quand il veut la quitter. Enfin nul Lecteur de l'Eneïde n'aime Enée; & c'eſt un ſigne manifeſte que Virgile ne luy donne point un haut caractere, & ne le fait point agir ni parler noblement.

Pour le caractere de Mezence, que l'on veut faire croire bien ſoûtenu juſqu'à la fin, il eſt au contraire entierement defectueux. Il le fait impie & cruel, ennemy des dieux & des hommes,

Contemptor divûm Mezentius.

Et ſi inhumain, qu'il faiſoit attacher des corps vivans bouche à bouche avec des corps morts, & les laiſſoit mourir ainſi.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

Cependant un peu aprés Virgile fait que celuy qui mépriſoit tant les Dieux, & qui eſtoit ſi méchant, n'eſt pas mépriſé du grand Jupiter, qui daigne bien l'avertir par luy-meſme, de ſucceder au combat en l'abſence de Turnus.

At Iovis interea monitis Mezentius ardens
Succedit pugnæ.

Où eſt le grand jugement de Virgile, de faire que Jupiter recherche celuy qui le mépriſoit, & qu'il devoit au moins mépriſer, & meſme haïr, puis qu'il eſtoit ſi

méchant ? En ſuite il fait dire par ce grand Mépriſeur des Dieux à un homme qui luy annonçoit ſa mort prochaine. Meurs maintenant, & que le Pere des dieux & le Roy des hommes faſſe de moy ce qu'il luy plaira. [*hominum rex,*

Nunc morere, at deme divûm pater atque
Viderit.

Voila une humble reſignation à la volonté de ce grand Jupiter. Ce n'eſt point ainſi que parmy les Payens devoit parler un Impie, ne croyant pas que Jupiter fuſt le Pere des Dieux, & le Roy des hommes, puis que meſme celuy-cy un peu aprés dit, qu'il ne croit autre Dieu que ſon bras & ſon javelot. [*libro.*

Dextra mihi deus, & telum quod miſſile

Voila un caractere qui varie & ſe dément ſans ceſſe. Puis il le fait entretenir & conſoler ſon cheval Phebus, qu'il trouvoit triſte, & il luy dit de belles moralités ſur le peu de durée des choſes du monde.

Alloquitur mœrentem, & talibus infit:
Phœbe dies, (res ſi qua dies mortalibus ulla eſt)
Viximus.

Et luy promet qu'il luy fera rapporter la teſte d'Enée, ou qu'il mourront enſemble; & il luy repreſente qu'il a trop de courage pour vouloir ſouffrir d'eſtre monté par

Enée. Voila un Impie fort moral, & qui croyoit au moins la metempſycoſe, & que les beſtes entendoient bien le langage des hommes.

Enfin ce Mezence ſi fier & ſi cruel, & qui ne croyoit autre Dieu que ſon bras & ſon javelot, ayant receu d'Enée le coup de la mort, tombe dans une telle baſſeſſe, qu'il le prie humblement (ſi les vainqueurs ont quelque pitié des vaincus) qu'il permette que ſon corps ſoit mis dans la terre.

Si qua eſt victis venia hoſtibus, oro
Corpus humo patiare tegi.

Mépriſant les Dieux, il a peur que Caron ne paſſe pas ſon ame dans ſa barque, ſi ſon corps n'a eſté couvert de terre. Il adjoûte qu'il a peur que ſes ſujets qui le haïſſent ne déchirent ſon corps aprés ſa mort, & le prie de vouloir empeſcher cette fureur.

Scio acerba meorum
Circumſtare odia: hunc oro defende furorem.

Mais qui mépriſe les dieux, doit bien mépriſer la ſepulture.

Ainſi Virgile ne ſoûtient point le caractere de Mezence, quoy qu'ait voulu dire celuy qui nous aſſeure qu'il l'a bien ſoûtenu pour celuy d'un Impie. La belle diction ne fait point pardonner de ſi lourdes fautes,

Virgile devoit donc parler de la converſion de Mezence avant ſa mort, & du repentir qu'il avoit de ſon impieté paſſée : ou bien il faut confeſſer qu'il n'a pas ſoûtenu ſon caractere d'Impie juſqu'à la fin.

Le début de Virgile eſt tres beau, & tout le premier Livre, & le ſecond, à l'exception des grandes comparaiſons hors de temps, mais eſtimées par les Grammairiens non judicieux, qui ne conſiderent preſque rien que la diction. Le quatriéme eſt le plus beau à cauſe des paſſions. Le troiſiéme eſt tres-pauvre en invention & en ſentimens, & ce n'eſt pas grande choſe que la Geographie du voyage d'Enée. L'avanture de Polydore n'eſt point vray-ſemblable : vn corps mort percé de fléches & couvert de terre, n'eſt point ſenſible, & ne parle point, & il y avoit long-temps qu'il devoit eſtre pourry,

Tout ce que Virgile dit dans le ſixiéme Livre, des grands perſonnages Romains qui devoient venir au monde, eſt auſſi peu vray-ſemblable, & n'eſt point ſelon la créance des Payens. Il repreſente dans les Enfers ces futurs Heros, déja tous grands & armés, quelques uns s'appuyant déja ſur leur lance, avant même que leur mere les eut conceûs. Cela eſt du tout ſans jugement,

& ſans

& ſans fondement ſur la vray-ſemblance: Comme auſſi le changement des Navires d'Enée en Nymphes de la mer. Il n'y a rien de pareil en toutes les Metamorphoſes, où des perſonnes ſont bien changées en oyſeaux, en beſtes, en arbres, en fleurs, & en fontaines, & meſme en dieux & en déeſſes de la mer: mais les Metamorphoſes ne ſe font point de choſes inanimées comme ſont des Navires, en choſes animées, & meſme en des divinités. Car quel merite ont pû jamais avoir des vaiſſeaux, pour acquerir l'immortalité? Horace rejette toutes telles fictions hors de la vray-ſemblance, & dit,

Quodcunque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

C'eſt à dire,

Ie hay cela, ne pouvant croire
Vne ſi peu croyable Hiſtoire.

Le defaut de l'invention a le plus paru dans Virgile, en ce qu'ayant le genie ſi beau pour décrire les paſſions & les ſentimens, & particulierement ceux de l'amour, il ſemble avoir oublié ſon talent aprés le quatriéme Livre, où il a ſi bien traité un amour illegitime; & lors qu'il a deû traiter un amour legitime, qui devoit faire la concluſion de l'ouvrage, & l'eſtabliſſement dans l'Italie, par le mariage de

Lavinie, qui avoit eſté promiſe à Turnus; il n'a point donné de belles paſſions à Turnus ſur ſa jalouſie, ni à Enée pour l'amour de cette belle Princeſſe qu'il vouloit eſpouſer. Il fait ſeulement que Turnus en mourant la luy cede, aprés de grandes lamentations.

Tua eſt Lavinia conjux.

Il le fait humble, ſupliant, tendant les mains à Enée, luy demandant la vie, & qu'il eut pitié de la vieilleſſe de Daunus ſon pere, le conjurant par la memoire d'Anchiſe.

Ille humilis, ſupplexque, oculos dextramq;
Protendens, &c. [*precantem*

C'eſtoit la couſtume des Poëtes anciens de faire faire à la mort de grandes lamentations à leurs Heros : Mais noſtre ſiecle n'aime pas des Heros ſi pleurans, ni ſi lamentans : il en veut qui ayent le cœur bien plus fier & plus élevé ; & il faut que le Poëte éleve ſes ſentimens & ſes vers à proportion. Nonobſtant les humbles prieres de Turnus, Enée le tuë, pour luy avoir veu le baudrier de Pallas ſon amy, qu'il avoit tué.

Virgile fait encore, contre toute décence, & ſans beſoin, que la Reine Amata mere de Lavinie, ſe pend de rage, parce qu'elle

vouloit Turnus pour ſon Gendre ; & dans l'agitation de ſa fureur il la compare à un ſabot foüetté par des enfans dans une ſalle ou gallerie, où il fait de grands tours. Tout cela eſt bien peu digne de Heros & d'Heroïnes, & de la majeſtueuſe diction de Virgile, qui devoit remplir ſes ſix derniers Livres de plus belles avantures, de plus nobles paſſions, & de plus riches comparaiſons. Comme il compare encore un eſprit agité, à une eau qui bout dans un chaudron. Ces comparaiſons ſi baſſes ne ſont point dignes de la Poëſie Heroïque, non plus que les petites particularités auſquelles il s'amuſe dans une bataille en imitant Homere.

Y auroit-il rien de ſi ridicule, que ſi dans nos Poëmes Heroïques nous parlions en la deſcription d'une bataille, de la mort de pluſieurs Soldats particuliers tués par d'autres Ennemis ? Et c'eſt ce que Virgile fait aprés Homere, comme s'ils avoient veu les rooles des noms de tous les Soldats des deux Armées ; & comme s'ils avoient eu des relations exactes de quelle ſorte ils en avoient tué d'autres, ou avoient eſté tuez ; ce qui n'eſt du tout point vray-ſemblable. Voicy comme Virgile deſcend dans ces minucies.

Cædicus Alchatoum obtruncat, Sacrator Hydaſpem, [*Orſen.*
Parthenium que Rapo, & prædurum viribus
Meſſapus Cloniumque, Lycaoniumque Ericatem
Dejicit. Atronium Salius, Saliumq, Nealces.

C'eſt comme ſi nous diſions dans nos Poëmes Heroïques, en décrivant une bataille. [*bault,*

Lambert abbat Fleurant, & Martinet Ger-
Et Feron Bertelot, & Morane Gombault,
Et la Vigne Guichard, & le puiſſant Tartaiſe,
Et Phalaiſe Lorton, & Radiſſon Phalaiſe.

On répondra que cela eſt ſelon le gouſt ancien ; car c'eſt l'excuſe à tout defaut : Mais jamais cé gouſt là n'a eſté bon ; parce que des Soldats particuliers ne meritent point d'eſtre nommés dans les relations des batailles. Il n'y a que les Chefs & les Nobles qui ont eſté ſpecifiés dans la deſcription des Armées, qui meritent qu'on parle de leur mort. Meſme ni les Hiſtoriens Grecs, ni les Latins qui avoient le gouſt ancien, n'ont jamais parlé de ſi petites choſes : Et la Poëſie Heroïque doit-eſtre bien plus noble & plus magnifique encore que l'Hiſtoire. Les Soldats particuliers ne doivent eſtre nommés que pour quelqu'action particuliere & illuſtre, comme eſt

celle de Niſus & d'Eurialus dans le neufiéme Livre de l'Eneïde.

Ce peu de remarques fait voir que Virgile a bien manqué en la principale partie de ſon Poëme, qui eſt l'Invention, & dans les caracteres, & dans les comparaiſons : mais il eſt admirable pour la deſcription des choſes de la Nature, comme il l'a fait paroiſtre en ſes Georgiques, qui eſt ſon ouvrage le plus achevé ; parce qu'il ne conſiſte pas en invention, ni en fiction, mais ſeulement en une vive repreſentation des choſes de la terre, & de la nourriture des animaux. Mais il nous ſeroit ridicule de preſenter à un grand Miniſtre d'Eſtat, comme étoit Mecenas, un poëme pour luy apprẽdre à cultiver la terre, & à nourrir des beſtes.

Avec tous ſes defauts on ne laiſſe pas de le mettre au deſſus de tous les Poëtes anciens, & meſme de luy donner des Autels, comme a fait Scaliger, qui aprés avoir examiné ſes ouvrages, non en homme de jugement, mais en pur Grammairien, dit enfin *Aræ Virgilio*: C'eſt à dire, des Autels à Virgile.

Ainſi Scaliger l'adoroit & luy prodiguoit l'encens, comme font encore ceux qui ne croyent pas que nul François le puiſſe jamais égaler, particulierement pour la di-

ction. Mais il vaudroit mieux faire cent foibleſſes de diction qui ſe peuvent reparer, qu'une foibleſſe d'invention ou de jugement, que l'on ne peut reparer, parce qu'on ne la ſent pas, à cauſe que c'eſt le jugement qui doit ſentir; mais il ne peut voir ſa propre foibleſſe. Et ſi ces grands defauts eſſentiels d'invention & de jugement, qui gaſtent toute la maſſe de l'Eneïde, ne s'y trouvoient point, ce ſeroit alors qu'il ſeroit moins déraiſonnable de dire. *Ara Virgilio*, des Autels à Virgile.

CHAPITRE XII.

D'Horace & de Iuvenal.

SCALIGER eſt encore bien peu judicieux, en ce qu'il donne la preference à Juvenal ſur Horace pour la Satyre. Juvenal eſtoit un declamateur, qui ne pouvoit ſupporter (dit-il) les vices de Rome: car il dit qu'il aimoit mieux s'enfuïr par delà les Sauromates, & la Mer glaciale, que de les ſouffrir.

Vltrà Sauromatas fugere hinc libet, & glacialem Oceanum.

Au lieu qu'Horace piquoit delicatement en

honneſte homme, & en paſſant, comme penſant à autre choſe. Mais les Grammairiens jugent en Pedans, & ſur la ſeule diction.

Horace a celebré des Heros dans ſes Odes admirables, & y a merité le grand nom de Poëte, qui eſt deû legitimement aux excellens Poëtes Heroïques, comme dit le meſme Horace.

Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atq; os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

Ingenium comprend la beauté de l'invention, & de la fiction, & de la conduite de l'ouvrage. *Mens divinior* comprend la hauteur & la nobleſſe des ſentimens, des deſcriptions & des comparaiſons; Et *Os magna ſonaturum* comprend la richeſſe de la diction & des figures.

Horace n'a pas fait de ſi longs Poëmes que Virgile, mais dans ſes vers Lyriques il eſt bien plus élevé que luy; plus fort, plus ſpirituel, & plus delicat, & d'un gouſt ſans égal parmy les Anciens. S'il eut fait un Poëme Heroïque, il ſe fut bien empeſché de faire les fautes de jugement que l'on remarque dans Virgile, qui n'eſtoit pas ſi fin, ni ſi judicieux. Horace a bien fait voir la delicateſſe de ſon juge-

ment en ſes prececeptes de la Poëſie, qu'il a ſemés dans ſon art Poëtique, dans ſes Satyres qui ſont d'un gouſt fin, & dans ſes Epiſtres morales, judicieuſes & agreables.

CHAPITRE XIII.

Pour ſçavoir ſi Ovide a eu l'eſprit ſi brillant, que nul Poëte François ne puiſſe en approcher.

OVIDE eſt abondant en eſprit, mais non delicat en expreſſions, ny judicieux en la conduite de ſon ſujet, ni riche en diction, ni en beau tour de vers. Son grand Livre des Metamorphoſes n'eſt qu'un ramas de pieces couſuës enſemble, attachées par de fauſſes liaiſons, ſans ordre, ſans temps limité; repreſentant des choſes depuis la création du Monde, iuſqu'aux fondemens de l'Empire des Romains; & il ne ſe peut pas dire un Poëme Heroïque.

Il y dit aux premiers vers tout le contraire de ce qu'il veut dire.

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora. Dii cœptis (nam vos mutaſtis &
Aſpirate meis. [*illas*

C'eſt à dire,
Mon eſprit ſe porte à dire les formes qui ont eſté changées en de nouveaux corps. Il vouloit dire : Les corps qui ont eſté changés en de nouvelles formes. *Dieux, aſſiſtés-moy dans mon entrepriſe ; car c'eſt vous qui les avés changées.* Le vray Dieu luy renverſa la cervelle, quand il invoquoit ſes faux Dieux. Toutefois on veut donner la palme à ce Poëte au mépris des noſtres. On dit que ſes Epiſtres Heroïdes ſont ce qu'il y a de plus brillãt dans les ouvrages puremẽt d'eſprit, & que nos Poëtes n'y arriveront jamais. Il eſt facile de renverſer ce faux jugement, & ces fauſſes propheties avancées au deſavantage des François. Nous avons meſme des Heroïnes qui ſont en proſe & en vers des lettres bien plus ſpirituelles & plus delicates que celles d'Ovide ; & nous avons des Poëtes qui ont fait des pieces dont il n'y a pas un ſeul vers qui n'ait plus d'eſprit, & qui n'attire plus l'admiration, que n'a fait Ovide : Meſme ils en ont fait qui eſtoient d'un ſens ſi delicat, & ſi au deſſus de la portée du gouſt des eſprits

communs, que d'abord elles en ont eſté mépriſées; parce que les eſprits ordinaires ne ſont pas capables de gouſter ce qui eſt fin. Mais ces pieces ayant eſté connuës depuis, & gouſtées par ceux qui ont le jugement delicat, ont eſté admirées generalement, & dans le Royaume & au dehors, comme n'y ayant rien de pareil dans l'Antiquité. Toutefois les paſſionnés Amans des Poëtes Latins leur donnent tout l'eſprit, & nous oſtent meſme l'eſperance d'en avoir jamais autant.

On verra en la ſeconde partie de ce traité quelques vers de la premiere Epiſtre des Heroïdes d'Ovide, traduits en vers François, pour faire connoiſtre la maniere d'eſprit de ces Epiſtres à ceux qui n'entendent pas le Latin. Puis on verra quelques Poëſies Françoiſes, pour faire voir ſi l'on doit deſeſperer que les François égalent jamais Ovide en eſprit, ou s'ils le ſurpaſſent en jugement, en delicateſſe, & en force. On fera voir que les François ſurpaſſent autant les Latins, que les Latins ont ſurpaſſé les Grecs en eſprit raiſonnable, & en penſées: Car dans toute l'Antologie, qui eſt un effroyable ramas d'Epigrammes Grecques, il n'y en a pas une ſeule qui ait un ſens delicat. Auſſi quand on

montroit à Monſieur de Racan une méchante Epigramme, il diſoit : C'eſt une Epigramme à la Grecque ; c'eſt un potage ſans ſel.

Montagne, qui avoit le jugement fin, eſt d'un ſentiment pour Ovide, bien contraire à celuy de ſon Admirateur. Il le taxe de peu de delicateſſe à s'exprimer, & à donner un tour delicat dans les choſes dont l'imagination eſt la plus delicate, & ne doit pas eſtre exprimée en termes groſſiers, comme ceux qu'il rapporte d'Ovide : Les Dames ſpirituelles de ce ſiecle ſeront du gouſt de Montagne. Cependant on veut faire croire que tous nos Poëtes n'arriveront jamais à l'eſprit & à la delicateſſe des Epiſtres d'Ovide : Mais tant s'en faut qu'elles meritent de la loüange, elles ſont compoſées ſans jugement, n'eſtant point vray-ſemblable que des Princeſſes écrivent ainſi en termes poëtiques, figurés, & ſçavans. Comme quand Penelope écrit à Vlyſſe. [*ſtam.*

Sanguine Tlepolemus Lyciam tepefecerat ha-

C'eſt à dire,

Tlepoleme trempa de ſon ſang la lance Lycienne. Pour entendre cela, il faut ſçavoir que Tlepoleme fut tué par Sarpedon Roy de Lycie.

Et quand elle luy dit encore :

Sive Menœciadem falsis cecidisse sub armis.

C'est à dire,

Soit que Meneciade fut tombé sous des armes fausses. Pour entendre cela, il faut sçavoir que Meneciade c'est Patrocle fils de Menœtius, & qu'il fut tué par Hector, s'estant armé des armes d'Achille: Il faut estre bien docte pour entendre tout cela. Et ces armes, pour estre d'Achille, estoient des armes veritables, & n'estoient pas fausses. Il devoit dire, sous des armes empruntées: Car ce qui est emprunté n'est pas faux.

C'est ainsi qu'Ovide fait parler les Princesses à leurs Heros, doctement, & assés mal; & tout cela est contre le jugement. Car il y a bien de la difference entre un Poëte quand il parle, & qui peut parler doctement & poëtiquement; & une Princesse, qui écrivant à son espoux ne doit point parler en docte ni en Poëte, mais en amante passionnée & tendre, comme quand Didon parle à Enée en terines si simples & si doux.

Dissimulare etiam speraſti, perfide, tantum
Posse nefas, tacitusque mea decedere terra:
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido.

C'eſt à dire,

Tu penſois donc celer ta fuite criminelle,
Et t'éloigner ſans bruit, inhumain, infidele?
Noſtre amour, ni ta foy, que tu dois reſpecter,
Ni la mort de Didon, ne peuvent t'arreſter?

C'eſt ainſi que l'on doit faire parler une paſſion, ſelon la nature, & non ſelon la ſcience, que la paſſion ne connoiſt point.

J'ay veu des Lettres d'amour d'une grande Princeſſe qui eſtoit du ſiecle de Ronſard, dans lequel les Dames faiſoient les ſçavantes, & qui écrivant à ſon Amant, luy alleguoit ainſi des fables, & entr'autres luy reprochant ſa cruauté, luy diſoit: *Vous eſtes un vray Tereüs.* Ce fut ce Roy qui coupa la langue à Philomele ſœur de ſa femme Procné, aprés l'avoir violée, & la lia dans un bois. Rien ne me ſembla ſi ridicule, que de voir qu'une Princeſſe dans une lettre d'amour alleguoit Terée, & meſme l'appelloit *Tereüs* du nom Latin.

Les Epiſtres Heroïdes d'Ovide ſont toutes ſemblables à celle de cette Princeſſe de France: car on n'y voit qu'une continuelle doctrine figurée; & cela plaiſt merveilleuſement aux Doctes: mais ce n'eſt pas ainſi que l'on doit faire parler des femmes. Cela ſeroit fort ridicule de faire parler ain-

ſi des Princeſſes ſur le Theatre. On doit les faire écrire comme elles parlent, en Princeſſes, en Amantes, en termes naturels & élegans, & non en Poëtes.

Cela fait voir que la pluſpart des Anciens ne ſont point judicieux, penſant plûtoſt à eſtre élevés & ſçavans, que naturels, & raiſonnables. Et ceux qui les croyent ſi admirables en tout, devroient un peu mieux conſiderer le jugement qu'ils en doivent faire, & ne pas mépriſer les Poëtes de ce temps, qui ne font pas des fautes ſi ridicules, qui font des choſes bien plus ſpirituelles & plus raiſonnables, & qui font parler les Princeſſes moins doctement, mais plus vray ſemblablement, plus ſpirituellement, plus raiſonnablement, & toutefois également.

Un Amant qui auroit le gouſt de l'Antiquité, & qui eſpereroit gagner une Maiſtreſſe en luy envoyant des Epiſtres ſcientifiques comme les Heroïdes d'Ovide, feroit comme celuy qui aſſiegeant maintenant une place, voudroit abattre les baſtions avec des beliers, dont ſe ſervoient les Anciens pour rompre les murs d'une Ville, & n'y voudroit point employer de canons, comme eſtant une invention moderne. Mais la perſonne aſſiegée ſe moc-

queroit de ſes machines antiques, & les foudroyeroit avec ſes canons.

CHAPITRE XIV.

Des autres Poëtes Latins, & de Saint Gregoire de Nazianze Poëte Grec.

CATULLE s'eſt le premier des Romains relevé en diction, & en beau tour de vers: mais ſa verve luy a fait perdre quelquefois le jugement: comme dans ſon Poëme des noces de Pelée & de Thetis, il décrit la robe de Thetis, où eſtoit en broderie la fable d'Ariadne; & auſſi toſt oubliant que c'eſt une robe qu'il repreſente, & non une fable qu'il recite, il fait dire à Ariadne toutes les plaintes qu'elle pouvoit faire ſur la fuite de Theſée, & entr'autres ces deux beaux vers que Virgile a pris & imités de luy.

Fœlix heu nimium fœlix, ſi littora noſtra, &c.

Or une robe ne peut pas dire de ſi belles choſes.

L'Antiquité eſt venerable, mais elle n'eſt pas digne d'eſtre imitée en tout. Et les Poëtes François de noſtre temps ſont trop

ingenieux & judicieux, trop inventifs en fictions & en nobles ſentimens, & trop glorieux par leur fecondité, pour ſe reduire à faire les principales beautés de leurs ouvrages du pillage qu'ils pouroient faire des Anciens Grecs & Latins.

Silius Italicus & Lucain ont trop ſuivy l'Hiſtoire. Auſſi on ne les eſtime pas Poëtes, & ils ne ſont pas preſque leûs. Car il n'y a que l'invention & la fiction qui faſſent lire les Poëtes. On aime mieux lire les Hiſtoires en proſe.

Stace eſt aſſés plein de fictions dans ſa Thebaïde : mais pour paroiſtre magnifique, il s'eſt tellement enflé durant quatorze ans qu'il dit avoir employés à la compoſer, que c'eſt une merveille comment il n'en eſt point crevé. Il y a bien de la difference entre l'enflure d'un corps, & l'enbonpoint ; entre l'extravagance & la majeſté, ſoit pour les ſentimens, ſoit pour la diction.

Properce & Tibulle ſont excellens Elegiaques, l'un pour la diction & le tour poëtique, & l'agreable & ingenieuſe fureur d'amour ; & l'autre pour l'élegance, la politeſſe, & la delicateſſe.

Lucrece eſt Poëte en force & beauté de ſentimens & de diction : mais ſon ſujet n'eſt

n'eſt que des choſes de la Nature, & trop Philoſophiques ; & bien que d'abord il invoque Venus, il fait voir en ſuite en ſe mocquant de toute Religion, qu'il eut eſté incapable de méler des divinités dans un ſujet heroïque.

Les Poëtes Tragiques Grecs & les Latins ſe relevent en ſentimens graves & forts, & en nobles expreſſions dignes de Rois, de Princes & de Princeſſes ; mais non en termes poëtiques & figurés, ni en deſcriptions, ni en comparaiſons : parce que ce ne ſont que des narrations, & des paſſions. Le langage figuré n'appartient qu'aux Poëtes Heroïques ou Lyriques : Il ne conviendroit nullement en la bouche des Princes & des Princeſſes, & ſeroit extravagant & ridicule. Il faut bien diſtinguer ce qui convient à un Poëte, & ce qui convient aux perſonnes qu'il fait parler. C'eſt à quoy ſe voit le bon jugement.

Saint Gregoire de Nazianze tient un beau rang entre les Poëtes Grecs, parce qu'il s'eſt ſervy de fictions poëtiques, meſme en la Tragedie de *Chriſt ſouffrant*, où il fait faire & dire à la Sainte Vierge, à Saint Jean, à Pilate, à Sainte Magdeleine, & aux autres, pluſieurs choſes qu'ils

n'ont ni faites ni dites. En un autre Poëme il introduit la Virginité qu'il dépeint venant du Ciel, & qu'il fait parler : Et bien qu'il ſoit trop abondant en diſcours, comme tous les Grecs, il eſt excellent pour ce qui regarde les ſentimens, les mœurs, les comparaiſons, les figures, & la diction.

CHAPITRE XV.

Que les ſujets des Poëmes Heroïques ſont plus beaux, plus ils traitent le fondement de quelque choſe de grand.

DANS les Poëmes Heroïques, il faut conſiderer que les ſujets en ſont d'autant plus beaux & plus magnifiques, qu'ils marquent le fondement de quelque choſe de grand dans le monde. Le ſujet de l'Iliade n'eſtoit pas avantageux pour les predictions de l'avenir : puis que ſa fin n'eſtoit que la vengeance des Grecs, & la deſtruction de Troye ; & qu'Homere n'y fait autre prediction que de la race d'Enée, qui devoit regner en Phrygie aprés la retraite des Grecs ; & il y a de l'apparence

qu'elle y regnoit encore du temps d'Homere, puis que ſa prophetie n'a eſté qu'en faveur des deſcendans d'Enée. Cela eſt bien contraire à ce que Virgile a inventé ſur l'opinion de l'origine des Romains: mais il a deû ſuivre la commune créance de ſon païs, pour faire venir Auguſte du ſang de Venus.

Si quelqu'un eut fait le Poëme de la Conqueſte d'Alexandre, le ſujet en euſt eſté bien plus avantageux pour les Grecs, que celuy de l'Iliade; parce qu'Alexandre fonda l'Empire des Grecs, qui a eſté ſi puiſſant, & qui a duré ſi long-temps; & le Heros eut eſté admirable en haute valeur, & en toutes autres vertus & grandeurs heroïques. Jamais Prince ne deſira tant un Poëte, & ne fut plus digne d'en trouver, & ne fut ſi capable de l'eſtimer, & de le recompenſer: Et toutefois il ne s'en eſt trouvé un ſeul de ſon temps en toute la Grece; & nul de ſes grands ſucceſſeurs n'en a trouvé pour celebrer cet illuſtre Fondateur de leur Empire.

Le ſujet de Virgile eſt admirable pour celebrer le fondement du grand Empire des Romains, duquel il dit qu'il ſera eternel: en quoy il n'a pas eſté bon Prophete: non plus qu'en ce qu'il avoit oſé pro-

phetiſer à Auguſte qu'il eſtendroit ſa domination au delà des Garamantes & des Indes : qu'Hercule n'avoit point tant voyagé, & que Bacchus n'avoit jamais eſté ſi avant qu'il iroit. Car les grands Poëtes ont toûjours annoncé à leurs Princes de grands voyages, & de belles conqueſtes, leur promettant de grandes choſes de leurs courages : Mais l'Empire Romain a eu ſes bornes, tant pour l'eſtenduë de ſes terres, que pour celles du temps : Et il ne faut pas dire qu'un Poëte ne pourra plus trouver un ſujet de ſi grande eſtenduë ; puis que nos Rois ayant eſté choiſis de Dieu pour les fils aiſnés & le bras droit de ſon Egliſe, dont le regne doit durer juſqu'à la fin des ſiecles ; tout Poëte qui parlera de leur Empire, parlera aſſeurément d'un Empire eternel.

CHAPITRE XVI.

S'il y a maintenant en France de grands genies pour traiter toutes ſortes de ſujets.

IL faut faire voir ſi dans ce ſiecle les eſprits des François ſont élevés à un point

pour pouvoir entreprendre toutes sortes de sujets, ou s'ils doivent les laisser, par la persuasion de ceux qui ne sçavent & n'aiment que du Grec & du Latin, & de ceux qui ne sçavent faire que de petites Poësies Françoises. Tout ceux-là veulent faire croire que jamais les François ne peuvent attraindre à la perfection d'Homere & de Virgile, pour l'esprit, pour l'invention, pour les sentimens, pour les figures, & pour la diction: Car ils croyent impossible ce qui passe leur force.

Voiture, Sarrasin, Malleville, & le jeune Habert, qui a fait la Metamorphose des yeux de Phillis en Astres, ont infiniment surpassé tous les Anciens en esprit fin, & doux, & delicat; & l'aisné Habert a fait le Temple de la Mort, dont l'ouvrage ne peut estre égalé par aucun des Anciens.

Pour la grande invention avec jugement, c'est chose maintenant connuë que les François en ont beaucoup plus que n'eurent jamais ni Homere ni Virgile. Cela se peut voir par les Poëmes, & mesme par les Romans qui ont esté faits depuis un siecle, comme l'Astrée, l'Ariane, la Verité des fables, Cassandre, Cleopatre, Cyrus, Clelie, & tant d'autres, qui sont si abondans & si merveilleux en rares ayantures.

en ſentimens, en mœurs, en paſſions, & en divers caracteres bien ſoûtenus, qu'ils peuvent eſtre leûs & releûs ſans jamais ennuyer le Lecteur. Chacun voudroit pouvoir perdre la memoire de leurs ſujets, pour les lire cent fois avec autant de plaiſir: & l'on eſt obligé d'avoüer que l'Antiquité n'a jamais rien produit de ſemblable.

Quiconque fait un Roman ingenieux & agreable, & y ſçait introduire des Heros incomparables, & divers caracteres bien maintenus juſqu'à la fin, & de fortes paſſions, & de nobles ſentimens, & des diſcours d'éloquence; fera de meſme un Poëme Heroïque, s'il ſçait y intereſſer le Ciel & l'Enfer, & s'il a le langage figuré, & la diction auſſi noble, & des deſcriptions, & des comparaiſons auſſi riches, que ſon ſujet pourra le meriter.

Pour ce qui regarde la nobleſſe des ſentimens, il faut que les Sçavans meſmes reconnoiſſent, aprés avoir veu les excellentes Pieces de Theatre qui ont de ce temps anobly la France, que jamais l'Antiquité n'a rien fait d'approchant, en force, en rendreſſe, & en délicateſſe d'invention, de paſſions, & de ſentimens, & en agrément, & en toutes choſes, qui ſont di-

gnes d'admirarion & d'eſtonnement; & que jamais ni Homere ni Virgile, ni Sophocle, ni Euripide, ni Seneque le Tragique, ni Ariſtophane, ni Plaute, ni Terence, n'ont rien fait qui puiſſe eſtre mis en comparaiſon.

Pour ce qui regarde les figures, les comparaiſons, la noble diction, & le beau tour de vers, Malherbe en a eu le premier en France le fort & judicieux genie, & la belle audace, qu'il a inſpirée & enſeignée à Racan, à Delingendes, à Meynard, & à ceux qui auroient la force de l'imiter; & ſi l'on prend la peine de comparer les Poëtes anciens avec les premiers des noſtres, piece à piece, invention à invention, narration à narration, deſcription à deſcription, magnificence à magnificence, comparaiſon à comparaiſon, diction à diction, tour de vers à tour de vers, & harmonie à harmonie; les Anciens ſe trouveront ſurpaſſés en tout, ſi ce n'eſt en la diction, & en la deſcription des choſes de la Nature, où ils pourront eſtre égaux: mais ils ſeront reconnus bien plus defectueux en invention, moins forts en ſentimens, & plus ſimples en Epitheres, & en comparaiſons. Ce n'eſt pas que les Epithetes doivent eſtre pointuës, mais elles doivent adjoûter de la force au mot; & ce n'eſt pas

grande choſe que d'appeller, le lait doux, & la neige blanche.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut qu'un Poëte Heroïque ait un genie univerſel.

ON ne trouvera pas qu'Homere ni Virgile ayent un eſprit ſi univerſel, ni une ſi brillante & ſi feconde imagination, ni une ſi grande abondance de connoiſſances, que quelques-uns de nos Poëtes modernes, par leſquelles ils diverſifient ſi agreablement les matieres, par de continuelles beautés dans les inventions & dans les diſcours, & par de riches images de magnificences, & de vives repreſentations de toutes ſortes de merveilles, ſoit de la Nature, ſoit des Arts.

Meſme il faut qu'un Poëte Heroïque poſſede luy ſeul tous les talens ou genies particuliers des autres Poëtes, qui n'ont chacun pour l'ordinaire qu'un talent ou genie. L'un eſt Poëte Tragique, l'autre Comique, l'autre Lyrique, l'autre Elegiaque, l'autre Satyrique, l'autre fait des Sonnets, ou des Madrigaux, ou des Epigrammes.

grammes. Mais il faut qu'un Poëte Heroïque, pour eſtre parfait, ſoit parfait en toutes ces eſpeces de Poëſie.

S'il n'eſt pas bon Poëte Tragique, & s'il n'a jamais fait bien parler ſur le Theatre des Princes & des Princeſſes, s'il ne leur a pas fait faire des narrations ſelon le bon jugement, & s'il n'a pas bien fait parler les paſſions ou furieuſes ou tendres, il ne fera pas bien tout cela dans ſon Poëme. Il fera parler ſes perſonnages poëtiquement, il leur fera faire des narrations ennuyeuſes, comme ont fait Homere & Virgile, il y mélera ſans jugement des comparaiſons, & l'on ne ſouffriroit pas toutes ces extravagances ſur le Theatre. Car il faut s'imaginer qu'un eſprit qui lit un Poëme, ſe repreſente les perſonnages qui y ſont introduits, comme s'il les voyoit ſur un Theatre, & en juge auſſi ſéverement que ſi ſes yeux les voyoient, & ſi ſes oreilles les entendoient parler. De ſorte que tout ce qui ennuyeroit ſur un Theatre, ennuye le Lecteur dans un Poëme, ou faute d'eſtre bon Poëte Tragique, l'on fait parler les perſonnes en Poëte, & non en perſonnes qui doivent ſeulement parler en termes de bon ſens & élegans.

Qui feroit parler ſur le Theatre des Rois,

ou de grands Princes ou Chefs de Guerre, comme Homere les fait parler avec injures les uns contre les autres, & comme Drances parle dans Virgile à Turnus, qui estoit Roy & vaillant, l'appellant lâche, & asseuré par la fuite, se feroit mocquer de luy, & seroit sifflé. Car on diroit qu'il ne sçait pas faire parler les grands selon leur dignité, ni aux grands avec le respect qui leur est deû. Les François font bien parler plus noblement les Princes dans leurs Poëmes, & dans leurs Romans, & dans leurs Tragedies. Ainsi il faut estre bon Poëte Tragique, pour bien faire un Poëme Heroïque.

Si le Poëte Heroïque ne sçait pas faire des Comedies, il n'entendra pas la fine raillerie, & il en fera de fausses & de froides dans les sarcasmes. On appelle ainsi les traits picquans qui se disent parfois d'ennemy à ennemy dans une bataille, ou ailleurs. Comme on en voit de si faux dans Homere, & de si froids dans Virgile, qu'ils seroient capables d'esteindre toute l'ardeur du combat; & cela faute d'avoir le genie Comique. Nostre Nation fine & delicate n'en souffriroit pas de semblables dans un Poëme: Il les faut bien plus picquans, & bien plus courts.

C'eſt pour cela auſſi qu'il faut que le Poëte Heroïque entende la fine Satyre, pour ſçavoir picquer adroitement & en paſſant, comme fait Horace, & non pas groſſierement comme fait Virgile, qui fait dire à un Italien pour reproche à Enée, qu'il ſe faiſoit friſer les cheveux avec un fer chaud, & qu'il ſe les faiſoit embaumer & parfumer.

Vibratos calido ferro, myrrhaque madentes.

Cela n'eſt dit ni vray-ſemblablement, ni avec eſprit, & cela rebute le Lecteur.

Virgile en fait dire tant d'autres ſemblables dans les combats. Donc il faut que le Poëte Heroïque ſoit fin Satyrique. Il faut encore qu'il ſoit Poëte Lyrique, quand il fait quelque chanſon, & qu'il diſe des choſes propres pour eſtre chantées; & non pas comme a fait Virgile en la chanſon d'Iopas au feſtin de Didon, où il fait le ſçavant Phyſicien. Voicy les vers.

Hic canit errantem Lunam, Solisque labores,
Vnde hominum genus, & pecudes, unde imber, & ignes, [*Triones,*
Arcturum, pluviasque hyadas, geminosque
Quid tantùm Oceano properent se tingere soles
Hyberni, vel qua tardis mora noctibus obstet.

Monſieur de Segrais les a bien traduis ainſi.

Il chante ce qui fait la pluye & le tonnerre,
D'hommes & d'animaux ce qui peuple la terre,
La Lune au teint changeant, & ſes declinaiſons,
La courſe du Soleil par ſes douze maiſons,
L'Arcture, & le lever des humides Hyades,
L'écharpe d'Orion, & l'Ourſe, & les Pleiades;
Pourquoy des nuits d'Eſté ſi rapide eſt le cours;
Pourquoy pendant l'Hyver les Soleils ſont ſi courts.

Si l'on faiſoit maintenant des vers auſſi doctes, pour eſtre chantés devant le Roy, ou devant la Reine, ou dans un feſtin de Princes & de Princeſſes, cela ſeroit trouvé bien ridicule. Car la ſcience n'eſt pas la bien venuë parmy les plaiſirs, qui ſe mocquent de choſes ſi ſerieuſes.

Horace n'eut point fait chanter ainſi Jopas. Il luy eut fait dire quelque choſe de plus propre à un feſtin, pour divertir la Reine, & ces illuſtres conviés. On dira que cela eſt ſelon le gouſt ancien : Mais je répons qu'Horace n'eſt pas de ce gouſt-là dans ſes vers Lyriques, il y chante les loüanges ou des Dieux ou des Heros ; il y

exprime delicatement ou des amours, ou la douceur des plaisirs modetés, ou d'autres choses divertissantes, & propres à estre chantées. Il y fait quelquefois le moral en passant, mais jamais le docte. Donc si Virgile eut esté Poëte Lyrique, il eut fait chanter autre chose à Jopas, que des matieres sçavantes, qui ne conviennent nullement à un festin.

Il faut aussi qu'un Poëte Heroïque soit Elegiaque, pour bien exprimer des plaintes douces & naturelles : Il faut encore qu'il sçache serrer un beau sens en peu de paroles, comme on fait dans un Sonnet, dans un Madrigal, & dans une Epigramme. Ainsi Homere & Virgile ont bien fait les plaintes naturelles, & ont bien serré le sens & en termes nobles : Mais dans les autres choses qui viennent d'estre marquées, ils ont fait voir qu'ils n'ont pas eu le genie universel de la Poësie, comme le doit avoir un Poëte Heroïque ; & ils ont failly lourdement en des choses de grande importance.

Outre cela ils n'avoient point la science des beaux arts, sans laquelle on ne peut inventer de riches images de magnificence, & des diverses beautés, comme on le fait par le moyen de l'Architecture, de la

Peinture, & de la Perſpective, qui fourniſſent de belles & magnifiques idées, leſquelles enlevent les eſprits des Lecteurs. Les Architectes ſçavans, & qui ont le gouſt des bonnes choſes, & les grands Peintres qui ont quelque choſe de la Poëſie, quand ils liſent de telles merveilles ſi bien inventées, conceuës, & repreſentées, reconnoiſſent bien que le Poëte eſt Architecte, & Peintre, & ſçait la Perſpective; de la façon qu'il diſpoſe & peint les Palais, les Temples, les diverſes beautés des perſonnes, & les habits, la varieté des ornemens, les payſages, & les éloignemens. Les Poëtes modernes, quand ils ne ſçavent point ces arts, qui fourniſſent des magnificences que l'on ne voit point dans les anciens, ne parlent de ces merveilles qu'en paſſant, & font de tres-pauvres images de toutes choſes. Mais quand on eſt capable de faire un Tableau de toutes perſonnes, de tous animaux ou oyſeaux, de riches Palais ou Temples, de Jardins, de Payſages, & de toutes les autres choſes viſibles; on les repreſente en poëſie bien plus parfaitement, que ceux qui n'ont point le genie de la peinture.

La connoiſſance de la Muſique ſert auſſi aux occaſions, pour bien repreſenter le

plaiſir du ſens de l'oüye. Virgile dit ce que chantoit Jopas au feſtin de Didon, mais il ne dit point la matiere ni les effets de ſon chant. Il dit bien,

Ingeminant plauſum Tyrij, Troeſque loquun-
Monſieur de Segrais traduit cela. [*tur.*

A ſon chant applaudit la Troyenne ieuneſſe.
Le Tyrien en pouſſe un haut cry d'allegreſſe.

Mais cela eſt groſſier, de témoigner ſon raviſſement pour une bonne Muſique, par des battemens de mains, qui la troublent & l'aſſomment, plûtoſt qu'ils ne la loüent & ne la flatent. On dira que tout cela eſt du gouſt ancien: Mais nous témoignons bien plus delicatement que cela, les effets des beaux chants dans les eſprits. Ainſi Virgile paſſe pardeſſus les choſes d'un Art qu'il ne connoiſſoit pas. Nous ferons voir quelques exemples des choſes de ces arts, que les anciens n'ont jamais touchées, & qui donnent de grandes beautés à un Poëme, qui doit eſtre riche en toutes les choſes de l'Art, auſſi bien qu'en celles de la Nature. Et quand on voit qu'un Poëte a le genie univerſel, & traite toutes choſes delicatement, noblement, hardiment, & en maiſtre, il faut avoir l'eſprit bien petit & bien bas, ou bien malicieux & en-

vieux, pour pretendre ruiner le merite de tant de talens, par une chetive accusation ou remarque de quelques vers negligés, & souvent mesme accusés sans jugement, & estimés foibles aux lieux où l'art veut qu'ils soient seulement naturels. Si Homere & Virgile eussent eu le genie universel, on auroit raison de les asseoir sur le trône de la Poësie.

CHAPITRE XVIII.

Sur ce que l'on accuse quelques Poëtes François d'impatience, de negligence, & de ne se soûtenir pas.

LE principal deffaut dont on accuse quelques Poëtes François, est que par l'impatience de l'humeur de la Nation, ils ne prennent pas assés de peine & de temps pour soûtenir par tout leur diction; & il est certain que la promptitude de la composition n'est nullement loüable, mais seulement l'excellence de la composition. Mais tant s'en faut que l'impatience de nostre Nation nous empesche l'assiduité & la perseverance dans le travail; au contraire, elle nous empesche l'oysiveté, qui est bien plus

commune en Italie, & en Eſpagne, où nos Payſans ſont attirés par la pareſſe de ceux du Pays pour cultiver leurs terres.

Noſtre impatience eſt active, laborieuſe, & noble, & eſt cauſe que nous avançons beaucoup de travail en peu de temps. Et ceux qui reprochent à nos meilleurs Poëtes le peu de ſoin pour perfectionner leur travail, devroient juſtifier la verité de leur accuſation, en marquant & ſpecifiant les vers negligés dans un grand ouvrage, & peut-eſtre en trouveroit-on bien peu. Mais l'envie ſe contente d'accuſer, ſans rien remarquer ni ſpecifier, de peur de découvrir ſon impertinence, ou ſa malice. Elle veut qu'on la croye ſur ſa parole: auſſi toſt qu'elle a parlé, elle ſe croit victorieuſe; & de pechés bien legers, elle en fait de grands crimes. Mais il ne faut pas accuſer un Poëte pour la grande facilité ou impetuoſité qu'il a à bien faire. C'eſt dequoy il doit remercier la nature, & dequoy nul autre n'a ſujet de ſe plaindre. Car ſi l'on trouve l'ouvrage beau, qu'importe combien de temps on a mis à l'achever?

Ceux qui ont un genie noble & fecond, ſçavent bien que le plus beau de leurs ouvrages, ſoit pour l'invention, ſoit pour les ſentimens, ſoit pour les deſcriptions,

ſoit pour les comparaiſons, ſoit pour les riches figures, ſoit pour la noble diction ou expreſſion, n'eſt pas ce qui leur a couſté le plus de peine; & au contraire, qu'il a eſté produit preſqu'en un moment, comme par inſpiration. Ces choſes ainſi produites ne peuvent jamais eſtre plus belles, ny par le ſoin, ni par le temps. Les grands Poëtes compoſent dans la chaleur de l'imagination, avec le jugement animé & échauffé par elle; & corrigent en ſuite dans la froideur, avec le jugement raſſis: car la froideur juge mieux de la compoſition, que la chaleur. Mais ils ne doivent pas s'arreſter à corriger, quand ils ſont dans l'ardeur de la production. Et en ſuite, s'ils aiment leur ouvrage, & s'ils veulent qu'il ſoit aimé, ils doivent le revoir ſouvent, & le faire voir par des amis non flateurs, judicieux & de bon gouſt.

Quiconque a la force de ſe ſoûmettre à la cenſure exacte & rigoureuſe, ſent de nouvelles forces pour corriger, changer, retrancher, adjoûter, & fortifier, ſur les avis qui luy ont eſté donnés; & ne craint point de perdre ſes enfans, s'ils ſont malfaits, ou inutiles ſur la terre; ou de les corriger s'ils ne ſont que defectueux. Il ne doit non plus ſe flater, qu'il eſt aſſeuré que

les envieux, & meſme les juges équitables & de bon gouſt, ne le flateront pas. Il faut juger d'un ouvrage par l'ouvrage meſme, & non pas la facilité ou par la peine que l'on a euë à le produire. Quelques-uns penſent faire valoir leurs productions, en faiſant ſçavoir la peine qu'ils ont euë à les former: mais il faut conſiderer l'enfant, & non l'enfantement. Ceux qui travaillent avec peine, ſont toûjours ſecs & durs dans leurs ouvrages; & l'on n'y void point briller les graces d'une belle nature; & c'eſt cette grace qui fait vivre les Livres, comme Horace l'exprime ſi bien en deux mots.

Et gratia vivax.

Mais nul pere n'eſt excuſable de laiſſer ſes enfans tels que la nature les a faits, s'ils ont des defauts. Il doit les corriger & les polir ſouvent, avec toutes ſortes de ſoins, juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge qu'il puiſſe les laiſſer ſe produire dans le monde. Si les Poëtes François qui ont un beau genie en uſent ainſi, ils ſeront un jour bien plus eſtimés que les anciens.

Il n'eſt pas juſte de blâmer la Poëſie Françoiſe pour la diction, ſur ce que l'on dit que quelques Poëtes ne la ſoûtiennent pas toûjours d'une égale force & majeſté. Le

faut n'eſt donc pas en la diction de la Langue, puis que l'on avouë qu'elle eſt noble en la pluſpart de l'ouvrage : mais le defaut eſt en la pareſſe du Poëte, s'il n'a pas employé aſſés de temps & de peine pour ſe ſoûtenir par tout. Il faut blâmer le Poëte negligent, & non la diction negligée ; puis que la diction de noſtre Langue n'en eſt pas coupable : & puis que dans les autres endroits du Poëme la diction eſt auſſi noble & majeſtueuſe que celle d'Homere, & que celle de Virgile, dequoy l'on donnera des exemples convainquans.

CHAPITRE XIX.

Ce que c'eſt que ne ſe ſoûtenir pas en Poëſie.

LA plus grande malice de l'envie conſiſte en l'équivoque de ce terme, *ne ſe ſoûtenir pas*. Mais il y a bien de la difference entre la foibleſſe & la negligence. L'envie appelle, *ne ſe ſoûtenir pas*, ſi entre cent vers elle en peut trouver un qui ne paroiſſe pas de la force des autres. Mais ſi tout le reſte eſt fort, cela ne doit pas eſtre appellé, *ne ſe pas ſoûtenir*. Car alors ce n'eſt

pas foibleſſe : ce n'eſt que negligence, ou manque d'attention dans quelque façon de s'exprimer. Il faut appeller, *ne ſe ſoûtenir pas*, quand aprés avoir fait dix ou douze vers aſſés forts, on en fait vingt en ſuite qui ſont foibles & rampans. Cela fait voir la foibleſſe d'un Poëte, qui ne ſe ſoûtient que par effort & par artifice, & non par la force naturelle de ſon genie.

Un cheval n'eſt pas appellé foible, quand par la rencontre de quelque pierre il fait un faux pas. Il n'eſt pas pour cela moins fort en luy-meſme, ni dans le reſte de ſon chemin, ou de ſa courſe : Mais on appelle un cheval foible, s'il ne s'élance qu'à coups d'éperon, s'il a de la peine enſuite à ſe ſoûtenir, s'il ſe laſſe bien-toſt, & s'il ne peut faire une grande traite. Un homme fort & vaillant ne perd pas ſa reputation, & n'eſt pas appellé foible ni lâche, quand aprés de grands coups il en donne quelques-uns qui ne ſont pas ſi forts : car la force du corps, comme auſſi celle de l'eſprit, a quelque relâche, qui eſt plûtoſt un repos qu'une foibleſſe.

L'Envie eſt encore bien injuſte, ou bien ignorante, quand elle accuſe de foibleſſe quelques vers où la paſſion doit avoir ſeulement des expreſſions naturelles & plain-

tives, selon le precepte d'Horace.
Et Tragicus plerumq; dolet sermone pedestri.
C'est à dire,
Mesme dans la Tragedie le Poëte parle quelquefois en termes doux & simples, selon la fortune des personnes.

Mais aprés tout, la nature ne peut pas se soûtenir sans cesse par tout. Il faut en venir à une correction severe, aprés avoir long-temps laissé reposer l'ouvrage. Mais les hommes judicieux, lisant un Poëme Heroïque, sans envie, & sans prevention pour l'amour du Grec & du Latin, ne s'arrestent pas à des choses peu considerables, quand ils voyent que le Poëme marche par tout avec une majesté facile, & coulante, également accompagnée de force & de grace; qui est le temperament que chacun desire, & qui est si difficile à trouver: Et quand tout l'ouvrage ressemble à ces grands & beaux fleuves, dont les ondes vont sans cesse avec une égale force, & ne laissent pas d'estre toûjours pures, comme Horace dit que doit estre le Poëte Heroïque.
Vehemens & liquidus, puroque similimus amni.
Un fleuve n'est pas moins fort, ni moins pur, si quelquefois il traisne des pailles.

Et ce n'eſt qu'une paille dans un grand Poëme, que quelque diction moins forte en un vers, entre cent qui marchent noblement.

Homere & Virgile couvrent beaucoup de deffauts de leur diction par leur frequentes licences; & c'eſt ce que les Poëtes François ne font point, ne prenant aucune licence. Malherbe qui eſt maintenant ſi eſtimé pour ſa diction, n'eſt pas d'une égale force par tout : mais parce qu'il eſt mort, l'envie eſt eſteinte pour luy. Horace dit que dans un grand Poëme il ne s'offenſera pas de quelques taches que la negligence y aura laiſſées, ou dont la nature humaine ne ſe ſera pas apperceuë; comme on ne s'offenſe pas de voir quelques taches naturelles qui ſont quelquefois ſur un beau corps.

Non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura, velut ſi
Egregio inſperſos reprendas corpore nævos.

Virgile meſme a de mauvais vers; & d'autres bien negligés, comme quand il fait dire par Andromaque à Enée.

Me famulam, famuloque Heleno tranſmiſit habendam.

C'eſt à dire,
Il me donna moy ſervante pour femme à Helenus ſon ſerviteur,
Monſieur de Segrais a traduit ainſi admirablement ce vers pour le relever.

Miſerable captive il me mit ſous la loy
De l'illuſtre Helenus, ſon captif cõme moy.

Comme quand Virgile dit encore :
Simul hæc animo hauri.
C'eſt à dire,
En meſme temps humés cecy avec l'eſprit, pour dire : *Ecoutés.*

Il y a pluſieurs autres vers ſemblables, que l'envie ne reprend point, parce qu'elle eſt eſteinte pour luy, & que l'admiration des Sçavans eſt libre, & parle à ſon aiſe, & que chacun leur laiſſe eſtimer Virgile, comme en effet il merite beaucoup d'honneur. Mais il ſentoit bien luy-meſme que pluſieurs de ſes vers devoient eſtre refaits & fortifiés, puis qu'il avoit ordonné par ſon teſtament que l'on brûlaſt ſon Livre de l'Eneïde, lequel apparemment il n'eut corrigé que pour la diction : & il eut laiſſé les defauts d'invention, & des caracteres mal-ſoûtenus, & des comparaiſons baſſes, & de celles qu'il a miſes hors de temps, & d'autres

d'autres defectuosités importantes, que nous voyons, & qu'il ne voyoit pas, & n'eut jamais veuës par luy mesme, parce que le jugement ne connoist point ses propres defauts. Mais il sentoit bien les defauts de sa diction, laquelle il eut corrigée & fortifiée en divers lieux.

CHAPITRE XX.

De l'Invention & de l'imitation. Que les François inventent heureusement & noblement.

DE tous les Poëtes, soit anciens, soit modernes, les uns sont Inventeurs, & les autres Imitateurs. L'Invention est bien rare dans tous les siecles, parce qu'il faut avoir l'esprit hors du commun, élevé au dessus de toute science ou lecture, productif & fecond par luy-mesme, & dédaignant de suivre les inventions des autres.

L'Imitation est fort commune, & supplée dans les ouvriers au deffaut de l'Invention, qui est comme une fontaine publique, dans laquelle chacun va chercher de l'eau, faute d'avoir une source chez

soy. Mais quiconque a une source en sa maison, n'a pas besoin d'aller puiser ailleurs, & mesme n'y pense pas: Car il auroit plus de peine à sortir de luy mesme pour aller puiser chez autruy avec peu d'honneur, que de puiser chez soy.

Pour inventer, il faut une vivacité d'imagination, une conduite de jugement, une force, une hardiesse, & une confiance en soy-mesme, sans qu'elle puisse estre accusée de presomption; parce que cette confiance est juste, quand elle est heureuse: & quiconque a cette confiance en soy, & invente avec succés, conduit aprés luy une foule d'Imitateurs, comme dit Horace.

Qui sibi fidit,
Dux regit examen.

Les Inventeurs sont comme les lions, qui se fiant en leur force marchent seuls par des routes détournées, non communes, & surprenantes. Les Imitateurs sont comme des moutons, qui sont conduits par un berger, & qui suivent encore celuy d'entr'eux qui marche le premier vers quelque lieu. C'est pourquoy Horace se mocque de la foiblesse des Imitateurs, & les appelle troupeau d'esclaves; & il dit que quelquefois il se met en colere, & quelquefois il se rit, voyant l'empressement &

la peine qu'ils ont à travailler sur les inventions d'autruy.

O! Imitatores, servum pecus, ut mihi sæpe
Bilem, sæpe jocum, vestri movere tumultus.

Homere paroist Inventeur du sujet de l'Iliade, & il est abondant en Inventions & en fictions, mais mal forgées, & mal conduites, & en episodes, par lesquelles il sort sans cesse de son principal sujet, & le laisse long-temps, se détournant & s'emportant hors de sa route pour la moindre bagatelle. Virgile, que quelques-uns luy égalent, & que d'autres luy preferent, parce qu'il conduit mieux son sujet, & qu'il ne s'en écarte pas, est peu Inventif. Il n'a presque d'invention belle & digne d'une seconde & d'une troisiéme lecture, que dans le premier, le second, & le quatriéme livre. Dans le troisiéme il y a plusieurs Imitations de l'Odyssée, comme les Cyclopes, Scylle & Carybde; & la descente d'Enée aux Enfers dans son sixiéme Livre, est prise aussi de l'Odyssée, au moins pour le sujet: & outre cela Virgile copie tout ce qu'il peut d'Homere, en descriptions, comparaisons, sentimens & epitheres.

Ainsi Terence a pris de Menandre tous ses sujets de Comedie.

Le Taſſe a pris tout ce qu'il a pû de Virgile, & meſme l'a traduit mot à mot en pluſieurs lieux. Par exemple, il a pris de Virgile toute la bataille Actiaque, & l'a traduite mot à mot; & il a pris auſſi tout le ſujet du delaiſſement d'Armide par Renaud, comme de Didon par Enée; & a fait dire par Armide à Renaud, les meſmes choſes que Virgile fait dire à Didon. Cela marque en luy une ſterilité extreme d'invention & de ſentimens; laquelle les Italiens ne peuvent excuſer qu'en voulant nous faire croire, qu'il pretendoit faire voir que ſa diction eſtoit encore plus noble que celle de Virgile: Mais les Italiens ne doivent pas pretendre, d'élever leur langue & leur diction, au deſſus de la Latine, avec leurs continuelles terminaiſons & rimes en *o*, en *a*, en *e*, & en *i*, qui ſont les ſeules qu'ils ayent; au lieu que les Latins, comme les François, ont une ſi merveilleuſe varieté de terminaiſons & de rimes, par la grande quantité des conſones, outre celles des voyelles.

Le Taſſe, en traduiſant ainſi Virgile mot à mot, a bien peché contre le precepte d'Horace, qui dit:

Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres.

C'est à dire,

Garde-toy bien de traduire les Anciens mot pour mot, comme fait un fidele interprete.

Arioste est abondant en Inventions extravagantes, la pluspart ridicules, & indignes d'un Poëme Heroïque; & mesme il a pris tout ce qu'il a pû des Anciens, & tout son sujet est sans ordre, & sans liaison. Il avoit un bel esprit, mais plûtost Comique qu'Heroïque.

Si les Imitateurs pouvoient estre par tout Inventeurs, ils le seroient par tout; & ils chercheroient dans leur esprit propre, & non dans les ouvrages d'autruy, dequoy remplir & orner les leurs: car ils sentent bien, qu'ils seroient beaucoup plus agreables & plus estimés par la nouveauté.

Si un bon Inventeur tombe parfois dans quelque chose qui paroisse empruntée des Anciens: ce n'est pas par faute d'invention, laquelle ne luy manque jamais au besoin. Mais il faut considerer & croire que cette chose est tellement necessaire & propre à son sujet, que si Virgile ne l'avoit dite avant luy, il l'auroit produite; & il ne doit pas s'abstenir de l'employer, par la consideration qu'un autre s'en est servy: parce qu'autrement il manqueroit à son su-

jet, en manquant à dire justement ce qu'il faut. C'est la raison qui luy a dicté cette chose, comme elle l'avoit dictée à celuy qui l'a employée le premier : Et les juges équitables & de bon gouſt connoiſſent bien qu'il ne devoit pas manquer à dire cela, comme le premier avoit fait.

On peut encore imiter les Anciens en leur belle maniere de traitter & de tourner les choſes, d'éviter les ſuperfluës, & de faire les tranſitions. Car la belle maniere eſt commune à tous les grands genies. Mais il faut que les Sçavans en Grec & en Latin, & les Italiens, & tous autres, reconnoiſſent que quelques François, quoy que rares, ſont hardis, nobles, & heureux Inventeurs. Ronſard a plus affecté d'eſtre Imitateur & copiſte qu'inventeur, ce qui eſt une chetive gloire ; & parmy les Peintres on ſçait quelle difference il y a entre un inventeur & un copiſte.

On a pû voir combien quelques François ſont feconds en Invention, par leurs Poëmes, par leurs Tragedies, par leurs Comedies; & encore par leurs excellens & delicieux Romans. On voit, on admire, & on relit meſme ſouvent celuy de Monſieur d'Urfé, & ceux de Calprenede, & d'autres? De ſorte que nulle Nation, ni an-

tique ni moderne, ne peut nous disputer l'honneur de la plus excellente Invention, qui fait tout l'esprit, la beauté, & le singulier honneur des ouvrages. Ainsi les François surpassent de beaucoup en gloire les Anciens, dont un seul n'a jamais eu ni le genie universel de la Poësie, ni l'Invention qui fust par tout hardie, noble, riche, brillante, judicieuse, & maistresse; & des François ont fait voir par leurs ouvrages élevés, & feconds en beautés, qu'ils sont pleinement possesseurs du fertile, admirable, & glorieux champ de l'Invention, & qu'ils ont laissé pour ce regard les anciens bien loin derriere eux.

CHAPITRE XXI.

Que toute personne de bon sens, avec quelque legere connoissance de l'Histoire, de la Fable, & de la Geographie, peut lire & entendre les Poëmes Heroiques François, & en juger, sans sçavoir le Latin.

LEs hommes vains qui se picquent d'esprit, veulent paroistre sçavans, bien

que la pluſpart ne le ſoient pas ; & la ſcience eſt des ouvrages anciens, & non des modernes : car nul n'eſt eſtimé ſçavant pour la lecture & la connoiſſance des Poëſies ou des Romans de noſtre ſiecle. Donc pour faire croire qu'ils ont bien leû les anciens, ils blâment devant les femmes d'eſprit les ouvrages des François ; comme eſtant indignes d'eſtre comparés à ceux des Grecs & des Latins : Et quand on leur allegue devant elles les grands deffauts d'invention & de jugement des Anciens dont elles peuvent juger, ils ſe retranchent auſſi-toſt ſur la diction, comme eſtant incomparable, parce que les Dames ne ſçachant pas le Latin, ne peuvent eſtre juges de la diction.

Or il n'y a rien de ſi injuſte que ces jugemens de la diction : car les Langues ne ſont pas juges les unes des autres : Mais les deffauts d'invention & de jugement, peuvent eſtre jugés par toute perſonne d'eſprit, bien qu'elle ne ſçache pas la Langue : car la diction, quelque belle qu'elle ſoit, ne cache point les defauts d'invention, ou de jugement : Elle impoſe ſeulement aux Grammairiens, qui ne conſiderent qu'elle ; car la Grammaire ne regarde que la Langue ; & ils ſe ſoucient peu de tout

ce

ce qu'Horace a dit que doit observer un grand Poëte, pour l'invention du sujet, pour la conduite, pour les mœurs, & pour les caracteres, desquelles choses les esprits non sçavans peuvent estre juges, pourveu qu'ils soient naturellement bons, & élevés hors du comm..n.

Mais ceux qui veulent passer pour sçavans, & empescher ceux qui ne le sont pas de juger des Poëmes Heroïques anciens & des modernes par le seul bon sens, leur disent qu'il faut estre sçavant pour en bien entendre les termes poëtiques & figurés. Mais c'est le Poëte Heroïque qui doit estre sçavant universellement; & il doit tellement ménager sa science & ses figures, qu'il se fasse entendre par de bons esprits, quoy que non sçavans, pourveu qu'ils ayent seulement quelque legere connoissance de l'Histoire, de la Fable, de la Geographie, & des choses de la Nature, & des Arts, pour bien entendre les figures, qui font allusion à quelqu'une de ces choses. Aussi n'est ce que pour les personnes d'esprit intelligent & delicat, & qui ont quelque lecture, que les Poëtes Heroïques font leurs Poëmes. C'est pourquoy un d'eux a dit en la Preface de sa Comedie des Visionnaires, laquelle avoit esté mépriſée

d'abord par les mediocres, qui n'entendoient pas tant de termes poëtiques & figurés.

Ce n'eſt pas pour toy que j'eſcris,
Indocte & ſtupide vulgaire.
J'eſcris pour les nobles eſprits.
Ie ſerois marry de te plaire.

Mais cette Comedie aprés avoir eſté gouſtée par les eſprits delicats, fut eſtimée par eux, & en ſuite par tous ceux qui n'ayant pas de gouſt jugent ſur le gouſt d'autruy de peur de paſſer pour ignorans, & qui approuvent en ſuite à l'envy de ceux de bon gouſt: Auſſi pour les Poëmes Heroïques, où les choſes ſont bien inventées, bien conduites, & bien exprimées en termes nobles & figurés, mais avec bien plus de retenuë & de jugement que n'ont fait les anciens, qui ont beſoin de tant de Commentaires; chacun les entendra bien, s'il a l'eſprit excellent, avec quelque legere connoiſſance des choſes; & en aura du plaiſir, en liſant avec application, & avec un gouſt fin & delicat; ſoit qu'il ait ce gouſt naturel, ſoit qu'il l'ait formé par l'eſtude, ou ſur le bon gouſt de quelques-uns, & non ſur le gouſt de l'Envie ou des Cabales. Et quant aux eſprits mediocres

& vulgaires, un Poëte Heroïque se souche peu de leur plaire, n'ayant pas écrit pour eux, & n'ayant nullement pensé à eux en composant son ouvrage. Ils ne laisseront pas d'y connoistre & d'y aimer d'assés belles choses selon leur portée, & plus qu'ils n'en meritent.

Les Sçavans disent que la diction d'Homere est pleine & enjoüée, & que celle de Virgile est grave & serieuse, & ils en jugent bien : Mais si l'on veut juger des bons Poëtes François sans passion, on trouvera dans leur diction les avantages des deux, & qu'elle possede la douceur & l'agréement d'Homere, & la force & la gravité de Virgile.

CHAPITRE XXII.

De ceux qui veulent que les Poëmes Heroiques soient faits à la façon des Romans, sans y rien introduire de surnaturel.

QVELQVES esprits mediocres sont si amoureux des Romans, où rien ne paroist de surnaturel, qu'ils croyent que la Poësie Heroïque doit traiter son sujet de

la meſme ſorte, ſans y apporter des machines de cauſes ſurnaturelles, & ne doit eſtre qu'un Roman en vers. Mais bien que l'on puiſſe juger de la beauté d'invention des François par celle de leurs Romans, ce n'eſt pas à dire que le Poëte Heroïque doive ſe borner ainſi. Car, comme dit Petrone, qui du temps de Neron a eſté excellent „ Poëte, & d'un gouſt rafiné: Les narra„ tions hiſtoriques, & de choſes pure„ ment naturelles, ne ſont pas des matie„ res propres pour la Poëſie Heroïque. „ Il faut que l'eſprit d'un grand Poëte ſe „ precipite en toute liberté par des détours „ hors du commun, par des entremiſes „ de divinités, & par des inventions ex„ ceſſives & fabuleuſes; afin que dans ſes „ vers on connoiſſe plûtoſt le tranſport „ d'un eſprit furieux & inſpiré, que la ſe„ rieuſe relation d'une choſe qui n'a rien „ que de croyable, & qui ne puiſſe eſtre „ prouvée par des témoignages.

Donc le Poëme Heroïque comprend une bien plus grande eſtenduë de ſujet que le Roman, puis qu'il fait agir toutes ſortes d'eſprits & de puiſſances; de la Terre, du Ciel, & des Enfers; & qu'il invente des accidens bien plus ſurprenans, & bien plus admirables. Mais on peut juger par l'in-

vention de nos agreables Romans, & par les grands & divers caracteres des personnes qui y sont representées, ce que pourront les Poëtes François, quand ils entreprendront de grands sujets, où les personnages sont combattus par la puissance de l'Enfer, & secourus par celle du Ciel; & alors on verra manifestement qu'ils sont arrivés au plus haut point d'excellence de genie, & de jugement, & de diction; & que l'on ne doit leur preferer, ni mesme comparer aucun des Poëtes de l'Antiquité, dont il n'y a un seul qui ne soit tres-defectueux dans les principales parties de la Poësie Heroïque.

Il y a bien plus d'invention que l'on ne pense, à sçavoir bien introduire des esprits de Demons ou d'Anges: car il faut inventer des malices si fines & si fortes, que l'on puisse croire qu'elles ont esté forgées en Enfer; & des secours si surprenans & si puissans, que l'on puisse croire qu'ils ont esté conceus dans le Ciel.

CHAPITRE DERNIER.

Quels esprits doivent estre juges du different de la Langue & de la Poësie Françoise, & de la Grecque & de la Latine.

POVR bien terminer ce different de la Langue & de la Poësie, Grecque, Latine, & Françoise, il faut premierement recuser pour juges ceux qui sont si prévenus du gouſt & de l'amour des Anciens, qu'ils ne pourront jamais rien gouſter ni aimer de meilleur; & qui meſme voudront toûjours faire paſſer les plus grands defauts d'Homere & de Virgile, pour de grandes beautés, pour de sacrés myſteres, & pour des perfections. Ceux-là doivent demeurer au barreau, pour y plaider la cauſe de l'Antiquité, ſans entreprendre de s'aſſeoir au Tribunal, pour eſtre les juges des Grecs, des Latins, & des François. Car ils ont trois defauts eſſentiels qui les rendent recuſables, dont le premier eſt leur prévention pour le Grec & pour le Latin; le ſecond eſt leur peu d'application aux beautés des Ouvrages François; & le troi-

ſiéme eſt l'envie contre les Poëtes François qui vivent, laquelle ne pourra eſtre vaincuë qu'aprés leur mort.

Ceux qui ont bien eſtudié les Grecs & les Latins ſans s'y attacher, & qui ayant conſervé leur liberté pour en juger, en ont bien connu les defauts, pour l'invention, pour le jugement, & pour l'élevation d'eſprit, en ſentimens, en comparaiſons, en toutes ſortes de magnificences; & qui ont enſuite biẽ eſtudié nos Poëtes François, pour voir en quoy ils ont bien imité les Anciens, en quoy ils ont évité leurs defauts, & en quoy ils les ont ſurpaſſés; ſeroient de bons juges, s'ils n'eſtoient bien difficiles à trouver. Il faudroit meſme qu'ils fuſſent bons Poëtes François, & qu'ils ſe fuſſent élevés juſqu'à la hauteur, & meſme au deſſus des Anciens, pour avoir acquis un gouſt au deſſus du leur, & pour bien juger de ce qui leur eſt inferieur: Comme pour bien juger de la grandeur d'un fleuve, il ne faut pas eſtre plongé dedans, mais il faut eſtre dehors, & au deſſus du fleuve. Mais ceux-là ſont encore recuſables pour juges; puis qu'il n'eſt pas raiſonnable qu'ils ſoient juges en leur propre cauſe.

Il ne reſte qu'un tiers party, qui eſt des

esprits judicieux, delicats, & équitables, soit d'hommes, soit de femmes, qui sans estre prévenus ni pour les Anciens, ni pour les modernes, & par justice se separant de l'adoration aveugle pour les Anciens, & de l'envie maligne pour les autres, & de toute ligue ou cabale, pourront s'asseoir sur le Tribunal, & juger sur les plus beaux exemples qui leur seront proposés dans la seconde Partie de ce Traité; non des Grecs, puis que peu de personnes les pourroient entendre, & qu'il suffit de ce qui en a esté dit cy-dessus; mais des plus admirables pieces, ou endroits des Latines, qui seront traduits en vers François, pour faire voir leur sens; & quelques-unes de nos Poësies Françoises, pour faire voir qu'elles égalent au moins les Latins, en description, & en beauté de langage; mais qu'elles les surpassent de beaucoup en invention, en esprit brillant par tout, en conduite, en sentimens, en caracteres, en comparaisons, & en epithetes. Et si l'envie est encore trop forte pendant nostre vie, & s'oppose à l'Arrest qui pourroit estre donné à l'avantage de nostre Langue & de nostre Poësie, le Procés demeurera tout instruit, par ces pieces ainsi opposées les unes aux autres, &

ſera laiſſé à la Poſterité, laquelle le jugera avec moins de paſſion & plus de juſtice que le ſiecle preſent, qui ſera jugé luy meſme par les ſuivans, & condamné d'ignorance & d'injuſtice ; comme luy-meſme il condamne d'ignorance & d'injuſtice le ſiecle d'Horace, qui luy avoit fait injure, par prévention pour les morts, & par envie pour les vivans.

Fin de la premiere Partie.

Les microfiches ci-jointes présentent certains défauts ou lacunes inhérents au document original. Nous vous prions de nous en excuser.

Reliure trop serrée.

Graphisme défectueux.

LA COMPARAISON DE LA POËSIE FRANCOISE, AVEC LA GRECQVE ET LA LATINE.

SECONDE PARTIE.

Contenãt quelques pieces entieres, & des morceaux de Poësie Françoise, comparés aux plus beaux de la Poësie Latine.

Par les exemples des Latins on pourra juger des Grecs, de qui les Latins ont pris ce qu'ils avoient de plus beau.

BIEN qu'en la premiere Partie on ait fait voir quelques defauts de Virgile, cette Piece Françoise fera connoistre l'estime que l'on doit faire d'un si grand Poëte, & fera connoistre aussi que nostre Poësie ne cede pas à la Latine.

DISCOVRS
DE LA POËSIE
AV CARDINAL
DE RICHELIEV.

POËME.

GRAND Miniſtre d'un Roy le plus grand de la Terre,
Noſtre amour en la paix, noſtre force en la guerre,
Dont la Pourpre ſacrée, honorant ta grandeur,
Releve de nos Lis, l'immortelle ſplendeur;
Aprés avoir dompté ce Monſtre épouvantable,
En armes, en fureur, en venin redoutable,
Que l'Enfer irrité vomit contre les Cieux,
Pour briſer les Autels baſtis par nos Ayeux:
Aprés avoir donné d'autres bords à Neptune;
Aprés que ta vertu, ſurpaſſant ta fortune,

Aux Alpes a fait voir, malgré mille dangers,
Qu'elle donnoit des loix à tous les Estrangers ;
Que peux-tu desirer, sinon que de ta gloire
Les siecles à venir reverent la memoire?
Ne croy pas que tes faits, de miracles remplis,
Puissent tous avoir place en l'Histoire des Lis.
L'Histoire aura pour toy des bornes trop serrées:
Et pour mille actions de nos temps admirées,
Dans son cours seulement elle dira de toy,
Il fut habile, sage, & fidele à son Roy.
Il te faut une Muse ardente, industrieuse,
Dont la docte fureur, des ans victorieuse,
Sçache divinement épandre dans ses vers
Le nombre merveilleux de tes actes divers,
Si de ce grand esprit, effort de la Nature,
Tu veux laisser l'image à la race future.
Armand, ne sçais-tu pas qu'alors que les destins
Mirent au plus haut point l'Empire des Latins,
Et que tout l'Univers trembloit sous une Ville,
La grandeur des Cesars eut besoin de Virgile?
Ce Demon des beaux vers, à qui dans ses forests
La Muse avoit appris ses plus divins secrets,
Par son art sans pareil, & ses aimables charmes,
Porta leur nom plus loin que n'avoient fait leurs armes,
Quelle gloire & quel heur, quand les hommes fameux
Trouvent des Ecrivains qui soient rares comme eux;
Et qui d'une vertu brillante en sa carriere,
Faisent aprés la mort éclater la lumiere.

Auguſte eut ce bon-heur, & ces vaillans Guerriers
Qu'un Siege de dix ans couronna de Lauriers :
Mais le ſort, dont les loix ſur tout veulent s'étendre,
Envia cet honneur aux explois d'Alexandre.
Ah ! combien meritoit de chantres & de vers
Ce jeune ambitieux vainqueur de l'Univers ?
Combien éleva-t'il de ſuperbes trophées ?
Et combien d'actions dans la foule étouffées,
Par qui fut ſon Empire en l'Aſie eſtably,
Repoſent pour jamais aux ombres de l'oubly ?
Cependant au plus fort des travaux de Bellonne,
Il n'aſpiroit qu'au prix que le Parnaſſe donne.
Sur le tombeau d'Achille il répandit des pleurs,
Penſant avec envie aux immortelles fleurs
Dont avec un bel Art une Muſe ſi grande
Luy voulut façonner une riche Guirlande.
Toutefois ce grand Roy, des neuf Sœurs amoureux,
Eut durant ſes beaux jours un ſort ſi malheureux,
Qu'il ne trouva jamais un Chantre pour décrire
Tant d'exploits glorieux que tout le monde admire.
Lors que parmy les champs flotent mille eſtendars,
Que le fer outrageux reluit de toutes parts,
Qu'on void regner le meurtre, & la rage indomptée,
La Muſe en meſme temps s'enfuit épouvantée,
Elle fait ſa retraite aux bois les plus épais,
Avec la Pieté, la Juſtice, & la Paix.

Mais quand Mars triomphant ses enseignes ref-
serre,
Elle celebre en paix les honneurs de la guerre.
RICHELIEV, qui poussant les forces de ton Roy
Par l'Europe répans ou l'amour ou l'effroy,
Puis que d'un doux repos nous ressentons les
charmes, [mes.
Rends nostre siecle illustre en lettres comme en ar-
Fay qu'un sublime esprit découvre par ses vers;
Qu'un LOVYS doit un jour regir tout l'Univers;
Et perçant les secrets des sombres destinées,
Fasse voir cet honneur promis à tes années.
Si tu veux que ton nom brille aux siecles suivans,
Chery les vertueux, sois l'appuy des Sçavans,
D'un favorable accueil anime leur courage,
Jette les fondemens d'un immortel ouvrage:
Tant d'esprits que la France éleve dans son sein,
Sçauront executer un si noble dessein;
Et rendront en tous lieux les Muses messageres
D'un succés redoutable aux terres estrangeres.
Mais ceux qui d'un genie au labeur indompté
Feront ce beau present à la posterité,
Ne suivront pas l'erreur de nos jeunes critiques,
Qui retranchent le champ de nos Muses antiques,
Qui veulent qu'on les suive, & qu'adorant leurs pas
On évite les lieux qu'ils ne connoissent pas.
Leur Muse cependant, de foiblesse & de crainte,
Pensant se soûtenir, affecte la contrainte,
N'ose aller à l'écart, de peur de s'égarer;
Et parlant simplement croit se faire admirer:

Elle a peur d'échauffer le fard qui la rend vaine ;
Et la moindre fureur la mettroit hors d'haleine.
Imbecille troupeau, ſans art, & ſans ſçavoir,
Dont les eſprits rampans ne ſçauroient concevoir
Une Muſe ſublime, & d'une audace heureuſe,
Qui rompt avec mépris cette loy rigoureuſe,
Qui ſent en ſoy mouvoir un cœur ambitieux,
Qui d'un ſuperbe vol s'emportant vers les Cieux,
Y cherche des ſujets dignes de ſon courage:
Car jamais à l'étroit ſa grandeur ne s'engage.
Quelquefois ſur la terre, aux endroits les plus beaux,
Son regard ſe promeine, ou nage ſur les eaux:
Elle décrit des champs la diverſe peinture;
Et choiſit des ſujets de toute la Nature.
Que ſi quelque mortel, par des faits éclatans,
Paroiſt dans l'Univers la gloire de ſon temps,
Et par mille vertus dont ſon ame ſe pare,
A l'immortalité le chemin ſe prepare;
D'un ſi charmant objet elle a le cœur épris:
Pour tout autre auſſi-toſt elle ſent un mépris;
Et n'a plus, en l'ardeur dont elle eſt poſſedée,
Que des penſers pareils à cette grande idée.
Illuſtre RICHELIEV, dont le ſoin vigilant
A ſoûtenu des Lis l'Empire chancelant,
C'eſt toy qu'avec tranſport ces Muſes admirables
Contemplent tout brillant de rayons adorables.
Mais ce qui plus les charme, outre tant de vertus
Par qui ſont à tes pieds ces Monſtres abbatus,

C'eſt de voir qu'un eſprit qui fait trembler la
Terre,
Qui donne aux Eſtrangers ou la paix ou la guerre,
A qui de tant d'Eſtats les ſecrets ſont ouverts,
Prend plaiſir à gouſter la force des bons vers.
Déja le Chœur ſacré des neuf doctes Pucelles
Te cherche pour t'offrir des chanſons immortel-
Et par tout l'Vnivers te va faire adorer, [les;
Si d'un de tes regards tu les veux honorer.
Elles nous décriront cette vaine entrepriſe
Des peuples orgueilleux qui boivent la Tamiſe,
Qui des ſuperbes maſts de mille grands vaiſſeaux
Sembloient percer la nuë, & maiſtriſer les eaux;
Et qui ſceurent enfin, à leur honte eternelle,
Qu'il ne faut point s'armer en faveur d'un rebelle.
Elles nous décriront ces rochers aſſemblés,
Par qui furent des mers les abyſmes comblés,
Cét effroyable amas, dont le puiſſant ouvrage
Des mutins & des flots ſceût reprimer la rage,
Que Neptune, de honte & de colere ardent,
En vain tâcha de rompre avec ſon fier trident.
Enfin elles diront les revoltes domptées,
L'Erreur miſe à tes pieds, les Alpes ſurmontées,
Le Prince en ſes Eſtats par nos armes remis;
Et ce fort ſecouru malgré tant d'ennemis;
Où l'Eridan ravy de l'heur qui t'accompagne,
Vid l'affront que receut & l'Empire & l'Eſpagne.
Elles diront encor tes travaux infinis,
Les eſprits factieux diſſipés ou punis,

L'air si libre & si doux que la France respire,
Et le vaste Ocean soûmis à nostre Empire.
Muses, commencés donc, & par tout l'Vnivers
Chantés de RICHELIEV les miracles divers;
Passés dans les cités, courés par les campagnes,
Vogués dessus les eaux, volés sur les montagnes:
Mais n'allés pas plus haut, d'un vol audacieux;
Pour dire imprudemment ces merveilles aux Cieux.
Ils deviendroient épris d'une si belle vie,
Et nous le raviroient ou d'amour ou d'envie.

SVR LES GEORGIQVES DE VIRGILE.

DE tous les ouvrages de Virgile, le plus achevé est le Poëme des Georgiques, où il traite la culture des champs & des arbres, & la nourriture des troupeaux & des abeilles. Mais de tout cela rien n'est si agreable que ce qu'il a écrit des abeilles dans son quatriéme Livre. C'est pourquoy il est necessaire d'en faire voir le commencement, & la traduction qui en a esté faite, pour donner à juger si la diction

Poëtique Françoise répond bien à la Latine. Puis on proposera un Poëme des Beautés & des douceurs de la Campagne, ou de la Journée d'un Solitaire, pour faire voir si la Nature y est aussi bien décrite que dans Virgile.

Ex Georgicon Libro 1.

Principio sedes apibus, statioque petenda, [venti
Quò neque sit ventis aditus: (nam pabula
Ferre domum prohibent) neque oves hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, & surgentes atterat herbas.
Absint & picti squalentia terga lacerti
Pinguibus à stabulis, meropesque, aliæque volucres,
Et manibus Procul pectus signatæ examinis.
Omnia nam latè vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
At liquidi fontes, & stagna virentia musco,
Adsint, & tenuis fugiens per gramina rivus.
Palmaque vestibulum, aut ingens oleaster obumbret.
Vt cùm prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,
Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
In medium, seu sitibit iners, seu profluet humor,
Transversas salices, & grandia conjice saxa:
Pontibus ut crebris possint consistere, & alas

Pandere ad æstivum solem, si forte morantes
Sparserit, aut præceps Neptuno immerserit Eurus;
Hæc circum, casiæ virides, & olentia latè
Serpilla, & graviter spirantis copia thymbræ,
Floreat, irriguumque bibant violaria fontem.
Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: Nam frigore mella
Cogit hyems, eademque calor liquefacta remittit.
Vtraque vis apibus pariter metuenda: nec illæ
Nequicquam in tectis certatim tenuia cerâ
Spiramenta linunt, fucoque & floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten,
Et viscum, & Phrygiæ servant pice lentius Idæ.
Sæpe etiam effossis (si vera est fama) latebris
Sub terra fodere larem: penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro:
Tu tamen, & lenî rimosa cubilia limo
Vnge, fovens circum, & raras superinjice frondes.
Neu propiùs tectis taxum sine; neve rubentem
Vre focis ollam: nec non ne credulus imbri:
Aut ubi ador ventis gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago. [egit
Quod superest, ubi primum hyemem Sol aureus
Sub terras, cœlumque æstiva luce reclusit,
Illæ continuò saltus sylvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, & flumina libant
Summa leves: hinc nescio qua dulcedine lætæ
Progeniem nidosque fovent: hinc arte recentes
Excudunt cæras, & mella tenacia fingunt.

Hinc ubi jam emissum caveis ad sydera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemptator, aquas dulces, & frondea semper
Tecta petunt. Huc tu jussos asperge sapores,
Trita meliphylla, & Cerinthæ ignobile gramen,
Tinnitusque cie, & Matris quate cymbala circum.
Ipsa considents medicatis sedibus, ipsæ
Intima, more suo, sese in cunabula condent.
Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpè duobus
Regibus incessit magno discordia motu)
Continuòque animos vulgi, & trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere: namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, & vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.
Tum trepidæ inter se coëunt, pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos:
Et circa regem, atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ergo ubi ver nacta silentum, camposque patentes,
Erumpunt portis, concurritur, æthere in alto
Fit sonitus, magnum mistæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt. Non densior aëre grando,
Nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant.
Usque adeò obnixi non cedere, dum gravis, aut hos,
Aut hos, versa fuga victor dare terga coëgit.
Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jacta compressa quiescunt.

TRADVCTION DV COMMENCEMENT DV QVATRIESME LIVRE DES GEORGIQVES.

PREPARE le ſéjour des abeilles agiles,
Pour y former les fruits de leurs travaux utiles,
Où ne puiſſe approcher un vent injurieux;
(Car des vents quelquefois le ſouffle furieux
Leur defend d'apporter leur innocent pillage)
Où le mouton broutant aux fleurs ne faſſe outrage:
Où ni chévre, ni bouc laſcif & ſautelant
De ſes pas ne leur faſſe un degaſt inſolent:
Enfin où la geniſſe, errant dans les prairies,
N'abatte la roſée, & les herbes fleuries,
Que loin les verds lezards, ſur le dos embrunis,
Soient d'un ſoin vigilant des environs bannis;
Et les avides becs des viſtes hirondelles,
Et les autres oyſeaux aux tremouſſantes aîles;
Et Procné, qui de ſang peint encor ſon malheur,
Marquée en l'eſtomac des coups de ſa douleur:

Car ils dépeuplent tout, & les prennent volantes,
Pour repaître en leurs nids leurs familles beantes.
Qu'une source, un estang, soit-là bordé de verd,
Ou quelque clair ruisseau qui par l'herbe se perd,
Que la palme ou l'olive y répande son ombre:
Afin qu'un jeune Roy, dans une cour sans nombre,
Quand de la ruche il sort, pour mener au Prin-
Joüer parmy les airs ses sujets voletans, [temps
Puisse les rafraîchir sur le voisin rivage,
Ou que l'arbre leur preste un repos au passage.
Mais soit que l'eau s'arreste, ou coule d'un bruit
doux,
Jette un saule en travers, & de larges cailloux,
Pour leur servir de ponts, & d'asyles fideles,
Afin de s'y sauver, & d'étendre leurs aîles,
Quand un fier tourbillon a sceû les écarter,
Et jusques dans les eaux les vient precipiter.
Que des fleurs à l'entour le parfum se répande.
L'odorant serpoulet, & la douce lavande,
Et la rose & le thym y naissent par monceaux,
Et les bruns violiers, amans des fraîches eaux.
Soit que d'un bois creusé la ruche soit construi-
Soit d'un pliant osier, l'entrée en soit petite. [te
Car le miel est trop ferme en un froid violent;
Et se rend par le chaud trop diffus & coulant.
De l'un & l'autre mal elles ont mesme crainte.
Et ce n'est pas en vain que de leur chere enceinte
De leur cire estenduë avec un soin jaloux, [trous
Et de fleurs, & d'estoupe, elles bouchent les
Comblen

Comblent de toutes parts & munissent leur porte.
Formant pour ce dessein une glu bien plus forte
Que celle des pruniers, & que la noire poix
Que le mont Phrygien distille dans ses bois. [tes,
Mesme on dit que souvent, en de sombres cachet-
Sous la terre elles font leurs demeures secrettes:
Et l'on en trouve encor dans le creux ombragé
D'une roche cavée, ou d'un chesne mangé.
De terre grasse enduy leurs logettes percées.
Qu'à l'entour & dessus des feüilles soient placées:
Arrache l'If, funeste aux essains innocens;
Ne brûle point au feu des cancres rougissans:
Place d'un soin prudent la republique pure
Loin d'un marais bourbeux, d'une puante ordure.
Mets leur sens delicat loin du bruit estonnant
D'un torrent écumeux, ou d'un lac resonnant.
Or quand d'un nouveau feu le Soleil nous
éclaire,
Ayant [illegible] dessous leur hemisphere,
Elles [illegible] boulais les buissons & les bois,
Font [illegible] des fleurs leurs bourdonnantes voix,
Donnent aux pures eaux des attaintes legeres:
Puis par leur doux instinct, actives, ménageres,
Elles donnent leur temps à leurs nids amoureux,
A leur race, à leur cire, à leur miel savoureux.
Quand la plaine de l'air de l'Astre est allumée,
Aussi-tost que du toit sort la legere armée,
Volante vers le Ciel en un beau jour d'Esté,
Comme un nuage obscur du Zephire emporté;

Remarque en quelle part tourneront leurs briſées;
Elles cherchent les eaux, & les maiſons boiſées,
Alors répan le ſuc de leurs plus cheres fleurs,
Du fenoüil écraſé les ſenſibles odeurs.
Que l'airain réſonnant avec ſoin les r'appelle,
Et la claire cymbale, agreable à Cybelle.
Elles viendront s'aſſeoir ſur les ſucs amaſſés:
Puis ſe renfermeront dans leurs trous compaſſés.
Mais ſi pour le combat ſort la bande volante,
(Car ſouvent de deux Rois la jalouſie ardante
Fait bruire dans les airs les deux Camps enflāmés)
On connoiſt leur fureur par leurs ſons animés.
Ce réſonnant airain à l'aſſaut les incite;
Et leur bourdonnement les trompettes imite.
Chacune ſe ramaſſe à l'entour de ſon Roy,
Prépare l'éguillon, incapable d'effroy,
Eſtend ſes aîles d'or, irrite ſon courage;
Et déja du combat ſe promet l'avantage.
Donc en un jour ſerein, de leurs vœux attendu,
Voyant le libre champ d'un grand air eſtendu,
Les deux Rois à l'envy font ſortir de leurs portes
Leurs fideles ſujets, leurs volantes cohortes.
On s'approche, on ſe choque, en l'air un bruit s'entend.
En un globe confus tout ſe mêle à l'inſtant.
Toutes de l'aiguillon, ſe percent pêle mêle.
La mort les fait tomber, comme tombe la grêle,
Ou comme d'un grand chêne on void tomber le gland,
Rudement ſecoüé par un bras violent.

Les Rois animent tout au milieu de l'orage;
Et dans un petit corps portent un grand courage.
Des deux Chefs nul ne cede, au combat obſtiné,
Si l'un ou l'autre camp en fuite n'eſt tourné.
Les aſpres mouvemens d'une valeur ſi fiere,
S'appaiſent tout à coup par un jet de pouſſiere.

Cela ſuffit pour faire juger ſi la diction Poëtique Françoiſe répond à celle de Virgile; Et ce qui ſuit fera voir ſi les François ont de la force & de la delicateſſe dans les deſcriptions.

AVANT PROPOS.

VOICY un ouvrage par la lecture duquel toute perſonne non préoccupée, qui aura de l'eſprit & du jugement, & qui aura leû les Georgiques de Virgile, pourra juger s'il a parlé avec un pareil agrément de la culture des champs, des fleurs, des fruits, des eaux, des prez, des vallons, des rochers, & des bois: S'il a mieux décrit le jour naiſſant, le midy, le ſoir, la douceur, la fraiſcheur, & toutes les beautés des ombres & des lumieres de la nuit, & les charmes du ſommeil, & de tout ce qu'il y a de plus doux dans le monde: Et ſi Horace a mieux mêlé les Moralités Payennes dans ſes Odes, que les Chreſtiennes ſont mêlées dans ce Poëme parmy les deſcriptions de la Nature.

LES BEAVTEZ ET LES DOVCEVRS DE LA CAMPAGNE.

OV LA IOVRNE'E DV SOLITAIRE.

POËME.

PREMIER CHANT.

De la culture des Champs.

IE te salue, Aurore, esperance du jour,
Qui de l'Astre brillant annonces le retour.
Au dernier de mes jours, sois plus brillante encore,
Et d'un jour eternel sois l'agreable Aurore
Que ta fraîcheur est douce, & que d'un vol charmant
Tu chasses de la nuit les ombres doucement!
Mais avant que sur nous le grand flambeau s'allume,
Il faut laisser du lit la paresseuse plume.

Allons gouſter aux champs un plaiſir innocent,
Voir les Aſtres mourans, & le jour renaiſſant.
Tout reſſent les douceurs de l'aimable eſperance.
Vn ſort d'un autre ſort attend la difference.
La nuit attend du jour l'admirable beauté,
Le jour attend des nuits le repos ſouhaitté.
L'Hyver attend le temps où la roſe boutonne.
Le Printemps veut l'Eſté, qui brûle pour l'Autonne.
Et l'Autonne gemit foulant ſes vins preſſés,
Pour joüir dans l'Hyver de ſes fruits amaſſés.
Toûjours ſur le bon-heur l'eſperance fondée,
Nous peint du temps futur une agreable idée.
Le preſent ſeul déplaiſt, & cherche l'avenir.
Le paſſé devient doux dans noſtre ſouvenir:
Mais le ſort que l'on goûte, encore que proſpere,
N'eſt point meſme ſi doux que celuy qu'on eſpere.
Que tes effets, Eſpoir, ſont doux & precieux!
Tu produis tous les biens de la Terre & des cieux.
Par tes mains ſont ſemés les grains dans ces campagnes.
Tes mains taillent les ſeps aux croupes des montagnes.
La Terre tous les ans fait voir ce que tu vaux,
De mille & mille biens honorant tes travaux.
Et ta main jette encor les ſecondes ſemences,
Par qui germent du Ciel les hautes recompenſes.
Mais l'Eſpoir eſt actif, & ne ſe laſſe pas.
Il n'épargne ſoigneux ni ſes mains ni ſes pas.
Veux-tu cüeillir des fruits dignes de l'Eſperance?
Que le labeur la ſuive, & la perſeverance.

L'homme en vain fend la terre avec les socs tranchans,
Dans un ardent espoir en vain seme ses champs,
En vain coupe le bois de la vigne tortuë,
Si toûjours au travail sa main ne s'évertuë.
Sans redouter la peine, & sans soin du sommeil,
Ni du froid, ni des vents, ni du brûlant Soleil,
Il tourmente son champ de ses bras invincibles,
En oste les cailloux, & les herbes nuisibles,
De la Bonté supréme invoque le pouvoir,
Que sur l'espoir naissant elle fasse pleuvoir,
Qu'elle écarte le froid, la grêle dangereuse,
Du celeste Lion l'ardeur trop rigoureuse,
Les vents impetueux, les avides troupeaux,
Et du triste Orion les orageuses eaux.
Il faut à la paresse ainsi faire la guerre.
Travaillons pour le Ciel, ainsi que pour la Terre.
Quand l'Espoir sur l'Olympe a semé nos desirs,
Il ne faut pas oiseux languir dans les plaisirs.
Sans craindre du travail les piquantes épines,
Arrachons des pechés les méchantes racines.
Veillons, prions sans cesse un Monarque si doux,
Que sa grace à longs flots daigne pleuvoir sur nous.
Qu'il chasse la froideur dont nostre ame est gelée,
Et l'ardeur dont sans cesse elle se sent brûlée,
Et les vents de l'orgueil, du courroux enragé,
Et de la noire envie au cœur triste & rongé.
Fidele, si tu veux plaire au celeste Pere,
En esperant travaille, en travaillant espere.

Offre luy ta fortune, offre luy tous les tiens.
Puis aide toy toy-meſme, & tes freres Chreſtiens.
Voy comment ſous l'oubly peut eſtre enſevelie
La Veuve qui ſauva les murs de Bethulie.
Cette Belle au grand cœur ne ſe contenta pas
D'élever vers le Ciel & les yeux & les bras,
De macerer ſon corps d'un rigoureux cilice,
De lancer mille vœux pour avoir Dieu propice:
Mais d'enhaut inſpirée, & ſe fiant aux Cieux,
Ardente elle conceût un fait audacieux;
Et ſans craindre de voir ſa pureté flétrie,
Expoſa ſa pudeur, pour ſauver ſa patrie.
Pour détourner le coup preſt à la terraſſer,
Dans un barbare camp ſeule elle oſa paſſer,
D'un grand projet guidée, & n'ayant autres armes
Que ſon cœur, & ſa voix, & ſes aimables charmes.
Elle oſa ſe commettre aux outrages du ſort,
Aux infames aſſauts d'un impudique effort,
Fit triompher ſa langue, & de la fiere teſte
Rapporta dans ſes murs la ſuperbe conqueſte.
Avec le ferme Eſpoir un Berger jeune & ſaint,
Par qui d'un cœur ardent le Seigneur eſtoit craint,
Eſtouffa d'un Lion la force épouvantable,
Fit tomber ſur le champ un Geant redoutable,
Abatit ſous ſon fer l'Orgueil des Philiſtins,
Et de l'Empire Juif couronna ſes deſtins.
Mais celuy qui du choix de la dextre ſuprême
Porta dans Iſraël le premier diadême, [breux,
Deſeſperant des ſoins du grand Dieu des He-
Tenta le ſeul ſecours des Enfers tenebreux,

Et cherchant le secours d'une Sorciere infame,
Perdit son fils, son sceptre, & sa vie, & son ame.
O ! germes de la terre, ô fecondes moissons,
Qui donnés de l'Espoir de si doctes leçons,
Riche diversité des nourrissans legumes, [mes.
Vous instruisés mon cœur, mieux que mille volu-

SECOND CHANT.

Des fleurs, & des fruits.

QVand les jours sont charmans, quand les volantes nuës
Estendés sur nos chefs leurs ombres continuës,
Et cachant du Soleil la trop grande splendeur,
Temperent sa lumiere, & domptent son ardeur!
Sans attendre du soir l'heure moins éclairée,
Je puis abandonner la demeure dorée; [ré,
Et dans un air plus libre, un lieu moins frequen-
Peut donner aux pensers une ample liberté.
Les fleurs de ce parterre ont leur beauté plus vive,
Ne baissant point leur chef sous l'ardeur excessive.
Doux astres de la terre, ébloüissantes fleurs,
Qui brillés à l'envy de diverses couleurs,
Beaux jeux de la Nature, un vent leger vous flate,
Aimant de vostre teint la beauté delicate;

Et vous souffrés l'amour de ces chastes Zephirs,
Qui n'osent vous baiser qu'avecque leurs soûpirs.
L'amour pour la beauté devroit estre innocente,
Comme de ces doux vents l'haleine fremissante.
O! papillons legers qui sur les fleurs errés,
D'un agreable émail comme elles bigarrés,
Autrefois humbles vers rampans parmy les herbes,
Maintenant fendans l'air de vos aîles superbes,
L'homme de vostre sort doit bien estre jaloux,
Ou plûtost par raison doit apprendre de vous,
Qu'ayant rampé long-temps en sa demeure basse,
Il doit voler au Ciel sur l'aîle de la Grace.
Icy sont les vergers de fruits delicieux,
La volupté du goust, aussi bien que des yeux;
Et qui tirant le suc de la masse fertile,
Produisent à nos sens l'agreable & l'utile.
Que d'enfans de la terre & vermeils & dorés!
Là sont les blonds pavis, de pourpre colorés;
Là rampent les melons aux côtes separées.
Là le raisin si doux aux gorges alterées,
Qui du musc, dans le goust a ramassé l'odeur,
Sent du mur échauffé la redoublante ardeur.
O! murs, cruels tyrans de la douce Nature,
Qui tenés estendus ces fruits à la torture,
Soit ceux en qui l'on void des noyaux enfermés,
Soit ceux qui dans leur centre ont des pepins semés;

Pourois-je sans douleur voir ces branches forcées,
Et de clous, & de nœuds, contre vous redressées,
Dont le fruit, pour hâter son gouſt & sa grosseur,
Du Soleil & de vous sent une double ardeur.
Ces arbres d'autre part, dans les terres fecondes,
Jettent en liberté leurs racines profondes,
Poussent leurs troncs plus forts, & dans les airs épars
Estendent à souhait leurs bras de toutes parts.
Le fruit qui se plaist libre à pendre de sa branche,
A sa couleur plus vive, & son odeur plus franche.
J'entens un bruit confus & de coups & de voix,
Helas! sous la cognée un arbre est aux abbois,
Déja son pied languit, & sa teste chancelle,
Se penchant vers la terre où son destin l'appelle.
D'un autre arbre plus loin un bucheron puissant
Fend la souche abbatuë, & frape en gemissant:
Le bois en fait du bruit, & se plaint, & murmure,
Et l'on entend gemir qui luy fait la blessure.
D'autres sous les fardeaux ont le dos occupé,
Aux avides foyers portant le bois coupé.
Ce sont arbres sans fruit, paresseux, inutiles,
Indignes d'avoir place en ces vergers fertiles.
Vn Prophete l'a dit de sa tonnante voix,
Que tout arbre sans fruit, tout inutile bois,
Sera tranché du fer, & porté dans les flames.
Tremblés, ô lâches cœurs, ô! languissantes ames,

Par qui des vanités maint feüillage eſt produit,
Mais qui de charité ne portés un ſeul fruit:
Qui des champs tous les jours ſucés la nourriture,
Sans rien donner pour Dieu, ni pour ſa Creature;
A la terre attachés, comme ces arbres vains,
Et comme eux vainement au Ciel tendans les mains,
Sans enfanter jamais une œuvre, une penſée,
Pour aider le pupille, ou la Veuve oppreſſée.
En vain eſpere au Ciel, en vain croit le Chreſtien,
Si de ces deux vertus l'Amour n'eſt le ſouſtien.
O! Charité divine, infinie, & féconde,
Qui ſerres dans tes bras Dieu meſme, & tout le monde,
Qui fais naiſtre des fruits d'un ſort prodigieux,
Qui ſont ſemés en Terre, & ſont cueillis aux Cieux;
O! belle Charité, que tes fruits ſont aimables!
Pouvés-vous, ô vergers, en porter de ſemblables?
Vantés-vous ſeulement d'avoir porté ces fruits,
Ces utiles penſers que vous m'avés produits.
Mais fuyons cet orage. Vne nuë épaiſſie
D'un ombrage plus noir rend la terre obſcurcie.
Ces charitables eaux, tombant d'un bruit ſi doux,
Viennent groſſir ces fruits, & ne ſont pas pour nous.

TROISIESME CHANT.

Des Vers à soye, de l'Art, de la Nature, de l'Or dans la terre, des Eaux, des Prés, des Vallons, & des Rochers.

MESSAGERS du Printemps, impatiens oyseaux,
Tantost rasans la terre & les plus basses eaux,
Et tantost élevés, & voisins des nüages,
Que vous estes pareils à ces ames volages,
Qui rampent quelquefois dans les plaisirs mondains,
Puis s'élevent au Ciel par des transports soudains:
Mais dont les lâches vœux en peu d'heures succombent,
Et perdant la vigueur, dans les vices retombent.
Où vous representés la douce humilité,
Qui par la crainte sage, & par la Charité,
Est rampante icy bas, puis dans le Ciel s'emporte;
Par les aîles que donne une esperance forte.
L'Humilité discrete, admirable vertu,
Qui paroist aux humains d'un courage abatu,
Mais qui seule & sans bruit fait de ses œuvres basses
Eclore tout à coup mille éclatantes graces,

Comme ce petit Ver, en luy-meſme enfermé,
Qui durant tant de mois dans un centre abyſmé,
File la riche ſoye, & riche, & d'un beau luſtre,
Digne d'orner un jour une Princeſſe illuſtre.
Mais pour penſer à toy, divine Humilité,
Je dois porter mes pas en lieu plus écarté.
Tu n'aimes pas ces murs ornés de pompe vaine,
Ni de ces fiers balcons l'audace trop hautaine,
Sous qui mainte colomne à ſon rang ſourcilleux.
Icy rien ne paroiſt qui ne ſoit orgueilleux.
L'Art eſt toûjours ſuperbe, & ſimple eſt la Nature,
Qui ſemble faire tout ſans ordre à l'avanture;
Mais qui ſans fard, ſans bruit, produit de toutes parts
Ce qui nourrit nos corps, & plaiſt à nos regards,
Qui cache des moiſſons les ſemences fécondes,
Et des arbres fruitiers les racines profondes;
Qui donne à ſes vertus une obſcure priſon,
Qui n'étale jamais ſes fruits qu'en leur ſaiſon;
Qui pour enfanter l'or, s'abyſme & ſe reſſerre
Loin des yeux des mortels au plus creux de la terre;
Et ſouffrant les longueurs du travail & du temps,
Met un ſiecle à montrer ſes rayons éclatans.
Telle eſt l'Humilité, dans ſoy-meſme cachée,
Loin des yeux & du bruit à ſes ſoins attachée,
Qui meditant toûjours les divines leçons,
Produit de mille biens les fertiles moiſſons.
Mon ame, laiſſons-là tout cet orgueil antique:
Cherchons l'humilité dans quelque lieu ruſtique.

L'eau ſortant des canaux s'égaye en ces prés verds,
Comme marche un captif déchargé de ſes fers.
Elle eſtoit dans ſa geſne & morne & languiſſante.
Libre elle eſt babillarde, active, & bondiſſante.
Elle aime mieux folaſtre, & toûjours ſerpentant,
Par ces chemins tortus courir en s'ébattant.
Elle aime mieux baiſer & ces fleurs & ces herbes,
Qu'un baluſtre de bronze, & de marbres ſuperbes.
Suivés donc, ô mes pas, ſes aimables détours.
J'aime ces lieux fleuris, où me conduit ſon cours.
Dans ces riches vallons je deſcens avec elle,
Où de mille autres eaux le murmure m'appelle.
Quel bruit de toutes parts? Les eaux cherchent les eaux.
Aux rivieres toûjours courent tous les ruiſſeaux;
Dans les fleuves puiſſans ſe plongent les rivieres;
Et les fleuves, des mers cherchent les vagues fieres.
Icy, pour rafraîchir les poulmons alterés,
Mainte ſource jallit ſur les ſables dorés.
Que l'herbe eſt forte & vive en ces prés ſolitaires!
Que je voy naiſtre icy de plantes ſalutaires!
Que les arbres feüillus y ſont chargés de fruits!
Tout y rit, tout y jouë entre ces petits bruits.
Toute richeſſe accourt dans ces Vallons utiles,
Quoy? les lieux les plus bas ſont donc les plus fertiles?
Quoy donc, humbles Vallons, plus vous vous abaiſſés,
Plus vous tirés de ſuc dont vous vous nourriſſés?

Les eaux traînent icy la graisse des campagnes,
Et l'humeur des costaux, & celle des montagnes.
Tout bien tombe aux lieux bas. La riche humilité
Ainsi de sa bassesse a sa fertilité.
Ainsi de toutes parts Dieu fait couler ses graces
Dans les ames des siens qui se font les plus basses.
Les Rochers orgueilleux, de pointes heriſſés,
D'un pas audacieux dans les mers avancés,
Qui semblent menacer l'Air, le Ciel, & la Terre,
Lutter contre les flots, defier le tonnerre,
Font voir leur chef aride, & de vieilleſſe blanc,
Sans que jamais un fruit soit sorty de leur flanc.
Plus leur sommet est haut, plus il est infertile.
La bassesse est féconde, & la hauteur sterile.
L'Orgueil a de malheurs remply tout l'Univers,
Et l'Orgueil, de Demons a peuplé les Enfers.
O! sainte Humilité, [illegible] te paſle?
O! mere de la Foy, de l'Espoir, de la Grace,
O! base des vertus, ô! marque des Chreſtiens,
L'Orgueil [illegible] tous nos biens, & vû [illegible] tous nos biens.
Miroirs d'humilité, Vallons, prés solitaires,
Féconds par la bassesse, & vous, ô! sources claires,
Qui fuyez cette [illegible] les lieux les plus bas,
Adieu: c'est à regret que vous quittent mes pas.
Mais n'arrive jamais que mon ame peu sage
Quitte l'Humilité dont vous estes l'image.

QVATRIESME

QVATRIESME CHANT.

Des Bois.

PLvs l'Oiſon s'abaiſſe aux climats applanis,
Plus la Terre & les Cieux paroiſſent infinis.
Quand les lieux ſont bornés, la priſon qui nous ſerre
Preſente à nos regards moins de Ciel & de Terre.
Mais le grand air [illegible] où l'œil peut s'écarter,
Diſſipe [illegible] enchanter,
L'ame avec [illegible] & ſe diſpèrſe,
Et ſuit [illegible] mainte route diverſe.
Allons chercher [illegible] grand bois vieilly,
Où l'eſprit [illegible] mieux recueilly,
De ces arbres [illegible] vieilleſſe
Eſt un riche tableau de la meſme ſageſſe.
O! chaſque [illegible] naiſſant d'un gland.
Quel temps [illegible]
Enfin perte [illegible]
O! de la Patience [illegible]
A peine vous [illegible]
De vous voir pour toûjours attachés en ce bois,
Sãs que pour en partir jamais l'Eſpoir vous flate,
Sinon qu'un fer tranchant, ou qu'un vent vous abatte,

Des siecles vous souffrés les immenses langueurs,
Et des rudes saisons les diverses rigueurs.
Tantost le chaud vous brûle, ou l'orage vous
moüille: [le;
De feüilles tous les ans l'Autonne vous dépoüil-
Et tombent à vos pieds, sous un vent moisson-
neur,
De vos chefs verdoyans la richesse & l'honneur.
L'impitoyable Hyver tantost de neiges blanches
Donne un habit trop froid à vos frileuses bran-
Puis la neige cedant à l'air qui l'adoucit, [ches.
Une rude gelée aussi-tost vous transit. [dure,
Vous tendés vos bras nuds, pendant que le froid
Redemandans au Ciel vostre aimable verdure:
Vous soûtenés sans bruit l'assaut de tous les tẽps,
Les grêles, les frimas, les foudres éclatans,
Et des fiers Aquilons les forces orgueilleuses.
O! de la Patience images merveilleuses!
Où sont les cœurs humains & si forts & si hauts,
Qui du sort à l'égal souffrent tous les assauts,
L'attache dans les fers, des saisons les rudesses,
La perte des honneurs, des plaisirs, des richesses,
Et qui sans murmurer pendant les tristes jours,
Du Ciel, ainsi que vous, demandent le secours?
Que vous instruisés bien l'ame sage & Chre-
stienne,
De quelle part il faut que le secours luy vienne.
Que si d'ennuis, de maux, nous nous sentons
pressés,
Il faut que nos espoirs au Ciel soient adressés.

Plus la rude cognée où la ſerpe retranche
De vous-meſme une part, quelqu'inutile branche,
D'autant plus vers le Ciel ſoudain vous vous hauſſés :
Et plus par vos voiſins vous eſtes oppreſſés,
Qui de vos bras feüillus ſerrent le libre eſpace,
Plus pour monter au Ciel voſtre effort ſe ramaſſe.
O ! cheſnes, le grand aiſe engendre tout defaut.
Nul de vous ne ſeroit ni ſi droit ni ſi haut,
Si ſur un large eſpace il pouvoit entreprendre,
Si dans leur liberté ſes bras pouvoient s'eſtendre.
Voy ces arbres, Chreſtien, dont tu dois bien rougir,
Qui s'élevent au Ciel, ne pouvant s'élargir :
Et veux-tu voir les maux que le trop d'aiſe ameine ?
Voy ce cheſne qui regne au milieu d'une plaine,
Dont la racine éparſe, a ſon ſouhait rampant,
Tire par ſes longs fils tout le ſuc d'un arpant,
Qui libre dans les airs épand ſes branches verres,
Qui de ſon ample orgueil void les terres couvertes,
Qui ne ſongeant qu'à ſoy, dangereux pour autrui,
Nuit d'une ombre maligne à ce qui croiſt ſous lui,
Jamais ſon large chef vers le Ciel ne s'éleve.
Il ne croiſt qu'en groſſeur, il s'en enfle, il en créve,
A peine de la terre on le void s'écartant.
Il la recherche encor de ſes bras qu'il eſtend.
Sa cime n'eſt jamais ni droite ni pointuë:
Et plus ſa branche eſt libre, & plus elle eſt tortuë,

Ainſi dans les plaiſirs vit le riche mondain,
Qui n'aimant que la Terre, a le Ciel à dédain,
Qui ſans que nul obſtacle à ſes ſouhaits s'oppoſe,
Eſpand ſuperbement ſes bras ſur toute choſe;
Qui pouſſant les deſirs de ſon cœur inconſtant,
Jamais ne les éleve, & toûjours les eſtend:
Qui vivant pour luy ſeul, à tout autre eſt nuiſible,
Senſible aux voluptés, aux vertus inſenſible;
En qui tout vice naiſt de trop liberté,
Et qui fait ſon mal-heur de ſa felicité.

CINQVIESME CHANT.

De la douceur & de la fraîcheur de la nuit, des charmes du ſommeil, & de tout ce qu'il y a de doux dans la Nature.

QVe j'aime une nuit fraîche, & ſes lumieres ſombres,
Lors que l'Aſtre des mois en adoucit les ombres!
Que ce Palais pompeux me paroiſt bien plus beau,
Quand il n'eſt éclairé que du ſecond flambeau,
Dont la douce clarté d'autres graces apporte,
Rehauſſant les reliefs par une ombre plus forte.
Quel miracle, qu'enſemble icy regne ſans bruit
Et partagent la place & le jour & la nuit?

Allons voir les canaux. quel doux calme en cette
onde !
Icy je voy ſous terre une Lune ſeconde.
Icy le Palais meſme, & ſi clair & ſi beau,
A chef precipité ſe renverſe dans l'eau.
O ! tromperie aimable, ô ! jeu de la Nature,
Eſt-ce une verité ? N'eſt-ce qu'une peinture ?
Enſemble en trois façons ce Palais ſe fait voir,
En ſoy-meſme, en ſon ombre, & dans ce grand
miroir,
Où tout eſt à l'envers, où tout change d'office,
Où les combles pointus portent tout l'edifice.
Plus bas y ſont encor les Aſtres éclatans,
Qui ſemblent dans un lac & tombés & flotans.
Leurs feux y ſont rians, s'y plongeant ſans rien
craindre,
Et défiant les eaux de les pouvoir éteindre.
Que la Nature eſt belle en ſes rares effets !
Qu'elle eſt diverſe, aimable, & douce en tous ſes
faits !
Avec quelle douceur conduit-elle l'Aurore ?
Que le jour doucement tombe au rivage More ?
Avec quel doux progrés les ſaiſons & les fruits
Sont-ils l'un aprés l'autre avancés & produits ?
Par ſa meſme douceur les Planetes agiles,
Tournant d'un roide cours, nous ſemblent im-
mobiles.
Combien ſa fuite eſt douce, & doux ſon appareil,
Amenant aux mortels l'agreable ſommeil ?

D'un insensible pas le conduit l'Innocence,
La Paix, la Solitude, & l'Ombre, & le Silence.
Ces secrets confidens, muëts, aveugles, sourds,
Pour surprendre les yeux, l'accõpagnent toûjours.
Doux suivans, dont se sert la plus douce des choses,
Pour se couler sans bruit dans les paupieres closes.
qui n'aimeroit la nuit, & sa tranquillité?
Son ombre avec le jour dispute de beauté.
Le jour frape les yeux, son éclat les offense.
L'ombre leur plaist, les charme avec son innocence.
quelle sçavante main peignit tout icy bas,
que dans la noirceur mesme elle ait mis tant d'appas?
que loin de vous s'enfuit la triste inquietude,
Douce ombre, doux silence, & douce solitude!
Icy déja tout dort, les arbres, les oyseaux,
Les fleurs, & du canal les taciturnes eaux.
Et j'entens seulement maint jet d'eau qui murmure
De ce qu'il est forcé d'aller contre Nature.
Fille du Tout-puissant qui t'emplit de douceur,
Nature, des humains & la mere & la sœur,
qui benigne produis tout ce qu'un cœur souhaite,
Ah! que l'Auteur est doux, qui si douce t'a faite!
O! sincere Douceur, pleine d'humilité,
Dont un Dieu s'est un jour vanté sans vanité.
O! charmante Douceur, marque de l'innocence,
Tu bannis le courroux, l'orgueil, l'impatience,

Mais la Douceur aimable a bien plus de beauté,
quand elle a pour ſa ſœur la Magnanimité.
quand ſa ſimplicité n'eſt point une foibleſſe:
Et quand elle a pour mere une forte Sageſſe.
Et rien n'égale encor l'éclat de ſon honneur,
quand ſur un ſaint Eſpoir ſe fonde ſon bon-heur,
quand en Dieu ſeulement elle a ſon aſſeurance,
Certaine du grand prix de ſa perſeverance.
Ce Chef qui pour confondre un Monarque orgueilleux,
D'une verge opera tant de faits merveilleux,
qui ſage conduiſant le camp du Prince Impie,
Par ſa jeune valeur dompta l'Ethiopie,
qui ſe fiant en Dieu d'un mot fendit les mers,
qui nourrit tant d'Hebreux dans les aſpres deſerts,
qui par ſes oraiſons d'un fort zele embrazées
Par tout les fit vainqueurs des forces oppoſées,
qui leur donna de Dieu les venerables loix;
Souffroit de ces ingrats les murmurantes voix,
Enduroit d'un cœur doux leurs fureurs dépitées,
Bien qu'il viſt pour ſon chef les pierres apreſtées;
Et quoy qu'il eut du Ciel les foudres dans ſes mains,
Pour punir juſtement leurs complots inhumains,
Toûjours il reprimoit leur inſolence injuſte,
Par ſa bouche éloquente, & ſa douceur auguſte.
L'agreable Douceur ſuit toûjours la Bonté.
C'eſt l'attrait de la Grace, & de la Majeſté;

C'eſt des yeux & des cœurs l'inévitable charme.
Toute force à ſes vœux ſe rend & ſe deſarme.
Elle abat le dépit, elle eſteint le courroux:
Rien n'eſt beau, rien n'eſt bon, rien n'émeut, s'il n'eſt doux.
La douceur donne aux vers ce qui fait leur merveille,
La douceur donne aux chants ce qui ravit l'oreille.
Des plus rares parfums la douceur fait le prix.
Des friandes douceurs noſtre gouſt eſt épris.
Le ſenſible toucher, plein de delicateſſe,
Amy de la douceur, fremit de la rudeſſe.
Chacun par la douceur ſe plaiſt d'eſtre flaté.
Chacun d'un doux Zephir ſe plaiſt d'eſtre éventé,
Quand un ardent Soleil le ſurprend dans les plaines.
Chacun aime à réver au doux bruit des fontaines.
Des yeux les doux attraits, des cœurs ſont triomphans.
Dans la naïveté des aimables enfans,
Chacun de l'innocence aime la douce image.
Chacun des gays oyſeaux aime le doux ramage.
L'admirable douceur eſt la paix des maiſons,
Eſt la force des Rois, eſt celle des raiſons,
qui par elle dans l'ame entrent ſans violence.
Par elle des eſprits triomphe l'éloquence.
Par les douces humeurs tout courage eſt dompté.
En charmes la douceur ſurpaſſe la beauté.
O! Dieu, par ta douceur fléchy nos ames dures:
Verſe ta pureté dans nos flames impures;

Et nous faisant haïr tout plaisir criminel,
Comble nous de douceurs au séjour eternel.
Mais dans le doux penser des heureuses lumieres,
Je sens le doux sommeil abattre mes paupieres.
Que ne viens-tu plûtost, sommeil delicieux,
qui de l'ame à jamais nous ouvriras les yeux,
Paisible mort des Saints, qui dois estre suivie
Des divines douceurs de l'immortelle vie?

Fin de la Iournée du Solitaire.

L'adieu aux Champs à la fin de l'Automne.

QVELLE vapeur épaisse occupe l'air épars?
Et quelle humidité regne de toutes parts?
Le Soleil s'éloignant ne pretend plus la gloire
D'avoir sur les broüillards une illustre victoire.
Tout pleure son départ, l'air, les toits, & les murs.
Mesme on en void pleurer les rochers les plus durs.
Tous ces lieux pour cinq mois seront mélancoliques,
De n'avoir plus de luy que des regards obliques.
Adieu, beaux promenoirs, vous n'estes plus si verds.
La ville est un abry dans l'horreur des Hyvers.
Maintenant de ses fleurs la serre est dépoüillée.
quel plaisir de fouler l'herbe toûjours moüillée?
Je ne voy qu'à regret les arbres moins feüillus.
Les vents leur font la guerre, & ne les flatent plus.

Je ne voy qu'à regret ces couleurs differentes
Dont l'Autonne ſans art peint les feüilles mourantes.
Leur beau verd ſi riant tout à coup s'eſt changé
En jaune, en amarante, en rouge, en orangé.
Déja de leurs rameaux la pluſpart deſcenduës,
Souffrent un triſte ſort, , ſur la terre eſtenduës,
Où viles, ſans repos, elles ſervent d'ébas
Aux cruels Aquilons qui les mirent à bas.
Ainſi rien d'agreable en la terre ne dure,
Ni grandeur, ni plaiſir, ni beauté, ni verdure.
Les flateurs les plus doux deviennent ennemis:
Et rien de permanent icy bas n'eſt promis.
N'eſperons que le Ciel, dont les lumieres ſaintes
Des broüillards ni des nuits ne ſeront point eſteintes.

F I N.

HORATII EPODE VII.

Execratio belli civilis.

QVO, quo ſceleſti ruitis? aut cur dexteris
Aptantur enſes conditi?
Parùm ne campis atque Neptuno ſuper
Fuſum eſt Latini ſanguinis?
Non ut ſuperbas invidæ Carthaginis
Romanus arces ureret,
Intactus aut Britannus ut deſcenderet
Sacrâ catenatus viâ,

Sed ut ſecundùm vota Parthorum, ſua
Vrbs hac periret dexterâ.
Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus
Vnquam niſi indiſparferis.
Furor ne cœcus, an rapit vis acrior?
An culpa? Reſponſum date.
Tacent, & ora pallor albus inficit,
Mentesque perculſæ ſtupent.
Sic eſt; acerba fata Romanos agunt,
Sceluſque fraternæ necis.
Vt immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE.

Deteſtation de la guerre civile, contre Brutus & Caſſius.

EPODE VII.

ROMAINS où courés-vous? Et pourquoy des fourreaux
Tirés-vous vos épées?
Aſſés le ſang latin a les terres trempées:
Aſſés il a rougy les eaux:
Non pour vaincre l'orgueil de la fiere Carthage:
Non pour faire tomber ſous vôtre ardent courage
Les Bretons indomptés, ou les vaillans Germains.

Mais afin qu'au deſir du Parthe qui nous brave,
Rome de Rome ſoit l'eſclave,
Et ſoit enfin détruite avec ſes propres mains.

Dans les bois écarrez, on ne void les loups
Aux loups faire la guerre.
Les lions aux lions, dans la Lybique terre,
Ne font point ſentir leur courroux.
Eſt-ce une aſpre douleur, peuples, qui vous irrite?
Eſt-ce quelque forfait, qui vangeur vous agite?
Parlez. Nul ne répond: ils ont perdu le ſens.
Romains contre Romains animent leur colere.
De Remus meurtry par ſon frere
Nous ſentons en fureur les manes innocens.

Voilà une traduction des vers d'Horace en vers François, & vers pour vers, pour témoigner que noſtre diction eſt auſſi ſerrée, auſſi noble, & auſſi forte que la ſienne. Et voicy une Ode preſque ſur un ſemblable ſujet, pour deffier la guerre, que l'on peut bien mettre en comparaiſon avec celle d'Horace.

DETESTATION DE LA GVERRE.

ODE.

DE ta main quand s'allume ton funeſte flambeau,
Guerre, que tu nous fais d'outrages!
Noble & triſte meſtier, l'amour & le tombeau
Des plus hardis courages!
Bellone, au milieu des combas,
Paſſe avec dédain les cœurs bas,
Et s'attaque aux plus belles vies.
Elle abat ſans pitié ſes plus chers Sectateurs;
Et ne peut jamais voir ſes rigueurs aſſouvies,
Sinon du plus beau ſang de ſes adorateurs.

Qu'eſt-ce donc que la vertu que l'on nomme Valeur,
Funeſte à celuy qu'elle anime,
Amoureuſe du ſang, complice du malheur,
Et ſi ſemblable au crime!
La Terre, dans ſon âge d'or,
Ne la connoiſſoit pas encor.
Sans elle regna l'Innocence.
Et l'on doit bien ſçavoir que lors que de l'Enfer
Sortirent les larcins, le Meurtre, & l'Inſolence,
La Farouche naſquit dans un ſiecle de Fer.

La Paix, la Pieté, la Justice, & la Foy,
Erroient tristes & languissantes.
La Guerriere parut, pour secourir l'effroy
De ses Sœurs impuissantes.
Son courage, aux Monstres fatal,
Du siecle employa le metal,
Sans recourir à d'autres charmes.
Elle osa, se commettre aux injures du sort;
Et sans peur repoussa les armes par les armes,
L'audace par l'audace, & la mort par la mort.

Exercice mêlé de plaisir & d'horreur;
Guerre juste, & pleine de rage,
Où l'on void la Vertu se joindre à la Fureur,
Et la Gloire à l'Outrage;
Qui semes d'illustres appas,
Pour faire courir au trépas
Les ames les plus heroïques;
Au lieu d'espics dorez, veux-tu rendre nos champs
Heriſſez pour jamais du fer de tant de picques,
Et perdre tant de bons, pour perdre les méchans?

Autre Ode, pour eſtre comparée à celle d'Horace qui eſt ſi morale & ſi belle. Iuſtum & tenacem propoſiti virum.

ODE.

CELVY de qui l'ame intrepide
En Dieu ſeul a mis ſon eſpoir,
De rien ne ſe peut émouvoir,
Planté ſur ſa baze ſolide:
quand il verroit le firmament
Tomber ſur le bas élement,
Et briſer les poles du monde;
Où les monts ſe précipiter
Dans les profonds goufres de l'onde,
Rien ne le peut épouvanter.

Il ne craint pas que rien l'abatte,
Ni le ſoucy, ni la doul[illegible].
Il n'eſt ſurpris de nul malheur:
De nul bon-heur il ne ſe flate.
D'un viſage toûjours égal
Il reçoit le bien ou le mal
qui ſoulage ou trouble ſa vie,
Amis, ennemis de ſes mœurs,
Et les traits malins de l'Envie,
Et les loüanges des flateurs.

Ainſi vainement les tempeſtes,
Et les orages obſtinez,
Des vieux cheſnes enracinez
Attaquent les ſublimes teſtes.
Ainſi la greſle vainement
De ſes pointes de diamant
Frape la roche Capharée,
qui conſtante, & d'un front pareil,
Reçoit le Zephir, & Borée,
Et la pluye, & l'ardent Soleil.

Mais celuy dont l'eſpoir ſe fonde
Sur l'homme toûjours inconſtant,
Dans un foible vaiſſeau flotant,
Se croit ſeûr au milieu de l'onde.
L'Air, le Ciel, le flot, & le vent,
Tantoſt doux, tantoſt s'émouvant,
Ou le careſſe, ou le menace.
Mais rien ſur l'humide élement
N'eſt ſi traiſtre que la bonace,
qui ſe trouble dans un moment.

Des ſouvenirs & des entretiens dangereux.

STANCES.

BEAVTEZ mortelles & changeantes,
J'aimay vos faux attraits trop toſt & trop long-temps.
J'aimay trop conſtamment vos eſprits inconſtans
I'eus pour de vains objets des flames trop ardentes.
Ah! que je t'aimay tard, immortelle beauté,
Splendeur de la Divinité,
Dans ton eſtre eternel toûjours inalterable.
Ie n'aime que toy deſormais,
Beauté fidele autant qu'aimable,
Dont l'éclat & l'amour ne finiront jamais.

Quand je repaſſe en ma memoire
Tous les pechez que j'ay commis,
Parmy les plus honteux, j'ay de doux ennemis,
Dont mon cœur inſolent fait encore ſa gloire.
Le doux penſer m'en flate, & j'en crains le deſir,
Ie ſens combattre en moy l'horreur & le plaiſir,
La Grace & la Nature.
Chaſſe de moy, Seigneur, ce traiſtre ſouvenir,
Car mon ame attachée à cette image impure,
Se plaiſt, malgré ſa crainte, à s'en entretenir.

L'entretien du beau ſexe eſt toûjours redoutable,
Bien que pour ſa matiere il ait la pieté.
Il n'eſt point ſans temerité.
La plus chaſte recelle un charme inévitable.
Sa ſainteté m'aſſeure peu.
De la dureté meſme on void ſortir du feu.
Le fer & le caillou couvent des eſtincelles.
Au travers du cilice, il ſort du fond du cœur,
En deux ſexes divers, des flames naturelles,
Dont nulle auſterité n'empeſche la douceur.

Pour faire voir encore ſi la diction de la Poëſie Latine ſurpaſſe la Françoiſe.

STANCE.

C'Est luy qui fit les vaſtes mers,
Et qui de l'élement ſolide
Fonda la baſe dans le vuide
Du mouvant Empire des airs.
Il nous ſoûmit les animaux,
Les hoſtes des bois & des plaines,
Ceux qui nous veſtent de leurs laines,
Ceux qui ſecourent nos travaux,
Ceux dont l'aîle perce les nuës,
Et ceux qui d'écailles couvers
Fendent les routes inconnuës
Du profond abyſme des mers.

voicy une fleur qui parle, & qui fera juger ſi Ovide a mieux fait parler les perſonnes changées en fleurs. C'eſt la violette bien humble, qui s'offre à Iulie pour eſtre une des fleurs de ſa couronne.

FRANCHE d'ambition je me cache ſous l'herbe,
Modeſte en ma couleur, modeſte en mon ſéjour.
Mais ſi ſur voſtre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs ſera la plus ſuperbe.

Commencement de la premiere Epiſtre des Heroïdes d'Ovide, pour faire voir par cét échantillon quel eſt l'eſprit de ces Epiſtres, & s'il eſt ſi brillant que les Poëtes François ne puiſſent jamais les égaler.

Ex Ovidij Heroïdum libro Epiſtola prima.

PENELOPE VLYSSI.

HANC tua Penelope lento tibi mittit Vlyſſes.
Nil mihi reſcribas: attamen ipſe veni.

Troja jacet certè, Danais inviſa puellis.
Vix Priamus tanti, totaque Troja fuit.
O! utinam tunc cum Lacedemona claſſe petebat,
Obrutus inſanis eſſet adulter aquis.
Non ego deſerto jacuiſſem frigida lecto.
Nec quererer tardos ire relicta dies.
Nec mihi quarenti ſpatioſam fallere noctem,
Laſſaret vidnas pendula tela manus.
Quando ego non timui graviora pericula veris?
Res eſt ſollicitis plena timoris amor.
In te fingebam violentos Troas ituros.
Nomine in Hectoreo pallida ſemper eram.
Sive quis Antilochum narrabat ab Hectore victum,
Antilochus maſtri cauſa timoris erat.
Sive Menœciadem falſis cecidiſſe ſub armis,
Plebam ſucceſſu poſſe carere dolos.
Sanguine Tlepolemus Lyciam tepefecerat haſtam.
Tlepolemi letho cura novata mea eſt.
Denique quiſquis erat cuſtris inguinatus Achivis,
Frigidus glacie pectus Amantis erat.

TRADVCTION VERS POVR VERS.

Penelope à Vlysse.

PENELOPE t'escrit, cher & tardif Vlysse.
Mais ne me rescris point : vien finir mon supplice.
Troye est détruite enfin, des Grecques la terreur.
Mais son prix valoit-il celuy de nostre peur ?
quand vers Sparte vogeoit le Troyen adultere,
Pourquoy ne perit-il sous la vague contraire ?
Ie n'eusse pas senty tant de cruels ennuis,
Ni les longues rigueurs & des jours & des nuits.
Ma main trompant le temps ne seroit pas lassée
Sur ma toile entreprise, & tant recommencée.
Mon tendre amour, pour toy plein de timidité,
Me peignoit les dangers plus grands qu'ils n'ont esté :
Me faisoit voir sur toy fondre toute une armée.
Au bruit du nom Hector j'estois froide & pasmée.
D'Antiloque la mort me donnoit de la peur,
quand on me racontoit qu'Hector fut son vainqueur.

quand Patrocle mourut, couvert de fausses armes,
Contre la mort, disois-je, il n'est ruse ni charmes.
quand fut par Sarpedon Tlepoleme dompté,
De nouuelles frayeurs mon cœur fut agité.
Enfin si quelque Grec tomboit au bord du Xante,
Tout le sang se glaçoit au sein de ton Amante.

Voila comment Ovide fait escrire une Princesse à son mary, mais en termes encore bien plus poëtiques, qui seroient insupportables en vers François: comme en disant LA LANCE LYCIENNE, *pour dire* SARPEDON, *& en disant* MENŒCIADE, *pour dire* PATROCLE FILS DE MENŒCIVS. *Voicy une Piece Françoise qui fait voir comment il faut parler à une Heroïne, & comment il faut la faire parler. Et pour juger par-là si l'on peut esperer que les François puissent un jour avoir un aussi bel esprit qu'Ovide.*

LA FRANCE
A LA
REINE REGENTE,
Lors de la Guerre de Paris.

STANCES.

QVAND un ſort envieux des armes des François,
Dont s'eſtendoit par tout l'heur & la renommée,
Pour relever l'eſpoir de l'Eſpagne aux abois,
Eut au cœur de l'Eſtat la diſcorde allumée;
ANNE, qui des Mutins conceût de ſe vanger,
Dans une ſombre nuit vola d'un cours leger
Au ſéjour annobly par ſes couches heureuſes;
Et quand l'Aurore un jour vint chaſſer ſon repos,
Son rideau fut ouvert par les mains valeureuſes
D'une Guerriere en pleurs qui luy tint ces propos.

Princeſſe, voy ces Lis ſur ma robe ſemez :
Voy ma force abatuë, & mes armes uſées :
Et de mes Ennemis à ma perte animez,
Voy les ſceptres rompus, les couronnes briſées.
Je ſuis la noble France, à qui ton juſte Eſpoux,
De ſes droits & des miens également jaloux,
Afi loin par ſon bras les bornes étenduës.
Avec mon propre fer veux tu percer mon flanc,
Et voir en un moment mes conqueſtes perduës,
Pour qui j'ay répandu tant d'or, & tant de ſang?

Veux-tu qu'en un moment l'orgueilleux Eſtranger
Se releve par moy de ſa langueur extreme?
Que je prefere à tout le ſoin de te vanger,
Et que de toutes parts j'arme contre moy-meſme?
PARIS, où tu regnois avec tant de ſplendeur,
A choqué le reſpect qu'il doit à ta grandeur,
Et ton ame irritée ordonne qu'il periſſe.
Mais pardonne aux tranſports de ſa temerité;
Et calmant ta colere, appren que la Juſtice
Pardonne tout aux coups de la neceſſité.

Mes pelus ont gemy, ſous le faix ſuccombans
Et du gemiſſement s'eſt produit le murmure.
Le murmure enfanta l'Audace aux yeux flambans;
Et de l'Audace enfin ſe forma cette injure.
Fay que mes ſeins cruels finiſſent deſormais.
Le Reſpect reneiſtra plus ſoûmis que jamais.
Tu verras ces tranſports finir avec leur cauſe.
Et ces peuples remis dans un juſte devoir,
Seront confus de honte, & d'une bouche cloſe
Deſavoüront par tout les faits du deſeſpoir.

Quoy ? peux-tu bien laiſſer mes forts à l'abandon,
Pour combler de miſere un Peuple miſerable ?
Si tu croyois l'offenſe indigne du pardon,
Que ne ſeparois-tu l'Innocent du Coupable ?
Tant de ces bons ſujets, ſurpris par ton départ,
A la punition doivent-ils avoir part,
Tans d'enfans, de vieillards, de meres, & de filles ?
Et pour quelques Mutins qui t'ont aigry le cœur,
Faut-il qu'un million d'innocentes familles
Sentent également les traits de ta rigueur ?

ANNE, je t'ay cherchée entre mes Ennemis,
Pour te faire porter mon royal diadême;
Et je t'ay, par ce choix, tous mes peuples soûmis,
Qui pouvoient à leur loy te soûmettre toy-meſme.
Tu te rendis Françoiſe, en me donnant ta foy.
Que pourrois-tu de pis concevoir contre moy,
Quand encore en ton cœur tu ſerois Eſpagnole?
Voy les miens par ton ordre aſſiegés par les miens,
Mes Temples profanez, mes Bourgs que l'on deſole,
Et le cruel degaſt du reſte de mes biens.

A ces juſtes diſcours la Reine treſſaillit.
Sa joüe en meſme temps ſe fit voir rougiſſante.
Des larmes de tendreſſe humecterent ſon lit;
Et déja ſe montroit ſa bonté renaiſſante;
Quand un Monſtre parut, jettant un faux regard,
Et couvrant avec ſoin ſous un maſque de fard
L'effroyable laideur d'une noire Furie.
La France à ſon aſpect arreſta ſon diſcours,
Les plus ſages mortels la nomment Flaterie,
La ſuivante ordinaire & la peſte des Cours.

Pour gaſter les eſprits, elle n'ignore rien.
Elle approuve ſans ceſſe, elle louë, elle admire.
Le viſage d'autruy toûjours forme le ſien.
Elle rit s'il eſt gay, s'il pleure, elle ſoûpire.
A tout elle applaudit, ſans ſujet, ſans repos:
Tantoſt pouſſe un amas d'inutiles propos,
Tantoſt fait la ſçavante en raiſons politiques.
Puis elle arme ſon front de maſques differens;
Forge cent paſſetemps des miſeres publiques,
Et contente toûjours les oreilles des Grands.

A toutes paſſions elle preſte la main:
Elle attiſe les feux, au lieu de les eſteindre:
Toûjours donne aux cruels un conſeil inhumain;
Toûjours donne aux craintifs des matieres pour craindre.
Toûjours preſche l'épargne aux avares eſprits,
Aux ſuperbes, l'orgueil, & les cruels mépris,
Aux trompeurs, aux ingrats, la lâche perfidie.
Par ſes fauſſes couleurs tous defauts ſont couvers;
Et pour plaire toûjours, jamais, quoy que l'on die,
Elle ne fait paroiſtre un ſentiment divers.

Ma Reine, dit ce Monstre, es-tu flexible encor
Aux timides conseils que la France te donne?
Suy les forts sentimens que sur un trosne d'or
Doit mediter un chef qui porte une touronne.
Il faut tout immoler à son autorité.
Par justice, il faut perdre une ingrate Cité,
Et que sur ses pavez par tout le sang ruisselle.
Vange par mille maux le mal qu'elle a commis;
Et plûtost que sur toy regne un sujet rebelle,
Laisse sur tes sujets regner les Ennemis.

Oüy, laisse relever l'Estranger abatu:
Arme de toutes parts, desarme tes frontieres;
Et ne fay plus agir que la forte vertu
Qui perd, pour se vanger, des Provinces entieres.
Le mal qu'un peuple sent par ton juste desir,
Au lieu de la pitié, doit donner du plaisir:
Il deviendra soûmis, devenant miserable.
Immole à ton courroux les foibles, les puissans;
Et pour ne manquer pas de punir un coupable,
Par la faim, par le fer, perds cent mille innocens.

Quand durant huit Soleils ton camp fera jeûner
Ce gouffre devorant, ce ventre à tant de bouches;
Contre les factieux qui l'ont fait mutiner,
Il tournera soudain ses menaces farouches.
Et quand ce Peuple uny les voudroit maintenir,
Le Prince qui te sert les sçaura bien punir:
Ils n'oseront forcer sa redoutable enceinte.
En vain le desespoir les aura-t'il armez.
Au bruit de ce Lion ils fremiront de crainte,
Comme lâches troupeaux dans un Parc enfermez.

Princesse, la vangeance est un juste desir.
Prive cette Cité de vingt ou trente testes.
Pour les perdre, pers tout. Enfin il faut choisir,
Ou perdre la Couronne, ou perdre les Conquestes.
Contre un Corps assemblé pour destruire ses loix,
Assemble en un seul Corps le reste des François.
Porte à sa fiere audace un coup qui la reprime.
De peur qu'il ne t'accable, il le faut accabler.
Pour les crimes d'Estat, la clemence est un crime.
L'exemple des Anglois te doit faire trembler.

Tay-toy, Monſtre infernal, dit la France en courroux,
Peſte des Souverains, boute-feu deteſtable,
Qui portes à l'aigreur les eſprits les plus doux,
Et qui de mes malheurs es la ſeule coupable.
Par toy l'on a perdu l'ordre avec l'équité,
L'on a pouſſé mes maux juſqu'à l'extremité,
Sans bornes, ſans raiſon, ſans pitié, ſans prudence.
Par toy les meilleurs Rois deviendroient des Tyrans:
Que l'on faſſe à la Cour taire ton impudence,
Et l'on verra ſoudain finir nos differens.

Reine, ſi j'ay failly reſiſtant à tes loix,
Pour me faire obeïr, permets que je reſpire:
Et ne redoute point l'exemple des Anglois,
Qui d'un Prince trop doux ont aboly l'Empire.
J'ay failly par l'excez de la neceſſité:
Les Anglois, par l'excez de la proſperité.
Ma faute eſt d'impuiſſance, & la leur de malice.
Des deux nul ne doit faire un pareil jugement.
Si la leur meritoit un rigoureux ſuplice,
La mienne a merité ta pitié ſeulement.

Nul des miens ne pretend s'élever sur mon Roy,
Ni choquer son pouvoir, ni ravir sa couronne.
Mon cœur jusqu'à la mort luy gardera la foy.
Le Ciel me l'a donné, j'aime ce qu'il me donne.
Nul ne manque pour luy de respect ni d'amour.
Mais nul, qu'avec douleur, ne peut voir qu'en sa Cour
Des flateurs inhumains l'insolence me brave.
Pour l'avoir bien servy je suis toute en langueur:
Mais je suis sa sujette, & non pas son esclave:
Et j'aime sa justice, & non pas sa rigueur.

Cette infame Furie, en ne redoutant pas
D'irriter contre moy l'effort de ta puissance,
M'a reduite à compter combien j'avois de bras,
Dont je pouvois armer une juste defense.
On verra des Soldats sortir à millions.
De ces lâches troupeaux j'en feray des Lions,
Plûtost que de me rendre esclave volontaire.
Et je feray paroistre à ce Monstre insolent
Qu'un dernier desespoir est souvent salutaire;
Et que souvent se trompe un conseil violent.

Ne croy pas affamer la Reine des Citez,
Ni dans quinze ou vingt jours, ni dans cent jours encore.
Mes biens à son secours courent de tous costez.
Ce gouffre atire tout, comme tout il devore.
Et ne croy pas aussi que le reste des miens
Veüillent prester le fer, & porter les liens,
Afin qu'à ta vangeance on immole leurs freres.
Ceux dont, pour les dompter, tu pretens te servir,
Auront à tes desirs des sentimens contraires,
Et soûtiendront leur vie, au lieu de la ravir.

Quel imprudent conseil? quelle necessité,
De perdre la Couronne, ou perdre les Conquestes?
Quelle aveugle fureur, quelle temerité,
De perdre tant de sang, pour perdre trente testes?
Et ce Prince fameux, qui par tant de combas
A déja mis l'Empire, & l'Espagne si bas,
Et qui doit par ses faits enrichir mes Histoires,
Voudroit-il me combler de honte & de douleur?
Et pour mettre ma perte au rang de ses victoires,
Ceder aux Estrangers les fruits de sa valeur?

Avant qu'un plus grand feu s'allume en tes
Eſtats,
Eſtein par ta bonté cette guerre civile.
Triomphe de toy-meſme, en ne triomphant pas;
Et ne pers ni Sujet, ni Province, ni Ville.
Reine, pardonne à tous, & tous ſeront ſoûmis:
Puis en tournant mon fer contre mes Ennemis,
Souffre qu'avec mon ſang je repare l'injure;
Et ceſſe d'irriter un deſeſpoir armé,
Qui n'écoute plus rien que la loy de Nature,
Et qui peut tout ouvrir à qui tout eſt fermé.

Elle finit ſa plainte en ſe noyant de pleurs;
Et la Reine en ſentit ſa noble ame attendrie.
Je pardonne, dit-elle: Appaiſe tes douleurs,
France, qui maintenant me tiens lieu de patrie.
Meſme en faveur des bons je fay grace aux mutins;
Quoy que pour bien guerir tous tes maux inteſtins,
L'exceſſive bonté ſoit un foible remede.
Mais je reſigne au Ciel le ſoin des chaſtimens:
Et ſans perdre l'éclat du rang que je poſſede,
J'immole à ton repos tous mes reſſentimens.

FIN.

POVR faire juges de ces lieux de Virgile ceux qui n'entendent pas le Latin, (au moins pour ce qui regarde le ſens) il a falu les traduire en vers François: Mais c'eut eſté une preſomption que d'en faire des traductions, puis que Monſieur de Segrais a déja fait ſi excellemment la traduction des ſix premiers Livres; où meſme il a adoucy pluſieurs choſes, pour les rendre plus recevables à l'eſprit des François, ſans rien oſter de la force & de la majeſté de Virgile: Et il a bien fait voir que la diction poëtique Françoiſe ne cede point à la Latine: On a traduit ſeulement quelques endroits des ſix derniers Livres, en attendant qu'il publie la traduction qu'il en a faite.

LA COMPARAISON DE QVELQVES-VNS DES plus beaux endroits de l'Eneïde, avec ceux du Poëme de Clovis sur de semblables matieres.

La colere de Iunon dans le commencement de l'Eneïde.

Ceux qui voudront voir le Latin, le pourront lire dans Virgile, où il commence :

VIX è conspectu Sicula telluris in altum
Vela dabant lati, & spumas salis ære secabant,
Cùm Iuno æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum. Mene incœpto desistere victam, &c.

Monſieur de Segrais l'a admirablement traduit ainſi.

Non loin de la Sicile, & par un temps ſerain,
Leurs nefs fendoient les flots de leur tranchant airain,
Et la voile eſtenduë, & le vent favorable
Rempliſſoient tous les cœurs d'un eſpoir agreable:
Iunon qui conſervoit un eſprit plein d'aigreur,
Sentit à cet objet rallumer ſa fureur.
Ont-ils vaincu (dit-elle) & ma haine impuiſſante
Verra-t'elle aborder leur flote triomphante?
Ie ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et par tout je me trouve eſclave du deſtin.
Qui ne ſçait que Pallas, pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flote des Grecs a pû lancer la foudre,
A pû la diſſiper, l'abyſmer ſous les eaux,
Pour le crime d'un ſeul perdre mille vaiſſeaux?
Tout percé, tout brûlant, ſa colere implacable
Dans un noir tourbillon enleve le coupable,
Et le précipitant par d'inhumains efforts,
Aux pointes d'un rocher elle briſe ſon corps.
Et moy Reine des Dieux, du Ciel & de la Terre,
Moy la femme & la ſœur du Maiſtre du tonnerre,
Ie combas contre un peuple en tous lieux eſtranger,
Et depuis tant d'Hyvers je ne puis m'en vanger.
Qui me reconnoiſtra deſormais pour Deeſſe?
Et qui craindra Iunon apres tant de foibleſſe?
Roulant ces ſoins divers dans ſon cœur irrité,
Son char paſſe les airs d'un vol precipité,
Et vient aux creux rochers des Eoliques plages,
Le nebuleux ſéjour des vens & des orages.

La colere du Demon ; au commencement du Poëme de Clovis.

LE ſuperbe Demon, qui pour de faux hommages
Fit par l'orgueil humain élever les Images,
Que vingt ſiecles entiers le credule Vnivers
Adora vainement ſous mille noms divers;
Aprés le cours finy de cinq fois cent années,
Depuis qu'un Dieu naiſſant changea les deſtinées,
Voyant de toutes parts ſes Oracles ceſſez,
Ses myſteres détruits, ſes Temples renverſez;
Et ne pouvant dompter ſon orgueil inflexible,
Dans ſes antres profonds heurloit d'un ſon horrible,
Et faiſoit retentir tout l'infernal manoir,
Souffrant avec ſes feux ſon cuiſant deſeſpoir.
Enfin voyant ſur luy fondre un nouvel orage,
Il conceût ces propos, plein de honte & de rage.
Que devient mon pouvoir ? à quel coin reculé
Se doit borner enfin mon regne deſolé ?
Ce puiſſant Createur de la terre & de l'onde,
M'ayant chaſſé du Ciel, me veut chaſſer du mõde.
Autrefois réveillant mes vœux ambitieux,
Ne pouvant eſtre Dieu, j'inventay mille Dieux.
J'uſurpois ſes honneurs en luy faiſant la guerre;
Et content de ſon Ciel, il me laiſſoit la terre,
A peine un peuple ſeul ſe peut-il reſerver,
Qui contre luy cent fois oſa ſe ſoulever,

Sur qui cent fois les miens leurs loix sceurent étendre,
Et qui fut le mépris des armes d'Alexandre.
Mais depuis que ce Fils dans la crêche enfanté,
Caché sous l'indigence, & sous l'humilité,
Sappa les fondemens de mon superbe empire,
A ma honte icy bas toute chose conspire.
Son Eglise s'accroist de tout ce que je pers.
N'auray-je pour Royaume enfin que les enfers?
Rome, jadis mon trône, où de tant de victimes
Le sang fumoit pour moy dans les Temples sublimes,
Qui vid de ma faveur des effets si puissans,
Quand de tout l'Vnivers je payay ses encens;
L'ingrate suit la Croix, m'abandonne & me chasse.
En vain j'ay susçité l'Illyrie & la Thrace,
Et les plus froids climats si feconds en guerriers,
Par qui je l'ay détruite, & brulé ses lauriers.
Mon secours me trahit, & le Barbare mesme,
Soumettant tout à soy, se soumet au Baptesme.
Les seuls Francs me restoient, amis de ma fureur,
Qui cherissent la guerre autant que leur erreur,
A qui du monde entier je destinois l'Empire;
Et voila que Clovis pour Clotilde soupire,
Une beauté Chrétienne; & dans peu de momens
Pretend joüir en paix de ses embrassemens.
Mais plustost que souffrir qu'un tel couple s'assemble,
L'air, la terre, & la mer, se mesleront ensemble.
Oüy, perisse plustost la race des mortels,
Que de me voir privé de puissance & d'autels.

Ainſi dit le Demon dans ſa rage enflammée.
Il part environné d'une épaiſſe fumée.
Il empeſte ſa route; & cent rouges éclairs
D'une odeur enſoufrée infecterent les airs.
Il arreſte ſon vol ſur ces belles montagnes,
Paſſage de Bourgogne aux Lorraines campagnes.
Il contemple ces lieux, couronnez de foreſts,
Les humides vallons, & les antres ſecrets;
Les ſalutaires eaux des bains chauds de Plombieres;
Et cent ſources d'argent, meres de cent rivieres.

L'ASSEMBLE'E DES DIEVX DANS le Ciel eſt décrite par Virgile au commencement du 10. livre, qui commence.

Panditur interea domus omnipotentis Olympi.

Et a eſté traduite ainſi, pour les principaux endroits.

DU tout puiſſãt Olympe on ouvre la demeure.
Le celeſte Conſeil s'aſſẽble à la meſme heure.
Déja des Dieux le pere, & le Roy des humains,
Sur ſon trône eſt aſſis, brillant d'aſtres ſerains,
D'où ſon œil penetrant void les peuples, les terres,
Les Troyens, les Latins, & leurs ſanglãtes guerres.
Puiſſans Dieux, leur dit-il, puiſque vos ſens divers
Allument ſans ceſſer le trouble en l'Vnivers, &c.

Maintenant calmés vous, & faites un accord.
Par ce peu de discours Jupiter les reprime.
Mais la belle Venus en plus de mots s'exprime.
Pere, qu'hommes & Dieux doivent tous reverer,
(Car quel autre secours pouvons nous implorer)
Tu vois comme Turnus s'enfle du sort prospere,
&c.

Le discours de Venus seroit trop long à traduire, & celuy de Iunon ensuite. Il suffit de mettre en vers ce qui a du rapport avec les vers de Clovis.

Ainsi parla Junon; & la troupe des Dieux
De sentimens divers murmure dans les Cieux:
Comme quand dans les bois les vents, d'un doux murmure,
Presagent sur les mers la tempeste future, &c.
Le Pere qui sur tout a la haute puissance,
Parle alors. Dans le Ciel tous gardent le silence,
La terre en fut émeuë, & le plus haut des airs.
Mesme avec tous les vents s'accoiserent les mers.
Dans vos esprits, dit-il, gardez bien mes paroles.
&c.
Que chacun de son sort suive le cours fatal.
Car à tous, sans nul choix, Jupiter est égal.
Les destins vaincront tout, quoy qui leur soit contraire.
J'en jure par les eaux des fleuves de mon frere,
Par les torrens de soufre, & de naphte, & de poix.
Tout l'Olympe trembla sous sa tonnante voix.

Il ſe taiſt, il ſe leve; & la troupe puiſſante
Par honneur le conduit en ſa maiſon brillante.

Il faut remarquer en paſſant, que Virgile fait faire icy de grands ſermens à Iupiter, comme s'il promettoit quelque choſe de grand qu'il s'obligeaſt de tenir; & il jure qu'il ne peut rien, & que le deſtin peut tout. Il n'eſtoit pas beſoin pour cela qu'il fiſt de ſi grands ſermens.

Voicy une deſcription du Ciel, & de ſes habitans, & d'un ſujet preſque pareil dans Clovis.

PRés du Pere eternel brillant de majeſté,
De ſon Verbe divin la ſainte Humanité,
Des Enfers, de la Mort, des ans victorieuſe,
Sur un trône à ſa dextre éclatoit glorieuſe.
Par leurs charmans concerts, des Anges les neuf chœurs [vainqueurs,
Chantoient ſes longs tourmens, de ce monde
Et du triſte tombeau ſa ſortie étonnante;
Et vers le Ciel ouvert ſa route triomphante.
Les Prophetes zelez, de la Loy deffenſeurs,
Patriarches, Martyrs, Apoſtres, Confeſſeurs,
Des Solitaires ſaints les ames precieuſes,
Et les Vierges ſans tache, aux voix delicieuſes,
Repetoient à l'envy les chants melodieux,
Et d'échos infinis faiſoient bruire les Cieux.

Quand la Mere de Dieu, d'étoiles couronnée,
Parut devant ſon fils, humblement proſternée.
Tous ces chœurs differens des Eſprits bien-heureux,
Reprimerent ſoudain leurs accens amoureux:
Le ſilence par tout regna dans l'Empyrée,
Pour oüyr ces propos de ſa bouche ſacrée.
O! mon fils, & mon Dieu, ſi l'adorable ſang
Qui de moy ſe forma dans mon indigne flanc,
Pour laver les mortels a daigné ſe répandre,
Si tes benignes loix par tout doivent s'étendre,
D'une ſage Princeſſe accepte les ſaints vœux,
Qui veut t'aſſujettir les François courageux,
Qui jeûne, qui te prie, & nuit & jour ſoupire,
Pour ſoumettre à ta loy leur Prince & ſon Empire, &c.
Permets que je l'arrache à la force infernale,
Pour noüer l'alliance aux Idoles fatale.
En vain, répond ſon Fils, les hommes criminels
S'efforcent de troubler les ordres eternels.
En vain s'arme l'Enfer contre la loy ſuprême.
Par Clotilde, Clovis joüyra du Bapteſme.
Je veux que le troupeau ſous mes loix fléchiſſant,
Devienne ſous ſon regne & nombreux & puiſſant.
Je choiſis ce Monarque, & ſa race vaillante,
Pour rendre mon Egliſe à jamais triomphante.
J'en jure par moy-meſme: & que ſes Succeſſeurs
La ſauveront des fers de tous ſes oppreſſeurs.
Nul orgueil ne croiſtra que leur bras ne confonde,
Et leur trône verra les derniers jours du monde.

L'Olympe alors fremit ſous ſes divins ſermens;
Et la terre en ſentit crouler ſes fondemens.
Tous les monts étonnez leurs cimes agiterent:
Le Soleil s'arreſta, les foudres éclaterent:
Les vents furent émus, & les profondes mers:
De crainte & de reſpect trembla tout l'Vnivers.
La Vierge part du Ciel, ſeure de ſa puiſſance:
D'un inſenſible vol vers la Lune s'avance.
Les Anges, ſous ſon corps ſaint & majeſtueux,
S'aſſemblent à l'envy, prompts & reſpectueux.
De ſa robe d'azur mille teſtes ailées
Portent les riches pans à bordures perlées.
Et ſes pieds glorieux mollement ſont placez
Sur des nuages d'or l'un ſur l'autre amaſſez.
Devant les purs rayons de ſa beauté divine,
Le Ciel ſe fend, l'air fuit, & la terre s'incline;
Et de cent douces voix les chants delicieux
Celebrent la grandeur de la Reine des Cieux.
Comme lors que la nuit, de l'or de mille étoiles
Enrichit le fonds brun de ſes obſcures voiles,
Tombe, ou ſemble tomber, un des celeſtes feux,
Qui répand dans ſa voye un long trait lumineux.
Des campagnes d'azur l'inconſtante courriere,
Et ſa troupe brillante, admirent ſa carriere;
Et les ſimples mortels, muets d'étonnement,
Penſent voir à leurs pieds tomber le Firmament.
Ainſi deſcend la Vierge, &c.

L'apparition de Venus à Enée dans Virgile, commence par ce vers.

Cui mater media ſeſe tulit obvia ſylva.

Monſieur de Segrais l'a traduite ainſi.

QVand Venus déguiſant ſes celeſtes appas,
Au milieu de ces bois s'offre devant ſes pas.
Telle une jeune Vierge eſt dans Lacedemone,
Telle eſt aux champs de Thrace une belle Amazone,
Qui preſſant du talon un courſier écumeux,
Paſſe en legereté l'Hebre au cours ſi fameux.
Sur les lis de ſon ſein on voit ſes treſſes blondes
Au gré des doux zephirs floter en groſſes ondes:
Chaſſereſſe, elle avoit le brodequin chauſſé,
Le carquois ſur le dos, & le bras retrouſſé.
N'avez vous point, dit-elle, autour de ces montagnes,
Rencontré par hazard une de mes compagnes,
Courant l'arc en la main, & preſſant de la voix
Vn ſanglier qui fuit au travers de ce bois?
Ainſi parle au Heros la Reine de Cythere;
Ainſi répond Enée à ſa divine mere, &c.
A ces mots la Deeſſe
De ſes rares beautez étale la richeſſe.
De ſes cheveux épars s'exhalent dans ces lieux
Les exquiſes odeurs que reſpirent les Dieux.
Sa robe ſe déploye, & la fait mieux paroiſtre.
Sa démarche divine enfin la fait connoiſtre.

Son fils la void qui fuit avec tous ſes Amours.
Et la pourſuit dans l'air avecque ce diſcours.
O ! mere trop charmante, & plus cruelle encore,
Pourquoy te déguiſer à ton fils qui t'adore ?
Que ne m'eſt il permis de te voir quelquefois,
Et d'oüyr les vrays ſons de ta celeſte voix.

Voicy en comparaiſon la rencontre que Clovis fait d'Yoland.

CLovis perdant l'eſpoir arreſte enfin ſa courſe,
Alors qu'à ſes regards, prés d'une pure ſource,
Sur le bord d'un ruiſſeau de freſnes ombragé,
Une Nymphe paroiſt, dont le bras engagé
Soutient le noble faix de ſa teſte ſuperbe,
Et dont l'aimable corps mollement preſſe l'herbe.
Trois Nymphes à l'écart, le carquois ſur le dos,
Vers la rive plus baſſe imitent ſon repos.
De chiens, chacune tient une leſſe vaillante.
L'un dort, l'autre s'étend, l'autre boit l'eau coulante.
Une beſte aux poils noirs, aux écumeuſes dents,
Semble dormir en paix prés des limiers ardents:
Mais la rougeur du ſang qui ſoüille la verdure,
Fait reconnoiſtre aſſez ſa funeſte avanture.
Telle eſt peinte Diane, alors qu'en ſon repos,
Sous les cheſnes feüillus des foreſts de Delos,
Aprés ſes doux travaux ſur l'herbe elle reſpire,
Et levant ſon beau chef l'abandonne au zephire.

Là ſont chevreüils, chiens, cerfs, & des Nymphes les chœurs,
Peſle-meſle couchez, & vaincus & vainqueurs.
Clovis en ſurmontant ſa profonde triſteſſe,
Qui que tu ſois, dit-il, ſoit Nymphe, ſoit Deeſſe,
Favorable aux mortels de douleur conſumez,
N'as-tu point veu courir dix Bourguignõs armez ?
Elle dreſſe ſon chef, d'une façon hautaine.
Sur le noble Guerrier ſon regard ſe promeine.
Puis elle abaiſſe l'œil, ſe leve avec froideur :
Se tient muette un temps, d'orgueil, ou de pudeur.
A peine pour ces mots ſes levres ſont ouvertes.
Nul paſſant n'a paru dans ces foreſts deſertes.
Puis elle ſe détourne, avare de ſa voix.
Dédaigneuſe elle laiſſe & Clovis & le bois :
S'en va d'un ferme pas, & ſa ſuite aprés elle.

Dans Virgile Didon part ainſi pour aller à la chaſſe.

Et portis jubare exorto delecta juventus.

Monſieur de Segrais l'a traduit en beaux vers.

CEpendant l'aſtre heureux de la mere d'amour,
Sort des flots avec l'Aube, & rameine le jour.
La Reine eſt diligente, & la Cour de Carthage
Se rend à ſon Palais dans un riche équipage:
On l'attend à la porte, où ſon cheval fougueux
Couvert de pourpre & d'or mord ſon frein écumeux.

Déja ſont aux foreſts les toiles aſſemblées,
Les dards au large fer, & les meutes couplées,
Et des Maſſiliens les celebres piqueurs:
Enfin paroiſt la Reine au milieu des Chaſſeurs.
Sa ſuperbe caſaque à Sidon travaillée,
Brille d'un art exquis, ſur les bords émaillée.
Vn riche diamant luit ſur l'agraffe d'or:
Du metal precieux ſa trouſſe luit encor.
Vn cordon éclatant ſerre la double treſſe
De ſes cheveux noüez d'une ſçavante adreſſe.
Bientoſt ſe vient meſler aux chaſſeurs Tyriens.
Aſcagne accompagné de la fleur des Troyens, &c.

Dans Clovis une belle Reine part auſſi pour aller à la chaſſe.

DEja les chiens, les cors, par le Palais s'entendent,
Dans la court les coureurs impatiens attendent,
Battent les durs pavez, en font ſortir les feux,
Et remaſchent l'argent de leurs mords écumeux.
La belle & noble Reine, en juppe retrouſſée,
Déja d'un ſaut leger à cheval s'eſt lancée,
L'arc & la trouſſe au dos, le javelot en main,
Dompte le fier courſier, le fait partir ſoudain,
Telle que Martheſie, à la volante treſſe,
Qui des vents à la courſe égaloit la viteſſe.
L'amoureux Childeric la ſuit en l'admirant.
Il vole aprés ſon cœur qu'elle emporte en courant.

Les reproches de Didon à Enée commencent.

Dissimulare etiam speraſti perfide tantum
Posse nefas?

Monsieur de Segrais les a traduis ainsi.

PErfide, esperes-tu dans ton ame infidelle
De me dissimuler ta fuite criminelle,
D'échapper de ces bords au mépris de ta foy,
Et de pouvoir tromper qui t'aime autant que moy:
Ni cette ardente amour par tant de fois iurée,
Ni l'honneur, ni ma mort par ta fuite assurée;
Rien ne peut te fléchir, tu veux m'abandonner:
Ni l'hyver, ni les vents, rien ne peut t'étonner.
Que si loin de chercher une terre inconnuë,
Troye encore cachoit son orgueil dans la nuë,
Malgré tous les appas d'un si charmant sejour,
Tu voudrois un temps propre à cét heureux retour.
Tu me fuis, ah! cruel, par nostre hymen funeste,
Par ces pleurs (puis qu'enfin je t'ay donné le reste)
Et par tant de sermens d'une immortelle ardeur,
Re mes cuisans ennuis mesure la grandeur.
Si tu n'es point encore insensible à mes larmes,
Si jamais mon amour eut pour toy quelques charmes,
Suspens le coup mortel qui me perce le sein,
Change, ou differe au moins ton barbare dessein.
Tout mon peuple me hait, & tu causes sa haine.
Je ne voy qu'ennemis dans la terre Afriquaine.

Ils

Ils m'aimoient, tous ces Rois que tu rendis jaloux;
Et pour toy j'ay perdu le plus grand bien de tous,
L'irreprochable honneur, la renommée entiere,
Qui me faiſoit marcher ſi ſuperbe & ſi fiere.
Ah! Prince (puis qu'enfin la peur de ton courroux
Interdit à ma voix le charmant nom d'époux)
A qui me laiſſes-tu deſolée & mourante?
Que fay-je de ma vie? & quelle eſt mon attente?
Qu'Hyarbe triomphant m'oſte la liberté:
Qu'un frere ſans pitié ſaccage ma Cité.
Au moins ſi d'un mary ſi toſt abandonnée,
Pour gage il me reſtoit de mon triſte hymenée
Vn fils qui ſeulement dans ſon air, dans ſes traits,
De ſon pere infidelle eut les moindres attraits,
Il me conſoleroit de ta barbare fuite:
Ie ne me croirois point entierement ſeduite.
Pendant tout ce diſcours, touſiours devant les yeux
Enée eut l'ordre exprés du Monarque des Dieux:
Enfin il parle ainſi, reſſerrant dans ſon ame
Le ſoucy qui le ronge, & l'amour qui l'enflame.
Reine, ne penſez pas que ie puiſſe iamais
Ceſſer de publier tant d'inſignes bien-faits.
Ie vanteray par tout cette bonté ſuprême.
Pluſtoſt que l'oublier, ie m'oubliray moy-meſme.
Et ne m'accuſez pas d'échaper en ſecret
D'un lieu que i'abandonne avec tant de regret.
Il eſt vray toutefois que par ma deſtinée
Ie ne puis me ſoumettre au ioug de l'hymenée.
Ie le voudrois en vain, le ſort regle mon choix.
Helas! ſans que mes iours dépendent de ſes loix,

Sur les reſtes affreux du fer & de la flame,
Deſlors, pour relever la chute de Pergame,
J'aurois borné ma gloire à pouſſer iuſqu'aux Cieux.
Les ſuperbes Palais des Heros mes ayeux.
Mais le grand Apollon, & ſon ſaint interprete,
Aux beaux champs d'Auſonie ont fixé ma retraite:
Ce climat bien heureux, ce fortuné ſeiour,
Doit eſtre ma patrie, & vaincre mon amour.
Reine, conſiderez l'amour où vous engage
L'ouvrage de vos mains, cette noble Carthage.
Voulez-vous m'envier les rivages Latins?
Voulez vous reſiſter à l'ordre des deſtins? &c.
Et pour vous & pour moy ceſſez ces vaines plaintes.
Malgré moy l'on m'entraine aux Italiques bords.
Pendant qu'il parle ainſi, Didon dans ſes tranſports
Roule de tous coſtez ſes yeux vifs de colere;
D'un regard furieux elle le conſidere,
L'obſerve, l'étudie, & d'un ton plein d'aigreur,
En ces termes enfin exprime ſa fureur.
Tes diſcours de Dardan démentent la Nobleſſe,
Perfide, & tu n'es pas le fils d'une Deeſſe,
Parmy ſes durs rochers Caucaſe t'enfanta:
Dans ce climat barbare une ourſe t'allaita.
Car pourquoy me contraindre aprés un tel outrage?
En eſt-il un plus grand? ay-ie émeu ſon courage?
A t'il d'un ſeul regard conſolé ma langueur?
A t'on veu ſoupirer ſon inſenſible cœur?
Et le funeſte obiet d'une Amante éperduë
Luy coûter une larme, à regret répanduë?

Il faut voir le reste de cette passion dans le livre de M. de Segrais. Les François n'ont point dans leurs Poëmes de passion à opposer à celle là; & ils s'empescheront bien d'avoir à traiter une telle matiere. Car jamais ils ne feront faire à leur principal Heros une action si lâche, que de donner sa foy à une Reine, & sur cela joüir d'elle, puis la quitter, & la reduire à un horrible desespoir. Le Tasse a bien fait son profit des pensées du Romain, ayant rendu la fuite juste en Renaud, qui avoit esté enlevé par Armide; & la punition d'Armide encore plus juste, laquelle meritoit de tomber elle mesme dans le piege qu'elle avoit tendu aux Chrétiens, lesquels elle vouloit détourner du siege de Ierusalem.

Mais il faut opposer une belle & legitime passion, rapportant celle de Sigismond pour Clotilde, & les legitimes refus de Clotilde, de qui le pere, la mere, & les freres avoient esté privez de vie par Gondebaut pere de Sigismond.

LE Prince mal-heureux, à ce divin aspect,
Est passe, & tout tremblant d'amour & de respect,
Met un genoüil en terre; & son triste silence
De sa vive douleur montre la violence.
Recueille, Sigismond, ton esprit éperdu,
Dit-elle: c'est à Dieu que cét honneur est dû.

Je l'atteſte, dit-il, en te faiſant ma plainte,
Si brulant par tes yeux d'une flame ſi ſainte,
Mes vœux ne doivent pas eſtre pluſtoſt permis,
Que ceux d'un Etranger aux Idoles ſoumis;
Et ſi ton ame ſage, & conſtamment Chreſtienne,
Plutoſt ne devroit pas s'unir avec la mienne,
Qu'avec celle d'un Franc, qui parfume d'encens,
Au mépris du vray Dieu, des marbres impuiſſans;
Qui jurant qu'en ſon cœur l'erreur eſt aſſoupie,
Dans ce pieux propos, fait voir ſon ame impie;
Puis que pour un deſir abandonnant ſes Dieux,
Sans doute il ne croit pas qu'il en ſoit dans les Cieux;
Et d'un eſprit leger pour tout ce qu'il adore,
De meſme il ſera preſt à te quitter encore.
Dédaigne ce profane. En moy, Princeſſe, en moy
Tu trouves ta patrie, & ton ſang, & ta loy,
Un immuable amant, qui t'adore, & qui t'aime,
Non par un vain raport, mais par ta beauté meſme:
Qui preſque avec le lait a ſuccé ton amour;
Qui depuis vid ſon feu croiſtre de jour en jour,
Dont la grandeur conſtante, à toy ſeule aſſervie,
Ne peut avoir pour fin que celle de ma vie.
Clotilde luy répond, j'atteſte comme toy
Le Dieu de l'Univers, le ſeul en qui je croy,
Que j'aime ta valeur, j'aime ton cœur qui m'aime,
Ta grace, & tes vertus dignes du diadême.
Mais conſultant mon cœur, bien que doux & Chreſtien,
J'abhorre en toy le ſang qui répandit le mien.

Quand je te voy, la hache alors s'offre à mon ame,
Qui de mon pere aimé trancha la noble trame.
Je voy du Rhône affreux les gouffres inhumains
Dans leur sein devorans ma mere & mes germains;
En toy, bien qu'innocent, je voy leur parricide:
O! mon reſſentiment, que ton cours eſt rapide!
Sans toy, mon Dieu, ſans toy je ſuis dans le danger
De vouloir l'un des deux, mourir ou me vanger.
Mais voy ſi tes deſirs, Prince, ſont legitimes.
Combien en t'épouſant j'épouſerois de crimes.
Si jamais à ton ſang le mien s'eſtoit uny,
Des meurtres il ſeroit & coupable & puny.
Dieu! reprit Sigiſmond, que je ſuis miſerable!
Je ſuis du meſme crime innocent & coupable.
Mon cœur eſt innocent, mon ſang eſt criminel.
Donc, pour punir en moy le forfait paternel,
Je t'immole ma vie, & t'offre pour victime
Tout mon ſang dont la ſource eſt coupable du crime.
Mais ſauve l'innocent; & devant mon trépas
Reçoy ce cœur heureux qui ne te déplaiſt pas,
Qui t'aime, & de ſon ſang en ſecret ſe détache,
Pour perdre dans ſon feu cette cruelle tache;
Qui pour les tiens meurtris ne ceſſe de pleurer;
Ne void qu'avec horreur ce qu'il doit honorer;
Et par une juſtice à moy meſme inhumaine,
Deteſte jour & nuit les cauſes de ta haine.
Clotilde, à ces propos les yeux baignez de pleurs,
Et ſenſible & cruelle à tant d'aſpres douleurs,

Dans le double tourment qui l'agite & la preſſe,
Dit ſe levant ſoudain : Ceſſe, Sigiſmond, ceſſe
De nourrir ton eſpoir, & de te conſumer.
Je ne te puis haïr, je ne te puis aimer.
Pnis elle ſe détourne, & le laiſſe, & s'enferme.
Le Prince alors reduit à ce mal-heureux terme,
Tombe froid & paſmé dans le ſein fraternel.
Ses yeux ſemblent fermez d'un ſommeil éternel.
Aux larmes, aux ſanglots, Gondomar s'abandonne.
Une muette horreur tous deux les environne.
Le Prince ouvrant les yeux, à regret void le jour:
Puis cherche du regard l'objet de ſon amour.
Mais ne la trouvant plus, le dépit, & la rage;
Et ſes feux irritez, r'animent ſon courage.
Il perd avec l'eſpoir l'art de diſſimuler;
Son ardente fureur le force de parler.
Quoy donc je ſouffriray qu'un Payen, qu'un barbare
L'enleve, & de mes yeux pour jamais la ſepare?
Un voleur étranger, un traitre audacieux,
Sans peine, ſans combat, avec ſes foibles Dieux,
L'arrachant de mes mains pour en parer ſon trône,
Enrichira la Seine à la honte du Rhône?
Plutoſt en ma faveur, de cent climats divers,
Je vay faire ſur luy fondre tout l'Univers.
Je previendray le rapt, que fier il ſe propoſe.
Ilion fut en feux pour une moindre cauſe.
Nous avons comme luy des forces & du cœur.
Un ſoldat aguerry de cent peuples vainqueur;

Nous avons comme luy des voiſins ſecourables:
Mais à nous plus qu'à luy les Cieux ſont favorables:
Et pour pouſſer l'effort d'un amoureux deſſein,
Nous avons plus que luy de braziers dans le ſein.
Beauté, dont je ne puis me loüer ni me plaindre,
Tu mépriſes ma flame, ou tu la veux éteindre.
Pour la ſauver des bras de cét indigne Amant,
Deffen-la, Sigiſmond, contre ſon ſentiment;
Et puis qu'à ſon bonheur ſon deſir eſt rebelle,
Il faut que je combatte & contr'elle & pour elle.
Oüy, cruelle à toy meſme, encore plus qu'à moy,
Plutoſt qu'un fier Payen triomphe de ta foy,
Qu'un traitre ſans amour te raviſſe à ma flame,
Au prix de mille morts je luy raviray l'ame.
Aprés mon ſang verſé dans ma juſte fureur,
Rien ne me reſtera qui te ſoit en horreur.
Mon amour innocent, & ma triſte infortune,
Te livreront ſans ceſſe une attaque importune.
Le Prince, pour ſoutien n'ayant que ſon tranſport,
Ainſi par ſa fureur fait un dernier effort:
En vain frape les airs d'un propos inutile:
Puis il retombe à terre, & devient immobile.
Le triſte Gondomar, de pitié paliſſant,
Avec l'aide des ſiens l'emporte en gemiſſant.
Et par tout le Palais les voûtes ſont attaintes
De murmures confus, de ſanglots & de plaintes.

Les Lecteurs équitables reconnoiſtront que ces paſſions de part & d'autre ont des ſujets legitimes & n'en ſont pas moins fortes. Mais il faut faire une oppoſition juſte d'un bel endroit de Virgile, qui eſt au ſeptiéme Livre, d'Alecton, quand elle vient remplir Turnus de fureur; auquel ſera comparé un pareil évenement dans le Poëme de Clovis. Celuy de Virgile commence.

Tectis hic Turnus in altis
Jam mediam nigra carpebat nocte quietem.
Alecto torvam faciem, &c.

En voicy la traduction en vers, en attendant que l'on voye celle de Monſieur de Segrais.

Au milieu de la nuit Turnus en ſon Palais
De ſon profond ſommeil gouſtoit la douce paix.
Alecton vient en ſonge avec un faux viſage,
Depoüillé des Serpens dont elle arme ſa rage.
Elle paroiſt en vieille, ayant ridé ſon front.
Son poil blanc, ſon pas foible, à cet aage répond.
Elle ſemble à Turnus de Junon la Preſtreſſe:
Et ſoudain par ces mots au Prince elle s'addreſſe.
Enée obtiendra donc l'Empire des Latins,
Le fruit de tes travaux, & l'heur de tes deſtins,
L'heritiere, à tes vœux de ſi long-temps promiſe,
Deüe à tes longs devoirs, & par ton ſang acqui-
[ſe?

En vain donc pour le Roy tu cours tant de dangers
S'il donne injuſtement ſon Sceptre aux Eſtrangers?
Réveille ta vertu, Junon toute-puiſſante
M'ordonne d'exciter ton ame languiſſante.
Fais armer tes Soldats: va par un prompt effort
Bruler des Phrygiens les vaiſſeaux dans le Port.
Tel eſt l'arreſt des Dieux, & que le Roy perfide
Reſſente auſſi les faits de ton cœur intrepide.
Le Prince luy répond: je ſçay que leurs vaiſſeaux
Du Tybre par la mer ont occupé les eaux.
Et je ſçay que Junon dans mon ſort s'intereſſe.
A ton âge ſied bien la frayeur, la foibleſſe.
Mets ton ſoin à garder les Temples, les Autels.
Nous ſçaurons bien punir les injuſtes mortels.
Alecton à ces mots reprend ſa forme horrible.
Turnus ſoudain fremit à ſon aſpect terrible.
Elle lance le feu de ſes affreux regards:
Les hydres de ſon chef ſiflent de toutes parts.
Elle dreſſe vers luy deux ſerpens effroyables:
Fait bruire de ſes foüets les ſons épouvantables.
Puis luy dit. Tu me vois la pire des trois ſœurs,
Hoſteſſes de l'enfer, fecondes en fureurs,
La terreur des mortels, la peſte de la terre.
Je porte dans ma main & la mort & la guerre.
Puis luy jette un flambeau d'une noire lueur.
Turnus ſe ſent moüillé d'une froide ſueur.
La peur rompt ſon ſommeil, il demande ſes armes.
Et dans l'amour du ſang il gouſte de doux char-

De fureur il s'anime, ainſi qu'un feu ſoudain
Vivement allumé ſous un vaiſſeau d'airain,
Par boüillons fremiſſans éleve l'eau fumante,
Qui ſurmonte les bords par ſa force écumante.

On ne ſe plaindra pas que j'aye gaſté les vers de Virgile par ma traduction, ni ſa comparaiſon de l'eau qui bout dans un chaudron, avec la fureur de Turnus.

Voicy l'apparition de deux Demons qui viennent au lit de Gondebaut, ſous l'image de ſon frere & de ſa femme, pere & mere de Clotilde, qu'il avoit fait mourir avec leurs fils. Cette oppoſition ſi juſte merite d'eſtre conſiderée.

LA nuit au doux ſommeil invitoit tous les yeux, [Cieux.
Couvrant d'une ombre épaiſſe & la terre & les
Gondebaut dans ſon lit, d'une ame inquietée,
Rouloit mille penſers en ſa teſte agitée:
Et voulant du Roy Franc amuſer les deſirs,
De ſes poumons preſſez tiroit de longs ſoupirs.
Quand de ſexe divers deux ſpectres s'avancerent;
Ses cheveux à l'inſtant d'horreur ſe heriſſerent.
L'un have, ſans couleur, & de ſang noir trempé,
Des deux mains, ſur ſon tronc, portoit ſon chef coupé.

L'autre

L'autre eſt bleuë & livide ; & ſa teſte panchée
Porte une lourde pierre à ſon col attachée.
Voy, dit l'un, tes beaux faits, deteſtable bourreau.
De tes fieres fureurs voy l'horrible tableau.
Parricide inhumain, voy ma femme, & ton frere,
A qui donna la mort ton avare colere.
Mais ſçache que mon ſang eſt preſt à nous vanger
Par l'indomptable bras d'un Epoux étranger.
Cependant pour punir ta cruauté barbare,
Que de toy la terreur jamais ne ſe ſepare
Sa bouche alors lança deux infames ſerpens,
Qui déja ſur ſon lit, & par ſon ſein rampans,
L'attaquent, & déja le mordent juſqu'à l'ame.
Il ſe trouble, il s'effraye, il fremit, il ſe paſme.
Mais l'effroy le réveille. En vain il veut crier.
Son impuiſſante voix s'attache à ſon goſier.
Au deffaut du parler, il ſe debat, il tremble.
Il pouſſe des ſanglots, & gemit tout enſemble.
Tous les ſiens à ſon aide accourent à ce bruit.
Il craint encor le ſpectre, il le cherche, & le fuit.
Son œil hagard revoid ces terribles viſages;
Ou du moins ſa memoire en revoid les images.
Doit-il dire ſon mal? ou doit-il le celer?
L'horreur de ſon forfait l'empeſche de parler.
Un ſonge m'a troublé, dit-il, & j'en friſſonne.
Veillez autour de moy : que nul ne m'abandonne.

Il tremble ; & la sueur luy découle du front.
L'un le tient : l'autre court d'un pas soigneux & prompt.
Soudain le feu flambant, & la cire brulante,
Adoucissent l'effroy de son ame tremblante.
Il croit revoir la vie, estvoyant la clarté.
Son regard peu à peu rallentit sa fierté.
Sur l'un son chef humide avec langueur s'appuye,
Pendant que par le feu sa sueur se ressuye.
La nuit se passe en crainte ; & l'Aube de retour
Arrive à son souhait, & rallume le jour.

La fureur de Didon, quand elle sceut qu'Enée estoit party, est le plus fort endroit de Virgile pour ce qui regarde les passions, qui commence par ces vers.

Regina à speculis ut primùm albescere lucem
Sensit, & æquatis classem procedere velis.

Monsieur de Segrais la traduit ainsi.

Du lit du vieux Tithon l'Aube sort en riant,
Et blanchit de ses traits les portes d'Orient.
A son premier éclat l'impatiente Reine
S'elance de son lit ; & sur l'humide plaine
Du haut de son Palais attachant ses regards,
Void le havre desert, & les vaisseaux épars

Sur le

Sur le mobile azur du decevant empire,
Vogner la voile enflée au gré du doux Zephire.
Trois fois de son beau sein l'yvoire meurtrissant,
Et sur ses blonds cheveux sa fureur exerçant,
Dieux, il s'enfuit, dit-elle, & Reine mépriſée,
D'un indigne Etranger je deviens la riſée:
Et tout mon peuple armé sur mille grands vaiſſeaux,
N'ira pas abyſmer sa flote sous les eaux?
Aux armes, à la voile, & qu'on s'empreſſe aux ra-
Qu'on porte dans ses nefs les devorantes flames. [mes,
Que dis-je, où suis-je? helas! & quel eſt mon tranſ-
Tu reſſens maintenant la rigueur de ton ſort, [port?
Mal-heureuſe, il falloit montrer ce grand courage,
Quand de ton Sceptre amour te fit luy rendre homma-
Voila donc cette foy, ce cœur tendre & pieux, [ge.
Qui cherche par les mers un azile à ſes Dieux;
Qui pour ravir ſon pere au Grec impitoyable,
Marcha le dos courbé ſous ce faix honorable?
Que n'ay-je à tous les ſiens fait ſouffrir mille morts;
Dechiré ſur les flots, & diſperſé ſon corps;
Maſſacré ſon Aſcagne, & pouſſé ma colere,
Inſqu'à faire manger ce cher fils à ſon pere.
Peut-eſtre le peril eut retenu mon bras.
Qui pouvoit m'étonner, reſoluë au trepas?
Il falloit dans ſes nefs reduire tout en flame,
Pour la ſeconde fois aneantir Pergame,
En exterminer tout, pere & fils égorger,
Et mourir en goutant l'aiſe de ſe vanger.
O! Soleil qui vois tout, & toy, grande Deeſſe,
Junon, cauſe & témoin de ma noire triſteſſe,

Toy triple Deite, dont le puissant secours
Est invoqué la nuit au milieu des carfours;
Vous implacables Sœurs, ministres des vengeances,
Vous qu'en mourant j'invoque, infernales puissances,
Voyez mon infortune, oyez ma triste voix,
Et recevez mes vœux pour la derniere fois.
Si la necessité du destin immuable,
Si du grand Iupiter l'arrest irrevocable
A resolu qu'un jour le traistre arrive au port,
Et que desia le terme en soit pris par le sort;
Que la fureur d'un peuple indomptable à la guerre,
Par de sanglans combats luy dispute la terre.
Qu'arraché de son fils par le pressant danger,
Il aille mendiant un secours étranger.
Qu'il pleure de ses Chefs les tristes funerailles;
Enfin si quelque iour aux cruelles batailles
Succede le repos d'une honteuse paix,
Que son perfide cœur n'en ioüysse iamais:
Qu'il finisse soudain son infame avanture,
Et dans quelque desert meure sans sepulture.
Tel est mon dernier vœu, le finissant ie meurs;
Et la mort, s'il succede, a pour moy cent douceurs.
Herite de ma haine, ô! ma chere Carthage,
Conçoy contre sa race une implacable rage.
Si tu veux honorer mon triste monument,
Qu'en foule tes enfans y prestent le serment
De n'eſconter iamais alliance ni tréve,
Et de perir plustost que la guerre s'acheve.
Qu'il naisse de ma cendre un illustre vengeur,
Qui contre ses nevenx ranime ma fureur;

Par le fer, par le feu, qu'il deſole leur terre;
Et leur faſſe éprouver tous les maux de la guerre;
Qu'au rivage ennemy ce rivage oppoſant,
Que de tous les efforts ma haine éterniſant,
Vaiſſeaux contre vaiſſeaux ſe briſent ſur les ondes:
Et de meurtres épais enflent les mers profondes:
Qu'enfin l'aſpre fureur de ces combats affreux
S'augmente dans le cœur de ſes propres neveux.
Aprés ces foibles mots la Reine furieuſe
Ne ſonge qu'à quitter la lumiere odieuſe.

Voicy deux fureurs jointes enſemble qui peuvent eſtre oppoſées à celle de Didon.

ALbione, Yoland, regardent ce depart;
Puis fixement à terre arreſtent leur regard:
L'une & l'autre confuſe, interdite, étonnée,
De ſecours tout à coup ſe trouve abandonnée.
O! Dieux, dit Yolande, pouvions nous concevoir
Qu'un mortel ſur la terre euſt un ſi grand pouvoir?
Qu'il a fait à nos yeux d'effroyables prodiges?
A peine de ce Temple on peut voir les veſtiges.
Mais dans ce changemẽt rien ne peut m'ébranler.
Et je voy dans nos maux dequoy nous conſoler.
Nous ne ſommes plus ſœurs, nous n'avons plus de pere; [frere.
Mais nous avons chacune un grand Prince pour
Gouverne le doux eſpoir qui vient nous ſoulager,
D'avoir un ſang illuſtre, & dequoy nous vanger.

Ma sœur, dit Albione (avant ma derniere heure
Permets que ce cher nom encore nous demeure)
Helas! de quel espoir nous pouvons nous flater?
Helas! de quel secours nous pouvons nous vanter!
Bien que contre Clovis nostre fureur assemble
L'Espagne, & l'Aquitaine, & l'Angleterre ensemble,
Quand nous pourrions encore y joindre les Romains,
Que doit plus redouter le vainqueur des Germains?
Mesme de nostre sang, quelles certaines marques
Pourrions nous faire voir à nos freres Monarques?
Quoy doncques nostre cœur d'affronts n'est pas content?
Cette derniere honte encore nous attend.
Ah! que nulle esperance au jour ne nous retienne.
Mourons, & si ta honte est moindre que la mienne,
Laisse moy mourir seule, & souffre qu'en mon sang
Ma main noye & mon crime, & le fruit de mon flanc.
En meurtrissant l'enfant par une juste rage,
Du pere pour le moins je meurtriray l'image,
Hé quoy? mon sang en moy combat contre le sien.
Versons l'un avec l'autre, & ne divisons rien.
Mais je sens contre moy s'émouvoir mes entrailles,
Et mes yeux, ô mon fruit, pleurent tes funerailles.
Si mes pleurs malgré moy sortent de leur prison,
La nature les verse, & non pas la raison.
Il faut que de mes flancs moy-mesme je t'arrache:
Que comme un ennemy, de moy je te détache.

Et que ne puis-je encor ſurvivre à mon trépas,
Pour en faire à Clovis un horrible repas?
Ou que ne peut au moins ma mourante colere
Le jetter par morceaux dans le ſein de ſon pere?
Immolant à ſes yeux ma vie & ſon enfant,
Je penſerois alors mourir en triomphant.
Mais avant mon trépas répandons la vangeance
Et ſur toute ſa race & ſur toute ſa France.
Si le Ciel & l'Enfer écoutent les mourans,
Ciel, Enfer, ſuſpendez vos aſpres diſcords.
Ou ſi vous ne pouvez quitter voſtre querelle, [le.
Ciel, tu n'es pas pour moy, c'eſt l'Enfer que j'appel-
Triſtes Dieux, ou Demons, pour la derniere fois,
Sortez du ſombre Averne aux accens de ma voix.
Accourez, Alecton, Megere, Tiſiphone,
Si vous vinſtes jamais au ſecours d'Albione.
Entortillez vos crins des ſerpens les plus noirs
Dont jamais voſtre rage arma les deſeſpoirs.
Ecoutez à ma mort ce que dicte ma bouche.
Si Clotilde jamais parvient à cette couche,
Dont par voſtre conſeil j'ay gouſté le bonheur
Trop peu pour mõ deſir, & trop pour mon hõneur,
Que ſes fils à ſes yeux par de cruelles guerres,
Comme loups acharnez, ſe raviſſent leurs terres,
Que malgré ſes ſoupirs, ſes larmes, & ſes vœux,
Ils rougiſſent leurs mains du ſang de ſes neveux:
Et que toute ſa race en maraſtres feconde
De tragiques horreurs épouvante le monde.
Puis ſortez de mon ſang, Normans, & me vangez,
Que tous les chãps François par vous ſoiẽt ravagez,

Et qu'aprés vos fureurs, dans une longue guerre
La France éprouve encor les fureurs d'Angleterre.
Ah! que je dois gouſter de delices là bas,
Lors que mes deſcendans, par de ſanglans combas,
Feront, d'un fer vangeur, dans les demeures ſombres,
Tomber de tant de Francs les odieuſes ombres?
Doux, mais tardif eſpoir. Hé bien, pour me guerir,
Mourons, ſi je ne puis me vanger ſans mourir.
Puis ſe voyant ſans fer à ſon deſſein propice,
Elle court furieuſe, & cherche un precipice.
Mais Yolande l'arreſte, & veut pour un moment
Qu'elle preſte l'oreille à ces mots ſeulement.
Ma ſœur, s'il faut mourir, je ſçay perdre la vie.
Que ta fureur eſt belle, & que j'y porte envie!
Mais quel bien penſes-tu qui ſurvive au trépas?
Ni haine ni deſir ne ſe reſſent là bas,
Toute vengeance eſt morte en la demeure noire;
Et ſe perd dans le fleuve où ſe perd la memoire.
C'eſt ſe vanger ſur ſoy, que de vouloir perir.
Et du moins, en mourant, il faut faire mourir.
Je veux perdre Clovis, le pourſuivre à toute heure;
Et ne puis me reſoudre à mourir qu'il ne meure.
Mais je demande au Ciel comme un ſuprême bien,
Qu'à jamais noſtre ſang ſoit ennemy du ſien.
Qu'à jamais, tour à tour, l'Eſpagne & l'Angleterre
Enfantent des projets pour deſoler ſa terre.
Que de contraires mœurs, que de cõtraires bords,
Que ſans ceſſe oppoſant cent forts cõtre cent forts,

Leurs haines, leurs fureurs, ne ſoient jamais bor-
Ni par les vaſtes mers, ni par les Pyrenées. [nées
Toutes deux dans leur rage à l'envy s'embrazans,
Cherchent un long eſpoir en la ſuite des ans.

Pour réjoüir le lecteur aprés ces paſſions furieuſes de Didon, d'Yolande & d'Albione, voicy un morceau d'une paſſion bizarre, agreable, & qui n'a point ſa pareille dans les Anciens; d'Albione jalouſe d'elle meſme, qui par enchantement ayant pris la reſſemblance de Clotilde, joüiſſoit de Clovis.

Le Monarque goûtoit dans les champs delectables
Prés d'un viſage feint, des doucours veritables:
Et ſa raiſon plongée en l'erreur de ſes ſens,
Chargeoit ſon pur amour de crimes innocens.
Albione languit dans ſa peine amoureuſe:
Eſt dans les bras du Prince heureuſe & mal-heu-
Et trompant avec luy ſes violens deſirs, [reuſe;
Sous ſa fauſſe beauté, n'a que de faux plaiſirs.
Plus elle void Clovis, plus elle en eſt charmée.
Mais plus elle en joüit, moins elle en eſt aimée.
Ses attraits empruntez ont pour luy trop d'appas.
Elle voudroit luy plaire, & ne luy plaire pas.

Le reſte de cette étrange peine d'Albione ſe peut voir dans le Poëme, & il vaut mieux rapporter icy des choſes qui puiſſent eſtre comparées avec des endroits de Virgile.

Les vers du caractere de Mezence, mal soutenu pour celuy d'un Impie, ont esté rapportez au long dans la premiere partie de ce Livre, parmy les principaux deffauts de Virgile; & l'on peut y avoir recours sans les remettre icy. Voicy comment le caractere d'un Prince impie est soutenu dans le Poëme de Clovis.

PUis dans Mayence arrive un Prince impe-
rieux,
Mandragan le Danois, au regard furieux,
De qui l'ame brutale, aux vices occupée,
Ne croit point d'autres Dieux que le bras & l'épée;
Qui ne craint ni le sort, ni le Ciel, ni l'Enfer;
Qui met en mesme rang & Christ & Jupiter;
Endurcy dans la honte, & dont la vie infame
Dédaigne également & l'honneur, & le blasme.
Il traîne sous son ordre un camp remply d'horreur.
L'un le sert en tremblât, l'autre est plein de fureur,
Celebre en grands forfaits, sçachant qu'aux rangs
sublimes { crimes.
Nul n'atteint sous leur Roy que par les plus grands
Il se joint aux Saxons dans leurs guerriers exploits,
Aimant le seul mestier qui renverse les loix,
Non par un beau desir d'anoblir sa memoire;
Mais par l'amour du sang plustost que de la gloire.

Puis dans la Bataille.

Et le Roy des Danois, l'impie & le cruel,
Qui ſuit de ce torrent le flot continuel,
Amant de la fureur, dont le timbre terrible
D'un cheval à crins noirs porte la queuë horrible;
Par tout, de corps meurtris jonche le verd gazon.
Il aime à triompher par une trahiſon;
Et les ſiens à l'envy ſecondant ſes outrages,
D'une voix inſolente irritent leurs courages.

Vn peu aprés.

Il void ſur les coſtaux leur ſanglante furie,
Et des flots empourprez qui couvrent la prairie,
Où le cruel Danois, plongé juſques au flanc,
Se plaiſt à ſe baigner dans un fleuve de ſang.

Dans la ſuite.

Mais au flanc oppoſé, le Tyran des Danois
Par le tranchant acier fait abbattre les bois,
Aſſemble arbre ſur arbre, & s'en fait des échelles,
Pour porter aux François ſes attaques cruelles,
Ainſi que les Geants, dans leur rebellion,
Hauſſoient Athos ſur Pinde, Oſſa ſur Pelion,
Et montroient l'Apennin aux terres étonnées
Sur les Alpes aſſis & ſur les Pyrenées.

Sur les branches il monte, entend de toutes parts
Le mont retentissant de mille cris épars,
Fait d'horribles sermens, joint les faits aux brava-
Arrache de sa main les fortes palliſſades. [des,
Les siens suivent sa rage.

Vn peu aprés est la fin de l'Impie.

Mandragan s'en irrite. Oüy, dit il, je les tiens.
Oüy, malgré Jupiter, & le Dieu des Chrétiens,
Malgré Denys, Michel, & leur vaine puissance,
Les miens boiront le sang des troupes de la France.
Le Ciel se couvre alors d'une sombre rougeur;
Et de tant de mépris veut estre le vangeur:
Fait briller trois éclairs, fait gronder son tonnerre,
Annonçant sa justice aux méchans de la terre.
Taisez vous, dit l'Impie, ô! ridicules Dieux.
Pensez vous que je veüille escalader les Cieux?
Beuvez, dormez là haut, & nous laissez la terre.
Vous aimez le repos, & nous aimons la guerre.
Ciel, en dépit de toy je fay ce que je veux.
Tonne, éclaire, sois vain de tes bruits, de tes feux.
Ta fureur va tomber sur qui te sacrifie:
Mais tu ne sceus jamais fraper qui te desfie.
Soudain un bruit terrible éclate dans les airs,
Comme si le grand Dieu briſoit tout l'Univers.
Le feu frape le monstre, & le reduit en cendre:
Et dans le feu d'Enfer, en feu le fait descendre.
Tel, au mépris du sort, des Dieux, & des mortels,
L'orgueilleux Capanée, ennemy des Autels,

Et de traits & de feux chargeant ſes deux mains fortes,
Eſcaladoit les murs de la Ville à ſept portes;
Et maint blaſpheme encor de ſa bouche élançant,
Merita le courroux du foudre punissant:
Puis brulé dans les airs par l'ardeur conſumante,
Effraya l'Acheron de ſon ombre fumante.

On peut inger ſi le caractere de cét Impie eſt ſoutenu iuſqu'à la fin.

La mort de Camille Reine des Volſques dans la bataille contre Enée, eſt un des plus beaux endroits de Virgile. Elle commence au vers.

Ergo ut miſſa manu ſonitum dedit haſta per auras.

Dont voicy la traduction.

LE javelot lancé dans les airs fait un bruit.
Chacun le void voler, & du regard le ſuit.
Sur la Reine il s'arreſte, à la gauche mammelle,
Et luy fait une playe & profonde & mortelle.
Ses compagnes ſoudain accourent dans la peur,
Et ſoutiennent ſon corps, qui tombe de langueur.
Aruns s'enfuit alors, de qui venoit l'attainte,
D'une courſe meſlée & de joye & de crainte.
Des Troyens animez il craint le fer vangeur:
Comme un loup dont la dent a tué le Paſteur,

Ou quelque grand taureau, du fait ſe ſent coupable:
Avant que ſur luy fonde un orage effroyable
De chiens, d'hommes vangeurs, de cailloux, & de traits,
D'un cours precipité s'enfuit dans les foreſts.
Aruns ainſi fuyant dans les troupes ſe cache.
Camille de ſa main prend le dard, & l'arrache:
Mais le fer luy demeure aux coſtes attaché.
Elle tombe, & ſon corps ſur le ſable eſt couché.
L'œil ſe ferme, & ſon teint perd ſa couleur vermeille.

Voicy la mort de la vaillante Reine Biſine mere de Clovis, dans une bataille.

Clovis, aux ſiens aimable, aux ennemis terrible,
A ſes bandes inſpire une ardeur invincible,
Heurte les premiers rangs, renverſe les plus forts.
Plus grand eſt le peril, plus grands ſont ſes efforts.
On le voit ſe lancer, fendre, pourſuivre, abattre;
Et tantoſt il combat, tantoſt il fait combattre.
La Reine qui le ſuit ſur un barbe leger,
Partage avec ſon fils la peine & le danger:
Mais un trait inconnu tranche ſa noble vie;
Et ce coup n'eſt ſuivy ni d'honneur ni d'envie.
Du ſenſible trépas le Monarque irrité,
D'une double fureur a le cœur agité;
Meſle à ſes feux guerriers les feux de ſa vengeance;
Et d'un triſte dépit renforce ſa vaillance.

Il immole cent corps aux manes maternels.
Une main ſeule a fait cent mille criminels.
Et par tout où ſon fer tombe avec ſa colere,
Il penſe terraſſer l'aſſaſſin de ſa mere.
De ſemblable fureur les ſiens ſont animez.
Tout le fuit, ou luy cede. En ſes yeux allumez
Brillent en meſme temps ſon courroux & ſa gloire.
Le deſaſtre eſt heureux, & ſert à la victoire.

La mort du bel Euryale dans Virgile, commence par ce vers.

Volvitur Euryalus letho : pulchroſque per artus
It cruor, &c.

Dont voicy la traduction.

LE ſang ſort d'Euryale, & rougit ſa chair blanche.
Il tombe, & ſon beau chef ſur ſon épaule panche:
Comme une belle fleur que le ſoc vient trancher,
Ou le pavot courbé, quand l'eau le fait pancher.

La mort du beau Viridemare dans Clovis.

Mais ſous ce rude bras, de qui nul ne ſe pare,
Déja tombe le corps du beau Viridomare.
Dans un ſommeil paiſible il ſemble qu'il s'endort.
Il conſerve ſa grace encore dans la mort :
Comme une belle fleur que la faux a tranchée,
Qui languit & ſe meurt, ſur les herbes couchée,

Virgile parle de deux beaux jumeaux, & en dit peu de choſe ; & la deſcription de la beauté & de l'admirable avanture de deux beaux jumeaux dans Clovis, pourra n'eſtre pas icy ennuyeuſe.

Vandalmar & Valdon, les deux braves jumeaux,
Des fureurs d'Alaric deffendent les Manceaux.
Tous deux fiers, tous deux beaux, de viſages ſemblables,
Ils attaquent les Goths de leurs coups redoutables.
Sur la teſte tous deux n'ont qu'un armet leger;
Et leur beauté ne craint ni ſoleil, ni danger.
Sur divers ennemy chacun d'eux ſe partage.
De combattre Alaric, Valdon a l'avantage.
Et le Prince admirant ſon teint blanc & vermeil,
O! femme, luy dit il, quel aveugle conſeil
Aux perils de la guerre abandonne tes charmes?
Cherche l'ombre & la paix, & laiſſe là les armes.
Mais Valdon mépriſant ces traits injurieux,
Luy fait ſentir un bras plus rude que ſes yeux.
Alaric étonné ſe void, pour ſa deffenſe,
Reduit à ſe ſervir de toute ſa vaillance:
Eſt contraint, en parant, de repouſſer l'effort,
L'audace par l'audace, & la mort par la mort.
Il l'abat de deux coups, void les armes ſanglantes,
Et contemple à regret tant de graces mourantes.
Puis contre ſa tendreſſe irritant ſa vertu,
Fait paſſer ſon courſier ſur le corps abbatu.

Vandalmar

Vandalmar qui de loin voit le ſort de ſon frere,
Sent ſon cœur enflammé d'une juſte colere;
Et voyant que trop tard il vient le ſecourir,
Veut dans ſon deſeſpoir ſe vanger, ou mourir.
Fond ſur le Roy vainqueur, qu'une troupe environne,
Et qui ſentant ſes coups, le regarde, & s'étonne,
Voyant les traits pareils, & la meſme beauté
De ce corps étendu, qu'il croit reſſuſcité.
Il penſe voir rougir ce mort naguere bleſme,
Et que par ſon beau ſpectre il vãge ſa mort meſme.
De pareille frayeur ſa troupe s'émouvant,
Fuit l'étonnant aſpect du fantoſme vivant,
Qui ſuivy de guerriers frapans de force égale,
Leur ſemble accompagné d'une bande infernale.
Mais enfin Vandalmar, dans ſa rage emporté,
Sent qu'Albret & Gaſton abbattent ſa fierté.
Le Roy, qui void le Franc à qui l'ame eſt ravie,
Croit qu'il avoit à perdre une ſeconde vie.

Le depart d'une flote dans Virgile commence.

Inde ubi prima quies pelago, placataque venti
Dant maria, &c.

Monſieur de Segrais l'a traduit ainſi en beaux vers.

Si toſt que des Autans les haleines rapides
Ceſſerent de troubler les campagnes liquides,

L'allegresse paroist au front des matelots:
Nos vaisseaux hors du port tournent la proüe aux flots:
Nous partons de ces bords: l'onde brunissant la rame,
Et bientost de nos yeux fuit cette terre infame.

Voicy le départ d'une flote dans Clovis.

Son fer tranche le cable,
Sa voile s'abandonne au zephir favorable.
Sicambre sur le bord redouble ses adieux,
Luy tend les bras encore, & loin le suit des yeux.
Déja le port s'éloigne, & les rives desertes.
Les Troyens animez fendent les ondes vertes,
Se dressent d'un accord sur les longs avirons.
L'onde qui se rebelle écume aux environs:
La proüe au front d'airain, des flots brise l'audace,
Et la pouppe en courant laisse une longue trace.

Virgile décrit les Rois, qui venoient en pompe pour jurer un accord, & les renferme tous dans la plus longue parenteſe qui fut jamais, & laquelle on allegue meſme dans la Rhetorique, quand on y parle de la figure que l'on appelle parenteſe; car celle-cy eſt la plus celebre de toutes, quoy que les plus longues ne ſoient pas les plus agreables. Il faut mettre le Latin, afin que l'on en connoiſſe la valeur & la beauté.

Interea Reges (ingenti mole Latinus
Quadrijugo vehitur curru , cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt,
Solis avi specimen. Bigis it Turnus in albis,
Bina manu lato crispans hastilia ferro.
Hinc pater Æneas , Romana stirpis origo ,
Sidereo flagrans clypeo, & cœlestibus armis,
Et juxta Ascanius , magnæ spes altera Romæ)
Procedunt castris , puraque in veste sacerdos
Setigeræ fœtum suis , intonsamque bidentem
Attulit.

Il faut faire la traduction de cette parenteſe , quoy qu'elle ne puiſſe pas eſtre plus agreable en François qu'en Latin.

En meſme temps les Rois (Latinus vient pompeux
En magnifique char : ſon chef eſt lumineux
De douze rayons d'or, pour une marque fiere
Qu'il a pour ſon ayeul le Dieu de la lumiere.
Turnus haut dans ſon char vient à deux chevaux blancs,
Ebranlant dans ſa main deux javelots brillans.
Le pere Enée encor, des Romains l'origine,
Ayant ſon clair pavois, & l'armure divine;
Puis Aſcagne avec luy, de Rome l'autre eſpoir)
Sortent tous de leurs camps. Le Preſtre ſe fait voir
En longue robe blanche, amenant la victime.

Voicy dans Clovis comme des Chefs ſont décrits, pour s'aſſembler, avant le combat de Clovis & de Sigiſmond en preſence de Clotilde.

PUis de ſa tente il ſort, lumineux & riant,
Tel que ſort le Soleil des portes d'Orient,
Quand pour plaire à la terre il montre en ſon viſa-
D'une belle journée un doux & gay preſage. [ge
Aquilon ſon courſier, de tous le plus chery,
Que ſur ſes aſpres monts la Calabre a nourry,
D'un poil noir & luiſant, meſlé de taches blanches,
Qui luy marquent le front, & la croupe & les hanches, [pas
L'attend mâchant ſon mords, maintefois par com-
D'un des pieds du devant frapant un meſme pas,
Souffant l'air & le feu de ſes larges narines.
Déja ſon corps fremit ſous les armes divines.
Sous Clovis il s'élance, & d'un cœur orgueilleux,
Leger, cherche à franchir un foſſé perilleux.
En terre à peine on void les traces de ſa pince.
Genobalde & ſa troupe environnent le Prince,
Qui plus que d'un mortel ſemble porter l'éclat,
Et voler à la gloire, & non pas au combat.
D'autre part Sigiſmond, hors de la vaſte porte
Fait ſortir cent Guerriers, de Clotilde l'eſcorte....
Leur Chef eſt Gondomar, couvert d'armes brillantes,
Et d'un large bouquet de cent plumes volantes,

Sur un barbe à poil bay, qui s'émeut ſans repos,
Et de ſes crins au vent abandonne les flots.
Le brave Sigiſmond ſeul vient aprés la bande.
Il reprime la foule, & ſevere commande
Qu'on referme la porte, & qu'on hauſſe le pont.
Son ſuperbe harnois à ſa valeur répond,
Où ſur un fond d'argent mainte fleur d'or éclate.
De ſon caſque deſcend une touffe incarnate,
Qui luy frape le dos, à tous pas s'émouvant.
Un beau Sardo, qui paſſe en viteſſe le vent,
Les cygnes en blancheur, les lions en courage,
Sous luy ſouple & fougueux plie un leger corſage,
Au gré de ſes talons tout paſſage franchit.
A l'envy de ſon poil, ſon écume blanchit.

La deſcription de la bataille Actiaque, repreſentée ſur le bouclier d'Enée, eſt un des plus forts endroits de Virgile, & le Taſſe l'a trouvée ſi belle, qu'il l'a priſe toute entiere pour la mettre en ſon Poëme, & meſme l'a traduite mot à mot, pour ne pas manquer à bien imiter Virgile. Elle ſeroit longue à traduire de meſme pour la mettre icy; & il faut attendre à la voir en bons vers François, quand Monſieur de Segrais aura publié ſa traduction des ſix derniers livres de l'Eneide. Voicy ce qui eſt repre-

senté sur la cuiraſſe des armes celeſtes pour Clovis.

ICy de l'autre part de la riche cuiraſſe,
Voy du iuſte Loüis la ſainte & belle audace,
Richelieu regardant le grand fort des mutins,
Richelieu tant de fois promis par les deſtins.
Voy qu'il jette des rocs dans les vagues profondes,
Et de bords plus étroits bride le cours des ondes:
Que le flot irrité, de fureur écumant,
Heurte les fiers écueils de l'ouvrage d'Armand.
Voy des Anglois armez la flote menaçante,
A leur honte témoins de ſa vertu puiſſante.
L'Erreur & la Revolte, & leurs fermes ramparts,
Sous ce Genie ardent tombent de toutes parts,
Sous ce Chef, qui s'ornant de palmes immortelles
Dompte l'orgueil des mers, & celuy des rebelles.
Les Anges pleins de joye en font bruire les Cieux:
L'Egliſe en retentit de chants delicieux:
L'Hereſie en paſlit: les Anglois en rougiſſent:
L'onde en rõge ſes bords: les Enfers en mugiſſent.

Il faut adjouter icy un morceau de Clovis du combat naval du Duc de Richelieu, qui à quinze ans commandoit l'armée navale de France, & gagna le combat contre Iean d'Autriche devant Naples.

PUis un ſecond Armand, brulant de belle auda-
Suivra d'un noble pas ſa glorieuſe trace: [ce:

Et dédaignant déja les delices des ſens,
Haſtera d'un cœur haut la pareſſe des ans.
Car à peine trois fois il compte cinq années,
Qu'il trompera des ſiens les gardes étonnées;
Et de leurs tendres ſoins tout à coup ſe privant,
Ira chercher la guerre aux rives du Levant.
Luy meſme déja Chef d'une flotante armée,
Portera dans cent lieux ſa jeune renommée.
Je le voy de l'Eſpagne épouvanter les ports.
Puis malgré les hyvers, & les mortels abords
D'un Golfe redoutable, & blanchiſſant d'écumes;
Malgré les forts armez de Naples & de Cumes;
Malgré vingt Gallions, & cent vaiſſeaux tonnans;
Et malgré cent canons aux rives reſonnans;
Il fait de maſts briſez fermer les vertes ondes;
Vingt pouppes engloutit dans les vagues profondes;
Et d'un bonheur fatal, fait encore en ce lieu
Ceder le nom d'Autriche au nom de Richelieu.
Quelle taille, quel port, quel œil, & quelle adreſſe?
Quelle aimable fierté! quelle ferme proüeſſe!
Soit quand parmy l'horreur des Aquilons ſouflans,
Des feux, des flots, des plombs, de toutes parts ſiflans,
D'une ardeur intrepide, & de grace animée,
Il pouſſera l'effort de ſa vaillante armée;
Soit quand dans les tournois, d'un air noble & charmant,
Il preſſera les flancs d'un courſier écumant.

La tempeſte ſur la mer, décrite dans le premier livre de l'Eneïde, eſt encore un des plus beaux endroits de Virgile, qui commence par ces vers.

Hac ubi dicta, cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus; ac venti, velut agmine facto,
Quà data porta ruunt, &c.

Monſieur de Segrais l'a excellemment traduite ainſi.

IL dit, & d'un grand coup il renverſe le mont.
Echo dans les Vallons à ce grand coup répond.
Des prompts enfans de l'air la mutine ſoberte
Du moindre jour ouvert s'ouvre une large porte.
Ils ſortent tous en foule; & ce gros bataillon
Eleve dans ſa courſe un épais tourbillon.
La terre en eſt émeuë: ils paſſent ſur les undes:
La mer en voit ouvrir ſes entrailles profondes.
Eure le redoutable, Aquilon le neigeux,
Et l'humide Afriquain, plus que tous orageux,
Changent l'azur poly des liquides campagnes
En rochers écumeux, en bruyantes montagnes.
Des cordages, des cris, ſoudain ſifle le bruit;
Sous un nuage épais le Ciel, le jour s'enfuit:
La nuit vient, l'éclair brille, & le tonnerre gronde:
Tout preſente la mort aux yeux de tout le monde.
Enée en eſt ſurpris, &c.

A ces

A ces mots l'Aquilon s'entonne dans les voiles;
Pouſſe avecque fureur les flots juſqu'aux étoiles:
La rame rompt aux mains du nocher rebuté:
La nef tourne la proüe, & preſte le coſté:
Et le Pilote cede à la vague aboyante, [*dante.*
Qu'il void, comme un grand mont, ſur ſa teſte pen-
Elevez ſur ces monts les uns touchent aux Cieux,
Les autres abyſmez par un choc furieux,
Entre les flots beans apperçoivent la terre;
Juſqu'au ſable profond les vents livrent la guerre.
Borée attaquant ſeul trois de plus grands vaiſſeaux,
Les pouſſe ſur un roc caché deſſous les eaux:
Trois autres ſur un banc, par Eure impitoyable,
Demeurent enfoncez ſous des monceaux de ſable.

Les tempeſtes ſur la terre ne ſont pas ſi avantageuſes pour eſtre décrites. En voicy une dans Clovis.

LE Ciel eſtoit ſerain; & la voute azurée
Blanchiſſant de l'ardeur d'une flame épurée,
N'avoit un ſeul nuage en ſa vaſte grandeur,
Qui cachaſt du Soleil la brillante ſplendeur:
Quand un grand voile obſcur s'épandit ſur leurs teſtes,
Sans entendre les vents, preſages des tempeſtes,
Et ſans voir dans les airs de ces viſtes oiſeaux
Qui raſent de leur aile & les champs & les eaux.
La terre s'embrunit d'une horreur impreveuë;
Et le Ciel à regret ſe dérobe à la veuë.

Clotilde s'étonnant de ce calme trompeur,
Sent à sa peur se joindre une plus grande peur.
Un vent impetueux tout à coup se réveille
Les éclairs frapent l'œil, & les foudres l'oreille.
Le nuage se creve; & l'onde à gros boüillons
Déja couvre la terre, & court par les sillons.
Alors sur les Amans semblent estre versées
Les humides vapeurs dés long temps amassées.
Sur leurs riches habits coulent de longs ruisseaux.
Clotilde enfin cedant aux importunes eaux,
Sous le manteau du Roy s'en defend, & se cache;
Et d'un pudique bras au Monarque s'attache.
Cependant des costaux tombent de gros torrens,
Qui roulent aux vallons par des chemins errans.
De là commence à naistre un danger qui les presse.
Sous les pieds des chevaux l'onde s'éfle sans cesse.
Le fleuve rompt ses bords: l'eau s'épãd des étangs;
Et déja les assiege, & leur gagne les flancs.
La tempeste redouble, & la pluye, & la gresle.
De la terre & du Ciel les sources pesle-mesle
Font une large mer dont la prompte fureur
Renverse en un moment l'espoir du laboureur.
Ainsi quand des humains l'outrageuse insolence
Eut irrité de Dieu la longue patience,
Et les Cieux & les mers firent un juste accord,
Pour punir tant d'horreurs par une égale mort.
Les humides amas des airs & des abymes
De la race mortelle éteignirent les crimes.
Les Villes & les monts de flots furent couverts;
Et l'élement liquide engloutit l'Univers.

Le dénombrement des troupes, & la description des Chefs d'une Armée, ne sont pas ce qui est de beau dans Virgile. Nous verrons par la traduction de Monsieur de Segrais, des six derniers livres où sont ces dénombremens, qu'il les aura relevez mieux que je ne pourrois faire: c'est pourquoy je me contenteray de mettre icy quelques lambeaux de ces sujets dans Clovis.

ET déja paroissoit la brigade avancée,
Sur la rive d'un bois par le Prince laissée,
Dont le Chef languissoit d'impatiens soucis,
Lisois, source du sang des grands Montmorancis:
Lisois qui répandit sur son illustre race,
Sa vertu, sa beauté, l'esprit, la belle audace,
Et la boüillante ardeur de courir aux exploits,
Et d'immoler sa vie à l'honneur de ses Rois.
Des regards de Clovis la bande ranimée,
Va rejoindre avec luy sa triomphante armée,
Dont soudain les clairons, les cris retentissans,
Les fifres, les tambours, les chevaux hannissans,
Semblent comme à l'envy donner au grand Monarque
Et de joye & d'amour une fidele marque....
D'abord le digne fils du fameux Guyemans,
Genobalde suivy de six forts regimens,

Tous Chevaliers Francois, d'intrepide vaillance,
Baisse devant son Maistre & la reste & la lance.
Son barbe au souple corps semble aussi se baisser:
Puis à bonds rebattus on le void s'avancer.
Et du brillant acier ses troupes lumineuses,
Foulent aprés ses pas les plaines sablonneuses.
Ricarede, Arembert, Berulfe encore vain
D'avoir seul osé rompre un bataillon Romain,
Ulde, Adolfe, & Voltrade aux forces redoutées,
Menoient dans les combats ces bandes indoptées.
Les lances, en marchant, font un flotant amas,
Comme si sur les eaux voguoient six mille masts.
A tous pend de l'arçon & la masse pesante,
Et le tranchant acier de la hache luisante.
Le valeureux Lisois, de plumes ombragé,
Sur un Tartare blanc à taches d'orangé,
Découvrant un visage & fier & plein de charmes,
Conduit six escadrons d'invincibles Gendarmes,
Dont les Chefs courageux, Sisulfe, & Gondoland,
L'un à l'autre en hauts faits à l'envy s'égalant,
Et Varoc, & Guerpin, deux lions à la guerre,
Eussent seuls affronté tous les Rois de la terre,
Avec les deux Jumeaux ; beaux entre tous les Francs,
Vandalmar & Valdon, que dans les mesmes flancs
Nature en se joüant forma de traits semblables,
Egalement vaillans, également aimables....
Mais quelle bande suit ? avec quels ornemens
Doy-je exprimer l'éclat des fideles Amans ?

Cinquante Chevaliers, & cinquante Guerrieres,
Preſque d'âge pareil, de beautés ſingulieres,
Couple à couple marchoiét, armez de pur argent,
D'un blanc pennache épars leurs timbres ombrageant,
Tous ſur de blancs genets que fit naiſtre l'Eſpagne.
Chaque Amant admiroit ſon aimable compagne.
L'argent brilloit par tout ſur leurs caparaſſons.
Chaque couple, à l'égal ferme ſur les arçons,
D'argent portoit encor la caſaque brodée,
Jointe à leurs ſouples corps, & d'hermine bordée.
Tous dans leurs purs deſirs également heureux,
Suivoient à rangs égaux les deux Chefs valeureux,
L'invincible Aigoland, & la vaillante Argine;
Et voicy de leurs vœux la loüable origine, &c.
Ainſi la belle Argine, & ſon cher Aigoland,
A leur conſtante ardeur leur courage égalant,
Tous deux n'ayant encore atteint trente Decembres,
Tous deux du ſang Royal des antiques Sicambres,
De ſageſſe & d'honneur deux modeles parfaits,
Eclatans en beauté, celebres par leurs faits,
Menoient la troupe vierge, & valeureuſe, & belle,
Qui fait voler long temps les regards aprés elle.
Telle, aprés que l'hymen à ſon joug eut ſoumis
Deux genereux Amans autrefois ennemis,
Combattoit le Centaure en faveur du Lapithe,
La troupe de Theſée, & celle d'Hippolite.

Puis Leubaſte paroiſt, grand Eſcuyer du Roy.
Sur un Sarde il conduit cent Pages ſous ſa loy;
Tous ſur de grands courſiers, en caſaque incarnate,
Sur qui d'or & d'argent la broderie éclate.
Enfin paſſent de rang deux cens jeunes guerriers,
Nobles, d'un fier regard, pompeux, avanturiers,
Qui ſans ſuivre ni Chef, ni Guidon, ni Cohorte,
Fondent dans les combats où la fureur les porte:
Tels que jeunes lions, terribles aux troupeaux,
Qui ſeuls oſent ſans peur attaquer cent taureaux:
Tous, preſts d'ouvrir les rangs, de monter aux murailles:
Et touſiours prés du Roy dans le fort des batailles.
Ces eſcadrons rangez déja couvrent les champs;
Et l'on void les pietons vers le Prince marchans.
Arbogaſte, portant ſa longue javeline,
Seul devant ſes ſoldats d'un pas grave chemine.
Ce Chef d'un grand ayeul tiroit ſon noble ſang,
D'Arbogaſte, ce fier, cét invincible Franc,
Qui durant deux Soleils, ſous l'Alpine Aquilée,
Combattit d'un * Ceſar la puiſſance ébranlée:
Enfin tout glorieux d'avoir trempé ſes mains
Dans le genereux ſang des Goths & des Romains,
Ne ceda qu'à Dieu ſeul, qui contre ſon courage,
Arma des tourbillons l'impetueuſe rage.
Le piquant ſouvent de l'antique grandeur
Fait luire dans ſes yeux une guerriere ardeur.

* *Theodoſe.*

Il conduit des François la Phalange preſſée,
Eclatante d'acier, de piques heriſſée, [mis,
Qui croiſant les longs bois, l'un par l'autre affer-
Eſtoit impenetrable aux efforts ennemis;
Fiere du vieil orgueil d'une conſtante gloire,
Touſiours à ſes drapeaux attachant la victoire,...
Et le Prince Arderic, au viſage aſſeuré,
Neveu de Sigiſbert, en corcelet doté,
La pertuiſane en main, à pendillantes houpes,
Menoit des Ubiens les courageuſes troupes,
Tous de fer remparez, & de peaux recouverts.
Contre l'effort de Mars, & l'aſſaut des hyvers.
Tout ſe range, & s'arreſte; & les pelouſes vertes
D'une moiſſon ferrée à l'inſtant ſont couvertes.
Le Monarque en ſon cœur ſent de charmans plaiſirs;
Voyant l'amas guerrier, qui prompt à ſes deſirs,
Peut ſoulager l'ennuy dont ſans ceſſe il ſoupire,
Et du vaſte Univers luy conquerir l'Empire.
Aux uns, d'une loüange il hauſſe la fierté.
Un ſeul mot vaut un ſceptre à leur cœur indompté.
D'une honte il punit les armes negligées.
Content il void l'orgueil de ſes troupes rangées.
Il les tourne, il les change en bataillons divers;
Puis voyant que la nuit vient obſcurcir les airs,
Du martial plaiſir à regret il s'arrache:
L'élite de ſes Chefs autour de luy s'attache,
Le preſſe, & le conduit dans le Royal ſejour.
Un tourbillon poudreux aide à noircir le jour.

Il y a encore trois autres dénombremens ou deſcriptions d'armée dans Clovis, dont il ſuffira de mettre encore icy quelques lambeaux. Voicy quelque choſe de l'armée de Sigiſmond.

D'Autre part Sigiſmond, dont la flame irritée,
Par ſon employ guerrier eſt doucemẽt flatée,
De ſon pere animé contente les regards,
Faiſant hors de Dijon floter ſes étendards.
Et le fier Gondomar fait ſur les molles herbes
De ſon courſier fougueux bondir les pas ſuperbes:
Void de ſes eſcadrons & le front & les flancs,
Les change, les rechange, entre parmy les rangs;
Et par les tons aigus que la trompette envoye,
Sent ſon cœur fremiſſant & d'ardeur & de joye.
Icy ſous Gondioch les Gendarmes nourris,
Par cent & cent combats de long-temps aguerris,
Enflez d'avoir vaincu le Romain, le Gepide,
Montrent ſur leur viſage un orgueil intrepide.
Le brave Urſé commande un corps de ces Guerriers,
Dont le caſque d'argent, orné de deux lauriers,
Des armes & des vers porte un double trophée;
Urſé, qui ſe vantoit de la race d'Orphée;
Et dont tira ſon ſang celuy qui dans nos jours
Des Bergers de Foreſts a chanté les amours,
Par qui Lignon eſt noble, & coule auſſi celebre,
Que par le Thracien le fameux flot de l'Hebre.

Icy les bataillons de piques heriſſez,
Prompts, fermes, ſe font voir à tout aſſaut dreſſez;
Hauſſant parmy les airs leurs pointes flâboyantes,
Entre un nôbreux amas d'enſeignes ondoyantes....
A la gauche paroiſt des Goths le prompt ſecours,
Faiſant tout retentir de clairons, de tambours.
Polignac les conduit, digne fils de ſon pere,
Le ſage, le pieux, l'illuſtre Apollinaire,
Dont les doctes écrits, & les aimables vers,
Victorieux des ans courent par l'Univers,
Qui s'acquit, éclatant en puiſſance, en juſtice,
La fille d'un Ceſar, & le rang de Patrice.
Autour de luy paroiſt maint noble impetueux,
De l'Auvergne habitant le climat montueux,
Des Etats d'Alaric la force plus prochaine;
Cependant que luy meſme il arme l'Aquitaine.
Aprés les Goths paroiſt de ſuite s'avançant
[a] L'Helvetique ſecours, & nombreux & puiſſant,
De pietons aguerris, à cuiraſſe luiſante,
A longue & large épée, à la garde peſante:
Tous armez de longs bois, patiens aux travaux;
Et reputant la mort pour le moindre des maux.
[b] L'Allobroge le ſuit, & les troupes Alpines,
Et l'habitant du Val des montagnes Telines;
Et loin derriere tous fait retentir l'airain,
Le [c] Rhete valeureux qui void naiſtre le Rhein.

a *Les Suiſſes.* b *Les Savoyards.* c *Les Griſons.*

Pour la marche de l'armée de Clovis.

Comme de mainte ſource, & de mille ruiſſeaux,
Des Alpes épandans leurs tournoyantes eaux,
Le Lech, l'Iſer, le Drave, & cent autres rivieres,
Se forment, & long-temps coulent ſeules & fieres,
Puis fondent au Danube, & de communs efforts
Peſle-meſle avec luy ravagent ſes deux bords;
Avec orgueil & bruit ſemblent dompter la terre,
Puis à la mer Euxine oſent porter la guerre:
Ainſi du Prince Franc les Gendarmes épars,
Pour former un ſeul Camp, marchent de toutes parts.

De la meſme marche de l'armée de Clovis.

Tout s'avance en bel ordre; & de l'auguſte Roy
Tout garde dans les champs la rigoureuſe loy.
Le laboureur content ſent la paix dans la guerre.
Le troupeau broute l'herbe, & le bœuf fend la terre.
Le ſoldat eſt puny du moindre fait commis;
Et garde ſa fureur contre les ennemis.
Devant les pas du Prince, & de ſa fiere armée,
Marche avec la Terreur ſa haute Renommée;
Et pour faire obſerver ſes ordres redoutez,
La Juſtice & la Force arment ſes deux coſtez.

De l'armée d'Algerion.

Qui compteroit l'amas des Gendarmes Saxons,
Pourroit compter auſſi les épics des moiſſons,
Les fleurs dont au Printemps la terre ſe couronne,
Et ſur les tertres verds les raiſins de l'Autonne.
Le Prince Algerion, grand de cœur & de corps,
Pour ſa garde en choiſit dix mille des plus forts,
Qui tous ſortans des flancs de leurs meres fecondes,
Ont de l'Elbe glacé ſouffert les froides ondes;
Endurcis à la peine, & qui ne craignent pas,
Les attaques des temps, ni l'horreur des combas.
De Cheruſques Archers une troupe infinie
Marche avec cent drapeaux ſous le noble Arminie,
Iſſu de ce grand Chef, dont l'indomptable cœur
Des ſuperbes Romains fut tant de fois vainqueur:
Qui d'un ſort obſtiné, fatal à tant d'armées,
Dans ſes pieges ſurprit cent teſtes renommées.
Tous ces peuples ſont fiers, nourris aux regions
Où le ſoc traine encore les os des Legions,
Prés des bords du Veſer, & de la foreſt ſombre,
Où ſouvent de Varus on voit paroiſtre l'ombre,
Grande, paſle, & jettant de gemiſſantes voix,
Des ſiens cherchant encor les reſtes dans les bois.
De l'heur de leurs ayeux ces troupes ſont les vaines, [maines.
Portant pour leurs drapeaux des enſeignes Ro-

Puis les forts Marcomans, & les Campſaniens,
Et les Sueves, couverts des monts Herciniens,
Les Cattes, les Samnons, les hardis Hermondures,
Qui du Necre & du Meyn boivẽt les ondes pures,
Et les fiers Allemans, dont l'heureuſe valeur
A reduit tous ces noms ſous la force du leur,
Marchent de lieux divers, à files inégales,
Sous le ſon des clairons, des tambours, des tymbales.
Comme quand par les airs les Aquilons volans
Trainent de toutes parts les nuages roulans,
De l'amas il ſe forme une nuë épaiſſie,
Dont le voile étendu rend la terre obſcurcie:
Ainſi de toutes pars vient le Soldat Germain:
Puis s'aſſemble, & s'étẽd depuis les bors du Meyn
Juſqu'à ceux que le Rhein arroſe de ſes ondes;
Et couvre juſqu'à Vorms tant de plaines fecondes.

Virgile n'a point donné un caractere de haute valeur à Enée, & l'a fait pitoyablement combattre contre Turnus. Monſieur de Segrais aura de la peine à bien relever l'endroit où Enée ſe battant contre Turnus défend qu'on luy donne une épée, voulant achever ſon combat contre ce Prince qui avoit rompu la ſienne. Voicy le combat de Clovis contre Alaric.

ALors au bout du champ s'écartent les deux Rois:
Puis fondent l'un ſur l'autre, & baiſſent les bois,
A leur force joignant leur adreſſe guerriere.
Tous les yeux en ſuſpens regardent leur carriere.
De deux coups differens les guerriers indomptez,
Par un puiſſant effort également heurtez,
Font voir dans le ſuccez de leur courſe rapide,
Leur corps inébranlable, & leur cœur intrepide.
Clovis rompt, de ſon coup adroit & vigoureux,
La viſiere du Goth, dont le bois moins heureux
Dans le bras de Clovis porte une rude atteinte.
Sur la terre en éclats patoiſt la lance peinte.
Les vallons, les rochers, par tout aux environs,
Retentiſſent de loin du grand bruit des clairons,
Et des confuſes voix mille fois redoublées,
Qu'épandent par les airs les troupes aſſemblées.
Comme ſur [a] l'Archipel deux Galeres par fois,
Dont l'une a le Croiſſant, l'autre arbore la Croix,
Portent l'une vers l'autre une haine enflammée,
Se heurtent, & du choc rompent leur proüe armée.
La bouche des canons vomit le feu tonnant,
Le [b] Negrepont fremit du long bruit reſonnant,
Le bord d'Aſie en tremble, & ſur l'onde embrazée
Par tout flote la rame, & l'antenne brizée.
Telle on void la fureur des deux Princes rivaux.
Ils moderent le cours de leurs ardens chevaux,

a *La mer Egée.* b *L'Iſle Eubée.*

Qui pareils & de taille, & de force, & d'haleine,
Par la fougue emportez, s'écartent dans la plaine.
Tous deux ayant en main leurs glaives reluisans,
Se font à leur retour sentir leurs coups pesans....
Alaric des deux mains, d'une ardeur vehemente,
Leve son coutelas, sur l'arçon se haussant;
Et flate ses guerriers d'un espoir renaissant.
Du fer, & de l'écu sur qui se void semée
Du Lis chery du Ciel la fleur si renommée;
Le Monarque des Francs & vigilant & prompt,
Soutient le glaive lourd dont la lame se rompt.
Le Goth voyant sa main de secours dépourveuë,
Sur sa hache tranchante alors tourne sa veuë.
Sa dextre en mesme temps l'arrache de l'arçon;
De l'épée en sa gauche il retient le tronçon.
Clovis jette son fer, & son ame Royale,
Pour vaincre un ennemy, ne veut qu'une arme égale.
Il prend aussi sa hache; & tous deux de leurs coups
Font sauter des brassards les lames & les clous.
Le sang coule à tous deux: le Monarque de France
D'une juste fureur renforce sa vaillance:
Du Goth attaint la teste, & le tranchant acier
Tombe encore, en glissant, sur les reins du coursier.
Ses nerfs en sont coupez: le fort cheval succombe;
Et par le mesme coup le Goth chancelle & tombe.
Il demeure étourdy, sous la selle abbatu.
Il veut, par ses efforts, relever sa vertu.
La joye émeut les cris des troupes amassées:
Mais des Goths, par la peur, les ames sont glacées.

Clovis ſe jette à terre. Alaric, leve toy,
C'eſt debout, luy dit-il, que doit mourir un Roy.
Et Clovis ne veut pas avoir ſi peu de gloire,
Qu'à la mort d'un courſier il doive ſa victoire.
Alaric ſe dégage; & la honte en ſon cœur
Ranime en meſme temps ſa force & ſa fureur.
Alors pied contre pied l'un à l'autre s'attache.
Ils ſe frappent tous deux de la peſante hache,
Dont le fendant acier, pouſſé d'un vif effort,
Porte à ce qu'il rencontre & le coup & la mort.
Clovis hauſſe le bras, & du fer qu'il décharge
Fait au col d'Alaric une bleſſure large.
Le Goth fond ſur le Franc, par un tranſport ſoudain;
Et vainement s'efforce à deſarmer ſa main.
Entre ſes bras nerveux, il le ſerre, il le lutte.
Clovis l'eſtraint, l'ébranle; & d'une lourde chute,
Aprés les longs efforts de leurs corps balancez,
Sur le champ, l'un ſur l'autre, ils tombent renverſez.
Comme un chesne ſappé dans la ſombre Erymante,
Fait voir aux bucherons ſa cime chancellante;
Et long-temps s'ébranlant, avant que ſuccomber,
Fait douter où le ſort le doit faire tomber:
Meſme dans ſa ruine eſt encore ſuperbe,
Abatant ſous ſon poids un grand ſapin ſur l'herbe;
Il ſemble triompher, couvrant de rameaux verds
L'arbre que dans ſa chute il a mis à l'envers.
Ainſi du Roy des Francs la force imperieuſe,
De la force du Goth ſe rend victorieuſe.

Il le ſerre, il l'opprime, & des bras, & du corps.
L'Ennemy fait ſous luy d'inutiles efforts.
Puis d'un cœur genereux, tout à coup il ſe leve;
Et veut que le combat plus noblement s'acheve.
Chacun ſe ranimant & d'eſpoir & de cœur,
Se hauſſe, & d'un ſeul coup pretend eſtre vainqueur.
Au Ciel en ce moment Clovis leve la teſte;
Et fait à Jeſus-Chriſt cette juſte requeſte:
Seigneur, guide ce fer ſur le chef Arien,
Pour l'honneur de ton nom, pluſtoſt que pour le mien.
Soudain d'un grand éclair la terre s'illumine.
Clovis ſent le preſage, & la force divine:
Sur la teſte du Goth porte le coup fatal;
Et l'entame, en tranchant le ſolide metal....
Clovis ſur Alaric jette un œil de mépris.
Va, dit-il, aux Enfers, ame vaine & traitreſſe,
Ennemy de mon Maiſtre, amant de ma Princeſſe.
Le Goth eſt étendu prés du Roy glorieux.
Meſme aprés le trépas il ſemble furieux:
Et l'on remarque encor, ſur ſon viſage bleſme,
Son invincible orgueil qui ſurvit à luy meſme.

La compa-

La comparaiſon du Lion eſt dans Virgile au commencement du [illegible] livre, parlant de Turnus.

Pœnorum qualis in arvis
Saucius ille gravi venantum vulnere pectus,
Tum demùm movet arma leo: gaudetque comantes
Excutiens cervice toros, fixumque latronis
Impavidus frangit telum, & fremit ore cruento.

On la verra bien-toſt traduite par Monſieur de Segrais. Voicy comme elle eſt dans Clovis, parlant d'Alaric en la bataille dont il deſeſperoit.

Son deſeſpoir l'excite à ſes derniers efforts.
De meſme qu'un Lion, grand de cœur & de corps,
Que nourrit en ſes monts la chaude Numidie,
Alors qu'environné d'une troupe hardie,
Et jettant en courroux la flame par les yeux,
Il ne voit que des chiens, des Maures des épieux:
Secouë en ſon peril ſon poil épouvantable;
Deux fois bat de ſa queuë & ſes flancs & le ſable,
Irrite furieux ſon courage boüillant;
Et prevenant l'aſſaut, veut eſtre l'aſſaillant.

Mouvemens de rebellion dans une armée.

Les uns ſont ébranlez par ces diſcours rebelles,
Les autres moins legers à leur Roy ſont fideles.

L'un s'émeut, l'autre tient ſes penſers plus couverts,
Tout le Camp ſe partage en ſentimens divers,
Comme lors que la mer contre le Rhein rebrouſſe,
Par ſes élans reglez ſans ceſſe le repouſſe;
Et malgré ſon dépit s'irritant ſans repos,
Veut que contre ſa ſource il revolte ſes flots;
Le fleuve, ſur ſon chef laiſſe paſſer les ondes:
Et gardant le lit pur de ſes arenes blondes,
Coule ſans s'émouvoir ſous l'effort ennemy:
Puis d'un paiſible cours, en luy meſme affermy,
Purge en peu de momẽs ſes eaux douces & claires,
Du mélange écumeux de ces vagues ameres,
Les rechaſſe vainqueur, les pouſſe, & les confond
Parmy les vaſtes flots de l'empire profond:
Ainſi malgré l'effort de la ruſe infernale,
La triomphante armée à Clovis eſt loyale.

Voicy l'ardeur du combat & de l'amour entre deux Princes rivaux, avec une comparaiſon de deux vents, qui eſt dans Virgile, mais non ſi pouſſée.

IL gagne par la force & la place & le temps
Pour ranger ſur le bord ſes Guerriers degoutans.
Contre l'heureux ſuccez Sigiſmond s'evertuë.
Il court, ſe deſeſpere, anime, frape, tuë,

Serre de Bourguignons un gros impetueux,
Pour rompre d'un seul coup l'abord tumultueux.
Gondomar le seconde, aux perils s'abandonne.
Tout s'émeut, tout combat, la trompette resonne.
Comme deux vents émeûs se battent sur les mers,
L'un vers l'autre volant des bouts de l'Univers,
Joignent à leur querelle & vagues & nuages,
Et foudres éclatans, & pluvieux orages.
Tout se choque, tout bruit; eux-mesmes resonnans,
Animent le combat par leurs soufles tonnans.
Clovis & Sigismond, par les prez, par les landes,
Avec pareille ardeur, ainsi poussent leurs bandes.

Vn peu aprés dans la mesme bataille.

Alors des Ubiens le trouble ou la retraite
Au libre Sigismond valent une deffaite.
Il va d'un mesme cours saccager le Tongrois.
Clovis d'autre costé pousse ses grands exploits.
Et cõme deux faucheurs, qui d'une ample prairie
L'un à l'autre opposez tranchent l'herbe fleurie,
Elargissent leur voye, & jettent par compas
Une verte moisson qui tombe sous leurs pas:
Clovis & Sigismond ainsi d'un grand courage,
Chacun de leur costé, moissonnent leur passage:
Et chacun mesurant sa fortune à son cœur,
Par son effort espere, & s'estime vainqueur.
Ils se cherchent tous deux. La flame noble & forte,
Puisée en mesmes yeux, l'un vers l'autre les porte.

Chacun d'eux ſe croit ſeul digne d'en eſtre atteint,
Veut que le feu de l'autre en ſa mort ſoit éteint.
Chacun d'eux veut punir, comme une audace extreme,
L'injurieux deſſein d'aimer celle qu'il aime;
Ne craint dans ſa fureur ni dangers ni travaux;
Et de gloire & d'amour tous deux ardens rivaux.

Commencement de la bataille de Clovis aprés ſon Bapteſme, contre Alaric Roy Arien.

TOut Soldat brule d'eſtre ou vainqueur ou martyr.
Les deux Camps oppoſez commencent à partir.
Les clairons des deux parts à l'envy ſe répondent.
Déja les premiers rangs ſe choquent, ſe confondent:
Et la honte irritée, en cette aſpre chaleur,
Se réveille, & s'égale, à la haute valeur.
Des hardis Aquitains la force inébranlable
D'abord ſoutient des Francs le choc épouvãtable.
Long temps d'un doux eſpoir ils animent leurs cœurs;
Et n'eſtant pas vaincus, penſent eſtre vainqueurs.
D'armes, de morts, de ſang, les plaines ſont couvertes.
Les Rois, dans l'heur égal, ſentent d'égales pertes:
Font marcher la bataille, & ſans ceſſe agiſſans,
Joignent l'art de la guerre à leurs efforts puiſſans.

Chaque troupe s'émeut, se heurte, se renverse.
Comme deux fiers torrens, d'une route diverse,
L'un vers l'autre fondant de deux tertres neigeux,
Meslent avec fureur leurs grands flots orageux:
Long temps de force égale, & d'une égale rage,
Emus & blanchissans, balancent l'avantage:
Mais enfin l'un succombe, & par l'autre emporté,
Cede au rapide effort de son cours indompté.

Autre effort de combat, avec la comparaison du feu qui est dans Virgile.

Ac velut optata ventis aestate cohortis
Dispersa immittit sylvis incendia pastor.
Correptis subitò mediis, extenditur una
Horrida per latos acies Vulcania campos.
Ille sedens victor flammas despectat ovantes.

On verra cela en François dans la traduction de Monsieur de Segrais des six derniers livres, où seront aussi les batailles.

Cette comparaison d'un combat avec le feu est ainsi dans Clovis.

Ouvre les bataillons, & par tout se fait jour,
Puis libre se répand dans les champs d'alentour.
Ainsi que par les vents une flame irritée
Augmente dans les bois sa fureur indomptée,

Brûle des verds taillis les branchages menus,
Puis d'un cours ondoyant passe aux arbres che-
Détruit en un moment une forest entiere, [nus,
Puis se perd dans les airs n'ayant plus de matiere.

Changement de malheur en bonheur dans une bataille.

LE Monarque vainqueur regne dãs la cãpagne,
Et rend grace à Dieu seul de l'heur qui l'ac-
compagne.
Il laisse aller les Francs au dos des fugitifs: [tifs...
Ne trouve dans les champs que morts & que cap-
De ses chefs une troupe autour de luy s'amasse,
Où d'un libre penser en son ame il repasse
Les caprices divers du sort injurieux,
Et de ses grands travaux le succez glorieux.
Ainsi le noble fleuve à la rapide course,
Le Tigre est mal-heureux au sortir de sa source,
Cent fois de ses ruisseaux heurte le mont natal,
Qui presente un obstacle à son onde fatal,
Ne rencontre à son cours nuls passages propices,
Gauchit par les costaux, trouve cent precipices,
Va, revient, & rebrousse; & de flots vagabonds
Fait parmy les rochers cent chutes & cent bonds:
Se confond dans un lac, puis retrouve sa voye,
Par des antres deux fois sous la terre se noye,
Se cache; & reprenant sa premiere vigueur,
Se fait revoir encor des abysmes vainqueur:

Enfin libre & puiſſant, il bagne, il court, il dompte
Les champs de Babylone, & ceux de Cteſiphonte:

On peut bien comparer ces comparaiſons à celles d'Homere & de Virgile, comme encore celles qui ſuivent.

Enfin paroiſt de loin dans une vaſte lande,
Du Pontife ſacré la magnifique bande,
On void, de chapes d'or deux longs ordres brillans,
Separans en deux parts les peuples fourmillans.
Les chants frapent les airs: mille voix les ſecondét;
Les trompettes des Franes à l'envy leur répondét.
Comme quand les Paſteurs de differens hameaux,
D'un accord l'un vers l'autre ameinent leurs troupeaux,
On void venir de loin, par des allures lentes,
Les taureaux mugiſſans, & les brebis bélantes.
Tout s'approche, ſe meſle, & répand dans les airs
Les diſcordans accords de tant de cris divers;
Et l'on entend ſe joindre à tant de voix confuſes,
Les ſons des chalumeaux, & ceux des cornemuſes.
Et l'armée, & le peuple, ainſi d'un pas divers
S'avancent l'un vers l'autre, & joignent leurs concerts.

La marche de Clovis au Temple pour ſon Bapteſme, avec une comparaiſon.

Déja pour l'éclairer le Soleil ſe prepare;
De ſes plus beaux rayons vers l'Aurore ſe pare;
Et déja du Palais le grand Monarque Franc,
A l'envy lumineux, ſort en long manteau blanc,
Semé de Lis d'argent, doublé de pure hermine,
Porté par ſix enfans de Royale origine.
Son chef majeſtueux alentour eſt lié
D'un diadême blanc de creſpe delié,
D'où tombent ſes cheveux à boucles negligées,
Que ſans les ſoins de l'art la nature a rangées.
Sa ſuite, en longue file, éclate en habits blancs;
Et d'un ſuperbe pas, ſelon l'ordre des rangs,
S'avance lentement, les Princeſſes, les Princes,
Les puiſſans Gouverneurs des plus grandes Provinces,
Tous en longs manteaux blancs, & d'argent recouverts:
Comme au lever du jour, dans les rudes hyvers:
Lors que le ſombre Ciel fait tomber dans les plaines
L'éclatante blancheur de ſes volantes laines,
On void par les chemins tout paſſant, tout berger,
Veſtus également de cét argent leger.
Ainſi va le Monarque; & ſa troupe de meſme
Porte en l'accompagnant la couleur du Bapteſme.

L'em-

L'embrazement d'un Palais, avec une comparaiſon.

Soudain en lieux divers les flames ſont ſemées.
Déja montent aux Cieux les épaiſſes fumées:
On void les ſoliveaux, les murs, les toits flambans,
Les combles élevez aux abyſmes tombans.
Le feu vomit par tour ſa force furieuſe,
Qui petille, & s'accroiſt, par tout victorieuſe.
Il ondoye, & les vents aident à l'attiſer:
Et l'eau meſme ne ſert qu'à le mieux embrazer.
Par ſon propre ennemy ſa fougue ſe renforce.
De tout ce qui s'oppoſe il en fait ſon amorce.
Tout au deſaſtre accourt: Les gardes du Palais,
Et les voiſins émus, & les actifs valets,
Võt chercher en tous lieux les ſecourables ondes,
Les fontaines, les puits, les ciſternes profondes,
Et la Seine voiſine, & les courans ruiſſeaux.
Rien ne ſert: le feu regne au mépris de tant d'eaux.
Les vaſes d'or, d'argent, & les bronzes antiques,
Peſle-meſle fondus coulent par les portiques,
Dont les ruiſſeaux boüillans, riches, mais dangereux,
Brulent d'un traitre cours les pieds des mal-heureux.
Des deux Villes jadis telle fut l'avanture,
Quand les feux enſoufrez, vangeurs de la Nature,
Dont un peuple changeoit les ordres eternels,
Conſumerent le crime avec les criminels.

Les caracteres de deux jeunes Princes freres, l'un amant mal-heureux, & l'autre d'un esprit libre, avec une comparaison.

SIgismond, qu'un beau trait a percé dans le cœur,
Sent son mal qui le presse, & le tient en langueur.
D'une ardente rougeur sa joüe est colorée,
Et fait voir que d'ennuys son ame est devorée.
Taciturne, inquiet, il resve incessamment;
Et ne peut en un lieu s'arrester un moment.
Souvent, il mord sa levre, & montre en sa souffrance,
Qu'un fier dépit le ronge, & qu'il perd l'esperance.
Goudomar d'un pied libre, & d'un plus libre cœur,
D'un agreable esprit, d'une charmante humeur,
Et marchant sans repos par sa troupe éventée,
S'emporte où le conduit sa jeunesse indomptée;
Tel qu'un jeune belier, qui de fougue animé,
De cornes se sentant nouvellement armé,
Bondit, heurte, renverse, & follement superbe
Met sa troupe en desordre, & domine sur l'herbe.

Comparaiſons ſur le ſujet de Clotilde, que Gondebaut ſon oncle craignoit de donner en mariage à Clovis, aprés avoir fait mourir le pere, la mere, & les freres de cette Princeſſe, qui pour ce ſujet le haïſſoit avec raiſon, & qui eſtoit nourrie prés d'Amalberge, femme de Gondebaut.

LEurs yeux déja brilloient d'une ardeur exceſſive,
Reſpirant les combats, quand Amalberge arrive.
Sa belle troupe éclate, & s'avance avec bruit.
Et ſur toutes paroiſt Clotilde qui la ſuit,
Couvrant d'un front modeſte une haine cachée,
Malgré ſon ame ſainte, à ſon ſang attachée:
Telle que luit la Lune, & plus brillante encor,
Quãd pompeuſe elle regne entre mille aſtres d'or,
Et d'un teint rougiſſant preſage les tempeſtes,
Qui briſeront des pins les orgueilleuſes teſtes.
Cette douce beauté cauſe de la terreur.
Le fils fremit d'amour, & le pere d'horreur.
L'un l'aime & la redoute, & * l'autre croit encore
Voir ſes parens hideux, dont l'aſpect le devore.
Il apperçoit ſon mal ſous ces vives couleurs,
Comme un ſerpẽt caché ſous les plus belles fleurs,

* *Il les avoit veûs en ſonge, qui luy avoient fait peur.*

Qui ſifle & fait grincer la dent envenimée,
Par qui ſera bien-toſt ſa trame conſumée.
Il s'émeut, il paſlit, & d'un geſte forcé
Renferme le tourment dont il eſt oppreſſé.
Vn bref diſcours ſe paſſe en douceurs déguiſées,
En regards meſurez, en paroles peſées;
Et dans un pas étroit l'un & l'autre engagé,
Sent ſon cœur, au départ, d'un grand faix ſoulagé.
Sigiſmond, du reſpect ſouffre la dure chaiſne,
N'oſãt ſuivre ſon cœur, que la Princeſſe entraiſne;
Long-temps la ſuit des yeux, long-temps par les ſoupirs,
Touſiours par la penſée, & par les vains deſirs.

Il faut finir les comparaiſons du Poëme de Clovis oppoſées aux plus belles de l'Eneide, par celle de la belle Clotilde avec la belle Helene.

APrés la troupe ſort l'admirable Princeſſe,
Sur un chãr où la pourpre à l'or joint ſa richeſſe:
Et de ſes belles mains elle meſme conduit
Les reſnes, où de l'or le mélange reluit.
De deux chevaux Perſans ſon adreſſe modere
La bouche delicate, & l'allûre legere.

Tous deux gris argentez, mouchetez par les flancs,
Trainans juſqu'au ſablon la queuë & les crins blancs.
Et ſur ſon beau viſage eſt vivement dépeinte
La joye, avec l'amour, & l'eſpoir, & la crainte.
Telle, mais non d'un œil ſi chaſte, ni ſi doux,
Triomphoit prés du [a] Xanthe, avant que ſon [b] Epoux
Eût de mille vaiſſeaux armé ſa jalouſie,
[c] Celle qui fit combattre & l'Europe & l'Aſie.

On peut encore mettre icy l'endroit où Clovis retourne dans ſon Palais aprés ſon Bapteſme, avec la comparaiſon du Bucentaure de Veniſe.

Sortent du riche Temple, & devots, & contens,
Parmy les vœux du peuple, & les cris éclatans.
Le Roy paſſe à pas lents parmy la foule épaiſſe,
Qui ſe fend avec bruit, qui s'écarte, & ſe preſſe,
Admirant ſon éclat ſaint & majeſtueux,
Puis remeſle ſoudain ſes flots tumultueux.
Comme aux feſtes du Saint qu'un grand Senat honore,
S'avance dans la mer le vaſte Bucentaure,
De ſa prouë au front d'or, & de ſon corps pompeux,
Fierement en deux parts fend les flots écumeux:
Puis à peine a paſſé ſa maſſe magnifique,
Qu'auſſi toſt ſe rejoint la vague Adriatique.

a *Fleuve prés de Troye.* b *Menelas.* c *Helene.*

Par tous ces vers qui ont eſté rapportez du Poëme de Clovis, & que l'on void eſtre d'vne force égale par tout, on peut juger que ceux qui diſent que cét Ouvrage ne ſe ſoutient pas, ne ſont point juges équitables; puis que tout le Poëme eſt de la meſme force, ſans ſe dementir en aucun lieu. Car pour quelque peu de vers entre douze mille, & que l'on peut fortifier quand on voudra, cela n'eſt pas digne de reproche, & encore moins de condamnation pour le tout, comme je l'ay déja allegué d'Horace.

Non ego paucis
Offendar maculis.

Mais il ne faut pas attendre autre choſe durant noſtre vie.

Car le ſiecle envieux juge ſans équité:
Mais j'en appelle à toy, juſte Poſterité.

EXEMPLES TIREZ DV Poëme de Clovis.

Pour faire voir que la connoiſſance des beaux Arts, comme de l'Architecture, de la Peinture, de la Sculpeure, de la Perſpective, & des autres, eſt bien neceſſaire à un Poëte Heroïque, pour inventer & décrire de riches images de magnificence.

Le Palais d'Auberon.

IL arrive au ſommet, & ſes yeux ſont ſurpris
De voir du grand Palais le ſuperbe pourpris.
Aurele s'en approche, & curieux regarde
Que la pompeuſe porte eſt ouverte & ſans garde.
Ils admirent ce lieu de foreſts enfermé,
Et de telle ſtructure, & ſi peu renommé.
Ils entrent dans la court, où cent torſes colonnes,
Dont les chapiteaux d'or ſont les riches courõnes,
Separoient cent Heros, que le ciſeau ſçavant
Sembloit avoir changez en un marbre vivant....
Ils entrent dans la ſalle, où le fond étincelle
D'un riche & noble feu de cedre & de canelle,
Par qui le lambris d'or eſt tout brillant de feux,
Et par un double éclat ſuperbe & lumineux....

D'abord un grãd parterre à leurs yeux ſe preſente,
Montrant de mille fleurs la peinture éclatante.
Dans un parc odorant, parmy les orangers, [gers.
Reſonnoient les doux chants de mille oyſeaux le-
Les ruiſſeaux ſerpentans, qui moüilloient la ver-
dure,
A ces chants animés méloient leur doux murmure.
Et les bois & les prez, pour de longs promenoirs,
Preſentoient ou l'air libre, ou les ombrages noirs.
Ils admirent confus ces beautez nompareilles,
Où la Nature & l'Art prodiguent leurs merveilles.
Mais la preſſante ſoif vers l'eau porte leurs pas.
La fontaine, de loin, formoit un gros amas
De blanchiſſantes eaux dans les airs élancées,
Qui tomboient avec bruit, comme un arc renver-
Au centre du baſſin d'une immenſe largeur, [ſées.
Alcide preſſoit l'Hydre avec un pied vangeur.
Chaque teſte, autrefois de Lerne l'épouuante,
Sembloit languir à bas, ni morte, ni vivante.
De ſept goſiers coupez ſortoient de longues eaux,
Traçant ſur le vainqueur ſept humides berceaux:
Et ſur l'onde ridée, alloient par le zephire
Cent vaſes de criſtal, prés des bords de porphyre.

Le Temple de la Verité.

Une longue vapeur, que le Soleil éclaire,
Trace un chemin d'argent à la divine Mere.
Leurs pieds en meſme temps foulent d'un noble
Des chimeres de l'air les mobiles amas. [pas

Enfin vers le ſaint lieu la Reine parvenuë,
Void briller de plus prés, ſur une large nuë,
Un Temple, nón baſty de marbre ou de metal,
Mais dót les riches murs ne ſont qu'un pur cryſtal.
De piliers de cryſtal un ordre magnifique
Environne le Temple, & ſoutient le portique.
La porte eſt de criſtal, & ſur ſon arc vouté
Eſt écrit: C'eſt le Temple où luit la Verité.
Ils entrent, & ſes yeux ſont frapez de lumieres
Que ne peuvent porter leurs mortelles paupieres.
Mais la Reine du Ciel les touche de ſa main,
Et redouble la force à ſon regard humain.
De cent longs diamans cent colonnes brillantes
Jettoient de toutes parts leurs clartez rayónantes.
Les chapiteaux luiſoient d'un rubis flamboyant:
La corniche éclatoit d'un iris ondoyant:
La friſe eſtoit d'opale; & la ſuperbe baſe
Eſtoit riche de l'or de la jaune topaſe.
D'amethiſte éclairoient cent piedeſtaux pareils,
Sous cent nobles Martyrs de jacynthes vermeils,
Qui de la Verité ſuivant la rouge enſeigne,
Avoient verſé leur ſang pour l'honneur de ſon re-
La voûte blanchiſſoit de ſaphirs lumineux. [gne.
L'eſcarboucle au milieu répandoit mille feux,
Clef du riche edifice, & ſur le chef pendante.
La voûte avoit ſes arcs d'émeraude riante.
Les carreaux du pavé, d'un art laborieux,
Formoient un doux plaiſir aux regards curieux,
Par des compartimens d'une ſoigneuſe élite,
D'agathe en cent façons jointe à la chryſolite.

Là tout eſt tranſparent : la claire Verité
N'a nulle ombre en ſon Temple, & nulle obſcurité.

Deſcription des bois & des eaux de Ruel du temps de Clovis.

Sçache que ces ruiſſeaux, que ces bois où nous
ſommes, [mes.
Que ces ruſtiques lieux, peu frequentez des hom-
Où Nature eſt en paix, & ſe joüe à l'écart,
Alors ſeront pompeux des merveilles de l'Art,
Et ſeront la demeure agreable & ſecrete,
Que ce grand Richelieu choiſira pour retraite.
Alors en promenoirs, droits & larges & longs,
Tapiſſez de verdure, & de fermes ſablons,
Seront changez ces bois, que la ſimple Nature
Maintenant laiſſe naiſtre & croiſtre à l'avanture.
Alors ces clairs ruiſſeaux, de nos brebis aimez,
Seront d'un art ſoigneux dans le plomb renfermez,
Sortiront en fureur de leurs priſons preſſées,
Et fraperont les airs de leurs eaux élancées.

Repreſentation du lieu d'Hercueil prés de Paris, où ſont maintenant de grands & hauts Aqueducs.

Un jour ſur le tapis d'une vallée ombreuſe,
S'éprouvoit aux tournois ſa troupe valeureuſe,
Où depuis, l'Art pompeux qui ſçait guider les
A de la terre au Ciel élevé les ruiſſeaux, [eaux,
Sur ces arcs, orgueilleux de porter aſſez d'onde,
Pour éteindre la ſoif de la Cité feconde.

L'entrée dans une grande Galerie.

Une porte d'airain s'ouvre alors en deux parts,
Le lieu vaſte reçoit les avides regards.
Vers le bout éloigné, qu'à peine l'œil acheve,
La voûte ſemble baſſe, & le pavé s'éleve.
Le lambris qui les ſuit vers un but limité,
Diminuë à l'égal d'un & d'autre coſté.
Là dans un beau chãp d'or l'orgueilleuſe Sculpture
Conteſte un noble prix à la docte Peinture.

Cela ne pouvoit eſtre imaginé, ni exprimé, ſans ſçavoir la Perſpective, Comme cecy ſans entendre les Baſtimens.

Là le maiſtre Architecte en fronçant le ſourcy,
D'un Téple à cent piliers mõtre un plan racourcy.
Dans le meſme rouleau, monte en lignes tracées
Le pourpris exhauſſé, les colonnes dreſſées,
Et la voûte, & le dome au front audacieux,
Portant ſupertbement ſa pointe dans les Cieux.
La ſcie aux dents d'acier, long ſuplice des arbres,
Icy tranche un grand cheſne, & là coupe les mar-
Là ſe taille la pierre, icy fume la chaux. [bres.
Là ſont dreſſez en l'air les hardis échaffaux.
Icy ſe perd aux yeux l'orgueilleuſe machine,
Haute ſur les Palais, & des aſtres voiſine.

Virgile dit ſeulement,

Minaque
Murorum ingentes, aquataque machina cœlo.

Il falloit encore estre Peintre, pour bien representer en un éloignement dans un tableau, une bataille, & dire.

Voyez dans le lointain, sur les sanglantes rives,
Des superbes Saxons les troupes fugitives,
Et que les coups legers d'un labeur delicat,
On peint en peu d'espace un horrible combat.

Et encore pour representer un renversement des Idoles, & faire voir l'excellence de la Sculpture.

Par tout on void tomber toute Image profane,
Et Jupiter, & Mars, & Junon & Diane.
Leurs membres sont épars. Les Chrétiens satisfaits
Détruisent à l'envy ces modeles parfaits,
Gloire de l'Art sçavant qui les fit admirables,
Honte du cœur humain qui les crut adorables.

On peut encore croire que les Lecteurs équitables reconnoistront qu'il faut estre Architecte, & Peintre, & Poëte, pour avoir pû imaginer & representer un tombeau aussi magnifique & aussi surprenant que celuy qui suit.

TOMBEAV DV GRAND CARDINAL DE RICHELIEV.

ODE.

Lace aux Muſes immortelles,
O! troupe de médiſans,
Deteſtables partiſans
D'Ennemis, ou de Rebelles!
Neuf Deeſſes à la fois
Vont faire bruire leurs voix,
Fuyez, elles vont pareſtre,
Pour couvrir de lauriers verds
Richelieu qui fit ſon Maiſtre
L'Arbitre de l'Univers.

Rare modele des Princes,
Loüis, juſte Conquerant,
Qui d'un eſpace ſi grand
As élargy tes Provinces:
Si par ſon puiſſant conſeil
Ton courage ſans pareil
Conceût les faits qu'on adore,
S'il donna force à tes loix,
Souffre qu'en luy l'on honore
La merveille de ton choix.

Quand la Parque inexorable,
Par un cruel accident,
Fit voir le triſte occident
De cét Aſtre incomparable,
Le Chœur des divines Sœurs,
Dont il aimoit les douceurs,
Et la majeſté ſublime,
Sentit à ce grand malheur
Que le ſeul ſilence exprime
Une profonde douleur.

L'Envie aux dents venimeuſes,
Aux ongles noirs & perçans,
Qui laiſſant les impuiſſans
S'attaque aux teſtes fameuſes,
Mais qui dans les jours D'ARMAND
Gron loit à peine un moment,
Sous ſes grandeurs étouffée;
Prend ce temps, d'un lâche cœur,
Penſant dreſſer ſon trophée
Sur la mort de ſon vainqueur.

Soudain de noires malices
Ses beaux faits ſont combatus.
On déguiſe ſes vertus
De l'affreux maſque des vices.
Sa juſtice eſt cruauté;
Son courage une fierté
Funeſte à l'heur de la terre;
Et tous, d'une ingrate voix,
Font un crime de la guerre
Qui mit l'Eſpagne aux abbois.

Dans leur deüil les filles saintes
Se réveillent en sursaut,
Pour livrer un rude assaut
A ces insolentes feintes.
Elles ramassent leurs sens,
Pour opposer leurs accens
Au bruit mensonger qui vole;
Et pour aider leur chaleur,
Le Dépit rend la parole
Qu'avoit ravy la douleur.

Place donc, ô bande impure,
A cét immortel troupeau,
Qui va luy faire un tombeau
D'inébranlable structure.
Des marbres suivront leurs voix,
Comme le * Chantre autrefois
Qui bastit Thebe à sept portes;
Et déja ne voy-je pas
Cent & cent colonnes fortes
Roulantes aprés leurs pas?

* *Amphion.*

Déja je les voy rangées.
Quel miracle ? je voy plus.
De leurs chapiteaux feüillus
Leurs teſtes ſont ombragées.
Plus haut d'un jaſpe vermeil
S'élevent d'ordre pareil
Les friſes & les corniches;
Et dans l'intervalle égal
Le porphyre orne les niches
Pour le marbre ou le metal.

Voicy l'illuſtre * Rebelle, * *Rochelle.*
La rivale de nos Rois,
Aux Autels ainſi qu'aux loix
Audacieuſe infidelle;
De marbre, au front couronné
D'un fier rampart ruiné;
Captive, & touſiours altiere;
Et qui traiſnant ſon flambeau,
Vient ſe placer la premiere
Pour l'ornement du tombeau.

mphion.

Déja

L'image du * Dieu qu'adore
Le vaſte empire azuré,
La ſuit, comme ayant juré
De la ſecourir encore.
Mais il nous montre ſes fers,
Et que les affronts ſoufferts
Ont ravalé ſon audace.
Il eſt forcé juſtement
D'orner la ſeconde place
Du ſuperbe Monument.

* *Neptune.*

Que c
Et qu'
Eſt fait
C'eſt l'
L'Art,
Y join
Elle ri
Elle pl
Celuy
Des fe

Cette Reine eſt * Albione,
Fiere de titres vieillis,
Et qui meſle en vain les lis
Aux roſes de ſa couronne.
La Revolte aux yeux hagards,
L'Erreur aux louches regards,
Suivent en jaſpe de Pare;
Et toutes, avec rougeur,
Du Sceptre & de la Thiare
Vont honorer le vangeur.

* *L'Angleterre.*

Trois
Vienne
Deux
L'autre
C'eſt S
Et Ma
L'autre
Les de
L'autre
De ſon

Que cette image eſt polie !
Et qu'un ouvrage ſi beau
Eſt fait d'un docte ciſeau !
C'eſt l'agreable Italie.
L'Art, ſans l'aide des couleurs,
Y joint la joye & les pleurs.
Elle rit de ſe voir libre,
Elle pleure en meſme temps
Celuy qui ſauva le Tibre
Des fers des nouveaux Titans.

Trois à Couronnes Ducales
Viennent prendre icy leur rang.
Deux ſont d'un pur marbre blanc,
L'autre à veines inégales.
C'eſt Savoye aux aſpres monts,
Et Mantouë aux lacs profonds,
L'autre eſt l'ingrate Lorraine.
Les deux ſont en liberté,
L'autre aux fers porte la peine
De ſon infidelité.

Quel puiſſant Coloſſe arrive,
De bronze aux replis dorez,
Qui de Princes déchirez
Foule une troupe captive?
C'eſt l'Eſpagne au front altier,
Qui bridoit le monde entier
Par cent terres diviſées;
Et qui dedans ſes lambeaux,
De ſes Couronnes briſées
Sauve à peine les morceaux.

La belliqueuſe Allemagne,
Qui s'enfle d'un titre vain,
Tenant un globe en ſa main,
Les yeux bandez l'accompagne.
L'une & l'autre en s'embraſſant,
Semblent ſous un faix preſſant
Sentir leur corps qui ſuccombe,
Baiſſent leurs corps affoiblis,
Et triſtes ornent la tombe
Du grand Miniſtre des Lis.

a *Fleuve prés de Troye.* b *Menelas.* c *Helene.*

Déja ces grandes Statuës
Parent le tour du tombeau.
Que le ſpectacle en eſt beau!
Que de fiertez abbatuës!
Mais les Muſes que j'entens,
Par des tons plus éclatans
Appellent d'autres merveilles.
Leurs accens delicieux
Charment déja les oreilles,
Et nous vont charmer les yeux.

Quatre grands courſiers d'albaſtre
Avancent leurs nobles corps;
Et ſemblent maſcher leurs mords
D'une bouche opiniaſtre.
Ils traiſnent un char jaſpé,
Dont le trône eſt occupé
Par une * Princeſſe auguſte,
Qui porte écrit dans ſes mains:
J'ay pour mon * Roy le plus juſte
De tous les Rois des humains.

* *La France.*

* *Loüis le Juſte.*

D'un Lis ſa dextre eſt armée.
Ses cheveux ſont anoblis
D'une Couronne de Lis:
De Lis ſa robe eſt ſemée.
Elle pleure en triomphant;
Et de douleur étouffant
S'éleve ſur l'edifice;
Puis d'un air imperieux
Regne ſur le frontiſpice
Du Monument glorieux.

Quel myſterieux mélange
Traiſne la Religion,
D'un Bœuf avec un Lion,
Et d'un Aigle avec un Ange;
Sur ſon beau char, à genoux,
Elle porte les ſaints Clous,
Et l'étendart adorable;
Et d'une grave douceur
Monte au Sepulchre honorable
De ſon fameux Deffenſeur.

Quelles brillantes images?
Quel travail ſi diligent
Fondit tant d'or & d'argent
Pour former ces beaux ouvrages?
Ce ſont les vertus D'ARMAND,
Qui le portent dignement
Sur un nuage d'agathe;
Et qui d'un vol glorieux
L'oſtant à la terre ingrate,
Semblent l'enlever aux Cieux.

De front paroiſt la Prudence.
La Force eſt à ſon coſté;
Et prés de la Pieté,
Celle* qui tient la balance.
Voyez la Vertu ſans prix,
Le frein des puiſſans eſprits,
Qui tempere toute choſe.
Voicy l'immuable Foy,
Sur qui ſeurement repoſe
L'heur d'un Eſtat & d'un Roy.

* *La Iuſtice.*

Là l'exacte Vigilance
Ouvre un œil vif & perçant.
Là décoche un trait puiſſant
La guerriere Diligence.
Icy d'un regard humain,
Mais d'une prudente main,
Répand ſon or la Largeſſe.
Là par ſes charmes vainqueurs
La Douceur avec l'Addreſſe
Fait la conqueſte des cœurs.

Icy paroiſt l'Eloquence,
Fort appuy des grands conſeils.
Là feconde en appareils
Luit la ſage Prevoyance.
Le Secret au front couvert,
La Franchiſe au cœur ouvert,
La Vivacité brillante,
La Conſtance au ferme pas,
Et l'Authorité puiſſante,
Colonne des grands Eſtats.

La Science au vol ſublime,
Tous ſes treſors déployant,
Et la Grace coſtoyant
La Majeſté magnanime:
L'Innocence aux doux regards,
Qui pure de toutes parts
Leve au Ciel ſa teſte illuſtre:
Et là de ſon clair flambeau
La Nobleſſe épand un luſtre
Sur tout l'auguſte troupeau.

Cette machine pompeuſe
Monte ſur le Monument,
Portant de l'heureux ARMAND
La figure lumineuſe.
Le labeur eſt accomply,
L'œil de merveille eſt remply.
L'Art fait que tout y reſpire;
Et je lis ſur le milieu:
PEVPLES, C'EST ASSEZ VOVS DIRE,
CY GIT LE GRAND RICHELIEV.

FIN.

SONNET.

SI tu pouvois, Armand, du tõbeau qui t'enserre
Lever ton front auguſte, & lancer en ces lieux
De tes nobles regards l'éclair imperieux,
Plus craint que ceux de l'air, meſſagers du tõnerre,

Que tu ferois blémir d'avortons de la terre
Qui forgent contre toy des traits injurieux!
Que tu ferois rougir d'ingrats malicieux,
A qui tous les malheurs ſans toy feroient la guerre!

Mais nõn, repoſe en paix. C'eſt le dernier effort
De l'Envie abbatuë, & qui meurt par ta mort.
Ta memoire eſt brillante en dépit de ſa rage.

Et la France & l'Eſpagne, à ces lâches eſprits
Peuvent de ta vertu dire le juſte prix,
L'une peſant ſa gloire, & l'autre ſon dommage.

LES AMOVRS DE PROTEE ET DE PHYSIS,

Ou l'Alliance de l'Art & de la Nature.

POEME.

PREFACE.

LEs Grecs ont eſté ſi amoureux du menſonge, & ſi ennemis de la verité, eſtant épris de la beauté des figures ſous leſquelles ils aimoient à cacher les choſes, qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pû pour changer toutes les veritez en fables. J'ay fait au contraire ce que j'ay pû dans le livre de la Verité des Fables

que j'avois commencé, pour arracher le voile dont ils avoient voulu couvrir la verité, & pour la faire voir victorieuse des tenebres de l'imposture, & des trompeuses figures sous lesquelles ils l'avoient enveloppée. Mais parce que cette invention estoit au dessus de la portée ordinaire des esprits, les deux premiers tomes que j'en avois faits furent si mépriſez, que je perdis le desir d'en poursuivre l'ouvrage. Je ne pûs comprendre alors d'où venoit ce dédain, mais enfin je connus que plus on s'éleve en nobleſſe & en delicateſſe d'invention, moins on eſt gouſté par les hommes communs; tout ainſi que plus un aigle s'éleve vers le Ciel, moins il eſt veû; & que pour cette raiſon ce livre avoit eu la meſme fortune que la Comedie des Viſionnaires, qui demeura long-temps mépriſée; parce que les eſprits communs n'entendoient pas les termes extraordinaires du Poëte extravagant. Mais quand les Connoiſſeurs (qui ſont les derniers à lire les ouvrages, eſtant rebutez de la pluſpart de ceux qui ſe font) eurent leu cette Comedie, & ſe furent moquez de ceux qui s'en moquoient, les mépriſeurs eurent honte de leur mépris; ils approuverent ce qu'ils avoient deſaprouvé; & tous enfin euſſent voulu qu'on leur eust fait ſouvent de ſemblables Comedies.

La meſme choſe eſt arrivée aux deux tomes de la Verité des Fables: car aprés deux années de mépris, enfin ceux de bon gouſt les lûrent; & ayant eſtimé cette invention, & la façon noble &

delicate dont les apparentes origines des beaux Arts y avoient esté deduites, ils témoignerent à plusieurs l'estime qu'ils en faisoient: puis ceux-cy les lûrent fuyant patole, & commencerent à les aimer & à les estimer par tout à l'envy. Enfin plusieurs personnes d'esprit ont depuis voulu m'obliger à continuer ce travail; mais le dépit que j'ay eu contre le méchant gouſt des esprits communs, & d'autres pensées plus solides qui me sont survenuës, m'ont fait quiter pour jamais cét ouvrage, dont l'enjoüement estoit plus convenable à l'âge où je l'avois commencé, qu'à celuy où je suis.

J'ay voulu seulement faire voir en ce Poëme des Amours de Protée & de Physis, un échantillon des belles matieres qui me restoient pour continuer le livre de la Verité des Fables; & qu'il y a bien plus d'industrie à changer les Fables en veritez, qu'à chãger les veritez en fables. Car il n'y a pas grand esprit à dire par figure qu'un homme qui a fuy bien viste & bien loin a esté transformé en oyseau; qu'un autre qui s'est caché dans les bois est devenu beste sauvage, & qu'une femme bien affligée & touſiours en pleurs a esté changée en fontaine. Mais pour donner de la vray-semblance à ce qui est fabuleux, il faut bien une autre force d'invention, en se servant bien de l'histoire meſme sur laquelle la fable avoit esté forgée. Car la noble invention est une espece de creation, sans qu'elle ait besoin d'aucun modele qui soit ou qui ait esté dans le monde; & dont la source est dans la seule fecon-

dité de l'eſprit, & non dans la memoire, qui ne preſente aux Poëtes que les Poëſies anciennes, pour y dérober des matieres; & que les figures de la Rhetorique pour en parer & déguiſer les larcins.

Protée a eſté un Roy d'Egypte, admirable en vertu, en eſprit, & en puiſſance. Il fut éleu Roy pour ſes grandes qualitez, aprés que l'Egypte eut eſté long temps ſans Roy, & apparemment aprés que Pharaon & tous ſes Princes & Chefs furent abyſmez dans la mer. Ainſi il ſuccéda aprés quelques Pharaons à l'Empire du grand Seſoſtris Roy d'Egypte, qui a ſurpaſſé les plus grands Conquerans, comme Herodote & Diodore le Sicilien le rapportent. Ils diſent auſſi que Protée avoit de grandes flotes, & que c'eſt ce qui a fait inventer aux Grecs qu'il eſtoit un Dieu marin, & qu'il conduiſoit les troupeaux de Neptune; & que parce qu'il avoit inventé pluſieurs Arts, par leſquels il déguiſoit les choſes, & ſe déguiſoit ſouvent luy-meſme, ils ont dit qu'il ſe changeoit en diverſes figures.

Les Poëtes Latins ont enſuite appellé Protée Vertomne, & l'ont fait amoureux de Pommone, qu'ils diſoient eſtre Deeſſe des jardins & des fruits. L'un repreſente l'Art, touſiours divertiſſant par ſes changemens & ſes diverſitez, & l'autre repreſente la Nature fructifiante, & cachée en elle-meſme : comme ils diſent que Pommone eſtoit touſiours renfermée dans ſes jardins, & qu'il en joüit s'eſtant transformé en vieille : parce que l'Art

imitant toutes choſes viſibles, ſe déguiſe en diverſes formes qui ſont auſſi anciennes que le monde.

Mais il faut en venir à la verité, en parlant du Roy Protée, qui repreſentera l'amour des Arts; & de la Princeſſe Phyſis, qui par ſon nom & par ſa ſimplicité & par ſon innocence repreſentera l'amour de la ſimplicité de la Nature; & il en joüira par le ſecours de ſes Arts, & s'eſtant déguiſé en vieille. Car du fondement de la verité il faut en tirer la vray-ſemblance, qui eſt bien plus agreable aux eſprits amoureux de la raiſonnable invention, que la fable, qui rebute l'eſprit, parce qu'elle eſt contraire à la vray-ſemblance; & l'eſprit n'aime que la verité, ou ce qui luy reſſemble.

Mon intention n'eſt pas de faire combattre l'Art contre la Nature, mais de les allier; & je ne dis qu'en paſſant quelques avantages de l'un ſur l'autre. Car la Nature eſt infiniment plus digne, plus magnifique, plus productive, & plus utile & neceſſaire, ayant Dieu pour ſon Autheur, que l'Art, qui meſme ne peut agir qu'avec la matiere que la Nature luy fournit pour faire ſes ouvrages, & qui n'a que quelques hommes pour ſes Autheurs.

Toutefois il ſemble que l'Art remporte icy l'avantage ſur la Nature; parce que par ſes inventions il triomphe de la ſimplicité d'une Princeſſe, qui n'avoit preſque jamais veu que les innocentes productions de la Nature; parce que d'ordinaire l'Art l'emporte ſur la ſimplicité.

Bien qu'il ſemble auſſi que cette Princeſſe, qui attendoit à ſçavoir la volonté du Ciel ſur ſa fortune, n'en obtient apparément aucun ſecours viſible, & ſuccombe ſous les ſubtilitez de l'Art; toutefois celuy qui employe icy les Arts, ne ſe ſervant que de moyens honneſtes pour arriver à un mariage legitime, le Ciel n'abandonne pas celle qui eſperoit en luy, puis qu'il ne la ſoumet qu'à une choſe où elle croit avoir receu ſon avis, & qui luy eſtoit avantageuſe.

Cecy donc n'eſtant inventé que pour donner de la vray-ſemblance à une fable, dans laquelle l'Art ou le déguiſement eſtoit victorieux, il ne falloit que rendre vray ſemblable ce qui eſtoit fabuleux. Ainſi il a eſté neceſſaire que Protée gagnât Phyſis par ſon art; puis que ces ſortes de petits Poëmes ne veulent point de machines ſurnaturelles, n'eſtant pas comme les Poëmes heroïques, où les grands evenemens & caraſtrophes ne ſe font que par des puiſſances celeſtes. Mais on y doit introduire des perſonnes qui ayent de la pieté, & qui s'adreſſent au Ciel par des prieres & par des ſacrifices dans leurs douteuſes & importantes affaires: comme Virgile meſme le recommande aux Laboureurs, dans ſon Poëme des Georgiques, où il ne fait rien paroiſtre de ſurnaturel.

In primis venerare Deos, atque annua magna
Sacra refer Cereri.

Ce beau ſujet m'a donné l'occaſion de traiter des

plus nobles Arts, dont nuls Poëtes Grecs & Latins n'ont traité, parce qu'ils n'y estoient pas sçavans; bien qu'il y eust en Grece & à Rome de tres habiles hommes en tous les beaux Arts; & faute d'y avoir autant d'intelligence que Virgile en avoit en l'Art de l'Agriculture, ils ont esté privez du moyen de faire de magnifiques descriptions des plus riches choses qui sont de l'invention des hommes, & qui font de merveilleuses & de surprenantes beautez dans les Poëmes.

Celuy-cy est en forme de narration divertissante, où les machines surnaturelles n'entrent point, ny les grandes comparaisons, ny les plus hardies figures, ny les plus furieuses passions, comme elles entrent dans le Poëme heroïque. Virgile n'en a point employé dans son Poëme des Georgiques, où il traite les choses des champs avec la seule force de la description & de la diction; & c'est ainsi que j'ay fait dans le Poëme des Beautez de la campagne. Mais celuy-cy est d'une maniere bien plus agreable, & qui réveille bien plus l'esprit: puis que l'on y verra des avantures extraordinaires, fondées sur la verité de l'histoire, & les surprenantes merveilles des plus beaux Arts, opposées, & enfin alliées à la riche simplicité de la Nature, par le matiage de l'admirable Protée, & de la belle Physis.

Les esprits judicieux y trouveront aussi la diction proportionnée à son sujet, qui ne veut rien des pompeux ornemens, ny des disgressions du

Poëme heroïque, par leſquelles choſes l'eſprit ſeroit arreſté à contre-temps, lors qu'il n'a autre deſir que d'apprendre promptement la ſuite des agreables évenemens. Mais cét ouvrage demandera d'abord des Lecteurs, qui ayent le gouſt auſſi fin que ceux qui les premiers gouſterent les Viſionnaires, & la Verité des Fables; & il eſt de la charité d'en avertir les autres, afin que par precipitation ils n'avancent pas de ridicules jugemens. Car je puis eſperer qu'aprés qu'il aura eſté leu & aimé par les eſprits delicats, il ſera en ſuite leu & aimé par les autres, aprés qu'on leur en aura fait l'eſſay. Parce qu'il eſt d'une invention particuliere, & toute nouvelle, & ſans exemple dans l'antiquité.

De ſorte que je pourray juſtement dire encore une fois, ce que j'ay dit au commencement du Poëme des Amours de la Regle & du Compas, & dn Soleil & de l'Ombre.

Animé d'un beau feu, plein d'une noble audace,
D'un pied libre je cours aux vallons du Parnaſſe;
Et la Muſe en riant me conduit par la main
Où ne marcha iamais le Grec ni le Romain.

LES AMOVRS DE PROTE'E ET DE PHYSIS,

Ou l'Alliance de l'Art & de la Nature.

POËME.

PREMIER CHANT.

DEs flots, où le Soleil termine ſa carriere,
Et plonge tous les jours ſa feconde lumiere,
Un *Royaume s'éleve, en ſept parts diviſé,
Des doux regards du Ciel touſiours favoriſé.

* *Le Royaume des Canaries, ou des Iſles fortunées, eſt diviſé en ſept Iſles.*

Et qui durant le cours de trois fois mille années,
En merita le nom des Isles Fortunées.
Un air pur & tranquille en toutes les saisons
Y donne le mépris de l'abry des maisons,
Qui dans les premiers temps, en ces terres heureuses,
Estoient sous des palmiers, ou dans les roches creuses:
Et chacun, sans nul Art, s'y faisoit un sejour,
Pour le repos des nuits, plustost que pour le jour.
Là de fruits aux vergers toute branche est chargée:
Là de douces liqueurs la soif est soulagée:
Et les prez rafraichis par mille clairs ruisseaux,
Y font naistre à l'envy l'herbe pour les troupeaux.
Les peuples innocens, tous dans un sort semblable,
Et leur auguste Reine, & leur Princesse aimable,
De lin blanc & leger également couverts,
N'y redoutoient jamais la rigueur des hyvers.
Termuth, fille d'un Roy de la terre feconde
Que les débords du Nil arrosent de son onde,
Celle par qui le Ciel, d'un arrest rigoureux,
Sur les vagues sauva le Sauveur des Hebreux,
Et fléchit le courroux du Monarque implacable,
Regnoit depuis trente ans en ce lieu delectable,
Choisi par sa douleur pour y pleurer en paix
Ce cher fils adoptif éloigné pour jamais.
Enfin de ses destins voyant la fin prochaine,
Et voulant aprés elle établir une Reine,
Dont les Isles suivroient les équitables loix,
De la sage Physis elle avoit fait le choix,

Qui d'une beauté jointe à sa vertu constante,
Fut le modele heureux de la Cour innocente.
Le Palais de la Reine estoit de palmiers verds,
De rameaux épandus l'un de l'autre couverts,
Qui courbez en berceaux, & cachez dans la terre,
Composoient de longs murs aussi seûrs que la pierre.
Les logemens divers, par arcades formez,
Dans un divers espace étendus ou fermez,
Avoient de toutes parts les palmes pour courõnes,
Et les troncs des palmiers en estoient les colonnes,
Des meubles, que le lin couvroit legerement,
Les roses & les lis estoient tout l'ornement.
Des palmes les doux fruits, les dattes nourrissantes,
Estoient de tous costez sur la teste pendantes:
Et les murs tousiours verds de l'aimable sejour,
S'entrouvroient par endroits pour recevoir le jour.
Au bout des logemens, une large ouverture
Montroit de mille fleurs la diverse peinture.
Sans nuls compartimens, en de vastes jardins,
On voyoit par monceaux les roses, les jasmins,
Doux plaisir des regards, & l'amour des abeilles,
Dont le miel se formoit en cent ruches pareilles.
En suite s'étendoient les fertiles vergers:
Puis s'offroit un beau parc d'odorans orangers:
De là donnoit le frais une foreſt ombreuse.
Au sortir de l'enclos de la demeure heureuse,
Cinq grands rochers en voute également ouverts,
Montroient en perspective & le Ciel & les mers.

Au devant du Palais agreable & ruſtique,
Trente cedres fleuris luy ſervoient de portique.
Deux ſources de criſtal le lavoient des deux parts,
Courant autour des murs, leur ſervoient de rampar-
parts, [lantes.
Puis enfermoient les parcs de leurs eaux gaſouïl-
Par les vallons ſans ceſſe elles vont bondiſſantes,
Forment un fleuve enfin, joignant leurs bras di-
vers,
Et par un ſeul canal s'abyment dans les mers.
Dans cét heureux ſejour, en l'eſpace plus ample,
Eſtoit le plus ſaint lieu, l'auguſte & ſimple Tem-
D'ouvertures en rond par la voute éclairé, [ple,
Où le Dieu de Moïſe eſtoit ſeul adoré:
Où la Reine pieuſe, & de ſa Cour ſuivie,
Luy voüoit chaque jour ſes peuples & ſa vie: [ans,
Et quand quelque douleur, triſte fruit des vieux
Retenoit dans le lit ſes membres languiſſans,
Phyſis tenoit ſon rang, au trône parvenuë,
Par un commun accord pour Reine reconnuë.
Des Princeſſes les voix, & des Princes Bergers
Secondoient par leurs chants mille ſerins legers.
Un jour, de ces oyſeaux une volée active,
Quand Termuth à ſes vœux eſtoit plus attentive,
Par les palmiers du Temple en vingt lieux en-
trouverts,
Entra d'un cours ſoudain, redoublant leurs con-
certs;
Comme pour preparer cette troupe fidelle
A recevoir bien toſt une grande nouvelle.

D'une trompette alors les tons ſont entendus.
La ſurpriſe auſſi toſt tient les ſens ſuſpendus.
Les plus viſtes Bergers courent vers le rivage.
Un Navire paroiſt, dont le riche équipage,
Et le blanc étendard voltigeant ſur les flots,
Montrent qu'il ne vient pas pour troubler leur repos.
En mer l'ancre eſt jettée, à la rade il s'arreſte.
Pour mettre à bord le Chef, l'eſquif ſoudain s'apreſte.
Sur la terre il deſcend : puis d'un regard humain,
Et tenant d'olivier une branche en ſa main,
Il demande aux Bergers, qu'à leur auguſte Reine,
Sans perdre un ſeul moment, & ſans peur on le meine.
Déja dans ſon Palais la Princeſſe l'attend.
Entre divers penſers elle a l'eſprit flotant.
Sur le trône, Phyſis eſt aſſiſe auprés d'elle,
Auſſi belle que douce, & dont l'œil étincelle.
Les Princeſſes plus bas ſont en un meſme rang;
Les Princes d'autre part, tous en ſimple habit blanc,
Reçoivent l'Etranger, qui d'un regard modeſte,
Admire cette Cour; qui luy ſemble celeſte,
L'air ſage de Termuth, de Phyſis la beauté,
Et ce Palais ſuperbe en ſa ruſticité.
La Reine qui du Chef contemple l'aſſeurance,
D'un regard luy permet de rompre le ſilence.
O! Princeſſe, dit-il, dont les paiſibles loix
Ont donné de l'envie aux plus ſages des Rois,

Souffre que mon discours réveille la memoire
De ton fils adoptif, en réveillant sa gloire.
Depuis le jour fatal que ce Chef des Hebreux,
Jadis sauvé du Nil par tes soins amoureux,
Du Ciel, contre le Roy Successeur de ton pere,
Par sa puissante voix irrita la colere,
Fit retourner soudain sur le Prince & ses chars
La mer qui pour les Juifs se fendit en deux parts,
Le peuple de Memphis, sçachant que l'onde fiere
Avoit des Rois d'Egypte éteint la race entiere,
Et que les grands Guerriers, contre le Juif armez,
Dans les flots inhumains estoient tous abymez;
Demeura sans Monarque; & dans toute la terre
Nul Prince ne restoit, ni Grand, ni Chef de guerre.
Vingt ans se sont passez, que les peuples sans Roy,
Sont demeurez confus, sans Justice, sans Loy,
Sans conseil, sans appuy, vivans à l'avanture,
Ne suivans qu'une aveugle & brutale Nature.
Enfin les plus prudens, du desordre ennemis,
Réveillerent les cœurs dans le trouble endormis;
Choisirent pour leur Roy, d'Egypte le plus sage,
Le plus grand en esprit, en sçavoir, en courage,
D'un air majestueux, habile en tous les Arts,
Imprimant le respect d'un seul de ses regards,
Déja d'un grand renom pour ses avis utiles,
Et connu pour l'appuy des Veuves, des pupilles;
Il fut mis sur le trône, & le peuple à l'envy,
Par un choix si parfait glorieux & ravy,
D'une commune voix, sans estre concertée,
Luy fit changer de nom, & l'appella Protée.

Depuis

Depuis trois ans heureux il nous donne ſes loix.
On veut que d'une Epouſe il faſſe le grand choix:
Afin que de ſon ſang un Prince puiſſe naiſtre,
De l'Empire aprés luy le noble & digne maiſtre.
Mais il ne veut choiſir pour le nœu conjugal,
Qu'une rare beauté qui ſoit de ſang Royal;
Et nulle dans Memphis, ni dans l'Egypte entiere,
Ne peut plus ſe trouver de la race premiere.
Mais, ô Reine, en ces lieux, tranquilles ſous tes loix,
Dieu conſerva par toy le pur ſang de nos Rois,
Quand tu quittas le Nil, d'où la cruelle envie
Avoit banny ce fils qui conſoloit ta vie.
Car des plus nobles Chefs tu fis un choix heureux,
Sous toy dignes de vivre en lieu moins rigoureux;
Et tu choiſis encor des plus ſages Princeſſes,
Capables d'adoucir tes cuiſantes triſteſſes.
A l'Egypte leur ſang doit donner de grands Rois.
Enfin la Renommée a publié ton choix.
Puis que tu crus Phyſis digne du diadême,
Mon Roy, pour ſon Epouſe, a choiſi ton choix meſme,
Au moins ſi ſon amour de vous eſt approuvé.
Bien toſt vous le verrez à vos bords arrivé:
Vous ſçavez ſes deſirs, vous verrez ſes merveilles,
Dont j'ay par mon recit contenté vos oreilles.
A ces mots il ſe taiſt; ſon regard aſſeuré
Fait voir qu'il eſt certain du bonheur deſiré.
La Princeſſe Phyſis eſt vermeille & confuſe.
Son cœur ne ſçait encor s'il conſent, s'il refuſe.

La Reine veut auſſi tenir tout en ſuſpens;
Et ſans rien conſulter, répond en meſme temps.
Puis que pour un accord, pluſtoſt que pour la guerre,
Ton glorieux Monarque arrive en cette terre,
Il ſçaura nos penſers, les vœux de noſtre cœur,
Et s'il doit de nos jours nous ravir la douceur.
Alors elle ſe leve; & la ſage aſſemblée
Par un ſecret murmure eſt doucement troublée,
Ainſi que ſur les mers murmurent les zephirs,
Quand ils troublent le calme avec leurs doux ſoupirs.
Le Chef impatient de revoir ſon Monarque,
Se retire, & ſoudain dans ſa nef ſe rembarque.

SECOND CHANT.

DU ſurprenant bonheur Phyſis inquietée,
De mouvemens divers ſe ſentit agitée.
La Nature touſiours aſpire à la grandeur;
Et luy fait du grand Roy ſouhaiter la ſplendeur,
Qu'avoit ſceu luy vanter la vaine Renommée.
Dans un ſi doux penſer ſon ame eſtoit charmée:
Mais ſa rare vertu reprimoit ſes deſirs;
Et dans ſon doux Etat bornoit tous ſes plaiſirs.
La Reine, en qui le faix de ſa grande vieilleſſe
N'avoit point affoibly ſa conſtante ſageſſe,
La meine en un verger: puis en lieu de repos
Avec elle l'arreſte, & luy tient ce propos.

Physis ma chere fille, enten ce que je pense.
Du sage Roy du Nil nous sçavons la puissance:
Et tu sçais la vertu qui regne dans ces lieux.
Consultons la prudence, & le vouloir des Cieux,
Avant que ce Monarque en nos terres arrive.
Je te voy sur ses vœux interdite & craintive.
De l'offre des grandeurs tu trembles justement.
Dy moy ce que ton cœur te dicte en ce moment.
Découvre moy ton ame; & tu sçauras en suite
Comment le juste Ciel veille pour ta conduite.
Tant d'éclat, dit Physis, ne me peut émouvoir,
Le bonheur de mes jours, ma Reine, est de te voir,
D'imiter tes vertus, sans desir, sans envie,
De regler mon repos sur celuy de ta vie.
Termuth reprend alors d'un air plus serieux.
J'entens tes sentimens: appren l'arrest des Cieux.
Quand Moïse mon fils, contre sa renommée,
D'une jalouse ardeur vid l'Egypte animée,
Que les traitres Devins semoient avec fureur
Que seul de leur Empire il seroit la terreur,
Et quand de toutes parts sa mort fut arrestée,
Avant que d'éviter leur colere indomptée,
Redevable à mes soins chers à son souvenir,
De conseils importans il me voulut munir:
De n'adorer jamais que le seul Dieu du monde,
De n'avoir nul espoir qu'en sa grace feconde;
De ne resoudre rien sans l'avoir consulté:
De n'écouter jamais ma propre volonté.
Qu'en un état douteux il sçauroit bien m'aprendre
Ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut entreprendre.

Il s'enfuit auſſi toſt Je n'aimois rien que luy.
Mon cœur à ſon départ fut accablé d'ennuy.
Enfin j'offris à Dieu ma douleur, & ma vie,
Puis de forts mouvemens, me donnerent l'envie
D'abandonner le Nil, pour venir en ces lieux,
Où touſiours ſur mon ſort j'ay conſulté les Cieux.
Si tu veux que de Dieu le ſecours te ſoutienne,
N'écoute auſſi, Phyſis, d'autre loy que la ſienne.
Sur ſes propres avis nul ne doit s'aſſeurer.
Du celeſte conſeil tu dois tout eſperer.
Phyſis par cette voix d'elle ſi reverée,
Sent dans un fort rempart ſa vertu raſſeurée;
Et luy dit que du Ciel, qui ſeul eſt ſon eſpoir,
Elle veut par ſa bouche apprendre le vouloir.
L'une & l'autre au Palais ſe retire contente.
Tout le peuple eſt émeu dans une grande attente.
Déja de toutes parts les ordres ſont donnez.
Des Bergers, pour l'accueil, par tout ſont ordon-
Sur les bords une troupe eſt déja deſtinée. [nez.
Dans les ſimples appreſts ſe paſſe la journée.
La nuit leur donne encor du temps & du repos.
Et quand l'Aube du jour ſortit du ſein des flots,
Et de ſon teint vermeil fit paſlir les étoiles,
Sur la rade ſoudain parurent mille voiles,
Dont les blancs étendards, de la paix meſſagers,
Suivoient des doux zephirs les mouvemens legers.
Chacun de ces vaiſſeaux, de forme & de peinture,
D'un monſtre de la mer empruntoit la figure;
D'où les eſprits de Grecs, hardiment impoſteurs,
Ont forgé dãs leurs chants mille contes méteurs,

Aux peuples inspirant la creance commune, [ne:
Que Protée estoit Chef des troupeaux de Neptu-
Et son genie adroit, par de prompts changemens
A trouver dans les Arts mille déguisemens,
Leur fit forger encor, que dans ses avantures
Il sçavoit se changer en diverses figures.
Les simples habitans, jettant l'œil sur les eaux,
Sont étonnez de voir tant d'enormes vaisseaux;
Et dans peu de momens, par la flotante armée,
L'Isle de toutes parts est toute renfermée.
Le Roy, touchant la terre où tendoient tous ses vœux,
Fait descendre à l'instant son appareil pompeux.
Déja ses pavillons s'élevent sur la rive,
Ornez de pourpre & d'or, & de branches d'olive.
Dans le plus haut de tous, où son trône est planté,
Sur le siege de pourpre il est déja monté:
Et reçoit les Bergers choisis par la Princesse,
Tous en simple habit blanc, qui cache leur noblesse.
Les chevaux & les chars sont rangez sur les bords,
Les differens Guerriers, & les rares tresors,
Et les fiers animaux dont la force farouche
Obeït sous le frein que remasche leur bouche.
Car ce Prince, regnant sur cent peuples divers,
Domptez par Sesostris vainqueur de l'Univers,
Surpassa tous les Rois par sa magnificence.
L'Art joint à ses tresors redoubloit sa puissance.
Impatient de voir la Princesse Physis,
Il fait partir soudain vingt Elephans choisis,

Qui dans leurs groſſes tours, comme en des forteresſes,
Ont mille vaſes d'or, & d'immenſes richeſſes.
Cent Maures, conducteurs de ces monſtres peſans,
Sont veſtus de drap d'or, aux corps noirs & luiſans.
Les Bergers vont devant, & leur ſervent de guides.
Enſuite s'avançoient cent Chevaliers Numides,
Veſtus de blanc & d'or, l'arc & la trouſſe au dos,
Tous ſur des barbes noirs, ſe mouvans ſans repos.
Trois cens Egyptiens ſuivent en riche veſte,
D'or & d'argent meſlé, rayé d'vn bleu celeſte.
Puis le ſuperbe char pour Phyſis deſtiné,
D'or & de diamans pompeuſement orné,
Eſt trainé lentement par ſix licornes blanches,
De qui les houſſes d'or ne couvrent que les hanches.
Leurs cornes & leurs crins ont des rubans divers,
De changeantes couleurs, & de perles couverts.
En ſuite vont les Grands ſur des courſiers de Perſe,
Tous ornez à l'envy de parure diverſe,
De ſabres & d'écus d'émeraudes chargez,
Et coiffez de turbans, de plumes ombragez.
Six cens Gardes du Prince, en caſaques de ſoye,
Sur qui de toutes parts l'or & l'argent ondoye,
Marchent devant ſon char, deux à deux à pas lents,
Armez de javelots aux fers étincellans.
Le char paroiſt brillant d'or & de pierreries,
Paré de longs carreaux de riches broderies,

l'Art l'emporte ſur la ſimplicité.

Et trainé doucement par huit Rhinocerots,
Dont nuls rares harnois n'enrichiſſent le dos,
(Car aſſez la Nature a doré leurs écailles)
Pareils aux elephans dans leurs rudes batailles.
De loin le Prince éclate en riches veſtemens,
Le diadême au front ſemé de diamans.
Et ſa taille, & ſa mine, & ſon viſage auguſte,
Découvrent que pour luy la renommée eſt juſte.
Sa teſte chaque jour porte un timbre nouveau,
La figure y paroiſt du noble & rare oiſeau,
Qui lors que le long âge à mourir le convie,
Se brule pour renaiſtre, & ſurvit à ſa vie.
Ses ailes & ſa queuë, en ſoutenant l'ardeur,
Par leur ombre, au grand Roy donnent de la frai-
Rien n'égale l'émail de ſes plumes dorées, [cheur.
Des rayons du ſoleil richement colorées.
Cent pages tous brillans l'accompagnent encor,
Veſtus d'or & d'argent, avec des ailes d'or;
Et de leurs pas legers touchant le ſable à peine,
Semblent plutoſt voler que marcher ſur la plaine.
Vingt Ecuyers adroits de prés ſuivent le Roy,
Moderant leurs chevaux ſous leur ſevere loy.
Le reſte de ſa Cour marchoit à longues files,
Tous chargez d'ornemens, les premiers de cent
Les Paſteurs étonnez, d'un & d'autre coſté [villes.
Contemploient tant d'éclat, d'un regard arreſté;
Et les troupeaux muets, ſans ſoin de brouter l'her-
Sembloient tous attachez à la pompe ſuperbe [be,
D'autre part l'Innocence & la Simplicité
Viennent avec douceur recevoir la fierté.

Les plus nobles Bergers armez de leurs houlettes,
Avec leurs chalumeaux répondent aux trompettes,
Vont sans considerer ny merite ny rang,
Par l'ordre du hazard, non par l'ordre du sang;
Tous en juppons volans, de blancheur éclatante,
Marquant la pureté de leur ame innocente.
Cent Bergeres suivoient, formans un double rang,
Toutes d'un grave pas, toutes en habit blanc,
Toutes de noble race, & de grace pareille,
Et d'une humble douceur que la beauté réveille.
Sur le seüil du Palais est la belle Physis,
Brillante par ses yeux, plus que par ses habits;
Et la vive blancheur qui luit sur son visage,
A la blancheur du lin dispute l'avantage.
Vingt filles autour d'elle, en pareils vestemens,
Dont la rare vertu fuit tous les ornemens,
Soumises à ses loix, d'une pudeur égale,
Ornoient par la beauté leur naissance royale.
Déja ce noble amas des deux parts s'est rangé,
Sous les cedres feüillus du portique ombragé.
La Reine, par langueur dans le lit arrestée,
Ne peut rendre l'honneur qu'elle doit à Protée:
Et son âge caduc l'exempte de la loy
Qui prescrit des devoirs dignes d'un si grand Roy;
Le Prince avec sa pompe arrivant au portique,
Admire les abords de ce Palais rustique,
Tout formé de palmiers dans la terre plantez,
Et les deux clairs ruisseaux courãs des deux costez.
Mais soudain sur Physis sa veuë est attachée.
Et son ame d'amour est vivement touchée.

Son

Son esprit satisfait au delà de l'espoir,
Jamais rien de si beau n'avoit pû concevoir.
En luy triomphe l'Art, en elle la Nature.
L'un à l'envy de l'autre étale sa peinture.
Le Roy sent que Physis le range sous ses loix.
Il est devant ses yeux sans esprit & sans voix:
Car lors qu'on est surpris d'une belle presence,
Le langage d'amour est un profond silence.
Physis d'autre costé voyant tant de splendeur,
Est confuse, du Prince admirant la grandeur,
Est muette, & se sent secretement atteinte
Par divers mouvemens de respect & de crainte.
Mais son cœur constamment en luy mesme enfermé,
Des grandeurs qu'elle void ne peut estre charmé.
Cependant le Monarque est conduit vers la Reine.
Par tout le vaste Palais la Princesse le meine.
Il admire la salle, & les appartemens,
Dont la Nature a fait les fermes fondemens.
Mais tousiours sur Physis sa veuë est attachée.
Il entre dans la chambre où Termuth est couchée.
Des deux costez se rend le reciproque honneur.
Le Roy se croit déja certain de son bonheur.
Sur un siege il se place, où la rose est semée.
De jasmins en tous lieux la chambre est parfumée.
Sur un siege pareil Physis à son costé
Void que par le respect chacun s'est écarté:
Et bien que sa vertu ne puisse estre contrainte,
Moins la grandeur l'émeut, plus elle sent de crainte.

TROISIE'ME CHANT.

CE Roy qui ſous ſes loix faiſoit trembler l'Afrique,
L'une & l'autre Arabie, & la mer Atlantique,
Et celle qui d'Europe embraſſe tous les bords,
Si puiſſant en Guerriers, en flotes, en treſors,
D'un ſi vaſte ſçavoir, d'un ſi ferme courage,
Sent ſon cœur tout tremblant devant un doux viſage:
Ne ſçait à qui des deux il ſe doit addreſſer,
Et demeure flotant en ſon vague penſer.
Enfin forçant ſa voix, bien qu'à peine il reſpire,
Vous ſçavez mes deſirs, que ſert de vous les dire?
Et jugez, leur dit-il, quel doit eſtre le prix
De celle dont l'amour m'a fait quiter Memphis,
Et mépriſer les flots, les écueils, la tempeſte,
Pour joüir du bonheur d'une telle conqueſte.
Jamais [illegible] ſes amours.
De qui [illegible] le ſecours?
Prince, répond Tenmath, ta grandeur ſi ſubli-
Peut faire tout pretendre à ton feu legitime. [me
Mais tu viens de Phyſis renverſer le bonheur.
Car tu viens luy ravir les plaiſirs de ſon cœur,
La paix, la ſolitude, & l'innocente vie,
Franche d'ambition, de deſir & d'envie.
Elle hait les honneurs, les amas des treſors,
Les ſerviles reſpects, les ornemens du corps,

Les delices des sens, l'éclat des pompes vaines,
Comme autant de sujets de soucis & de peines.
Avant donc, ô! grand Roy, que de gagner son cœur,
Tu dois de son esprit te rendre le vainqueur,
Luy prouver par raison que sa paix est trompeuse,
Et que par tes grandeurs tu la rendras heureuse.
Tu ne veux pas forcer ses justes sentimens,
Ni pour son doux repos luy donner des tourmens.
Ton cœur veut l'équité: la force est une injure.
Fay luy sçavoir si l'Art vaut mieux que la Nature.
Sous quelles loix, dit-il, voulez vous m'engager?
Quoy? pour plaire à Physis faut-il estre Berger?
Faut-il abandonner mes Etats, ma puissance,
Pour regner en ces lieux ou regne l'innocence?
De ses yeux rien jamais ne peut me desunir.
Par amour & par art je veux tout obtenir.
Il faut qu'elle me suive, ou qu'elle me retienne;
Ou que j'aime sa vie, ou qu'elle aime la mienne.
Je veux, belle Physis, [illegible] nourrir.
Tu veux estre vaincuë [illegible]
Et captiver tes sens par raison, par adresse,
Pour contenter enfin ta severe sagesse.
Prince, atten tout du Ciel, & de moy n'atten rien.
Son vouloir, dit Physis, sera tousiours le mien.
Dans les états douteux c'est ma regle certaine:
Et je l'apprens tousiours par la voix de la Reine.
Ta sagesse, dit-il, Princesse me confond.
Tu retires mon cœur d'un abyme profond.

De la Reine & du Ciel j'attendray la justice.
Je me promets déja l'un & l'autre propice.
J'espere aussi de luy qu'il voudra m'animer,
M'inspirant tous les Arts qui pourront te charmer.
Cependant des serins l'agreable musique
Par tout se fait entendre en ce Palais rustique.
Ils estoient dans le Temple encore plus nombreux:
Et convioient les cœurs, par leurs chants amoureux,
A quitter les sallons, & les chambres voisines,
Pour chanter avec eux les loüanges divines.
Physis à qui le Prince adressoit des soupirs,
Dit qu'il y doit à Dieu presenter ses desirs.
Il est juste, dit-il. Laissons en paix la Reine.
Il se leve à l'instant: la Princesse le meine.
Aussi-tost les réjoint & l'une & l'autre Cour.
Chacun croit le Monarque heureux en son amour.
Dans un ordre confus tous entrent dans le Temple.
La Princesse à genoux y montre un saint exemple,
Et le Prince & les siens, qu'un respect a saisis,
En haut levent leurs cœurs à l'envy de Physis.
Le grand Prestre à l'Autel, pour rendre Dieu propice,
Et de lait & de miel offre un pur sacrifice.
Par les chants redoublez, tous les oiseaux legers
Des vœux receûs du Ciel semblent les messagers;
Et les ayant portez au dessus des nuages,
Revenir aux mortels rapporter leurs messages.
Les chants sont achevez, le sacrifice est fait.
Des vertus de Physis le Prince est satisfait.

Montroient en perpective & le Ciel & les mers.

Il se brule en ses yeux : les deux Cours sont contentes.
Le Monarque amoureux se retire en ses tentes.
De la pompe qui suit, les monstres aux grands corps
Dans leurs pesantes tours rapportent leurs tresors.
Car des avares cœurs les richesses aimées,
Ont trouvé du Palais toutes portes fermées.
Nul or n'y peut entrer, on le hait, on le fuit,
Craignant plus que la mort le souci qui le suit.
Protée impatient de plaire à la Princesse,
Aiguise son esprit, consulte son adresse,
Les hommes inventifs, les doctes Artisans,
De luy les plus aimez d'entre ses Courtisans.
Matieres, instrument, soudain tout s'appareille,
Pour offrir aux regards une prompte merveille.
Du jour & de la nuit on ne perd nul moment.
Et l'Art & le travail s'aident également.
Physis d'autre costé se sent inquietée
Du charmant souvenir des grandeurs de Protée.
Sa taille, sa beauté, son air qui la surprit,
Son renom, son amour, sa vertu, son esprit,
Tant d'orageuses mers pour elle traversées,
Sans cesse avec douceur occupent ses pensées.
Quoy ? dit-elle, les Rois pensent tout meriter.
Le refus d'un moment le devoit irriter.
Avec quelle sagesse, & quelle patience,
Souffre t'il nos mépris, & nostre indifference;
Nos delays importuns aux desirs d'un amant ?
Nous attendons du Ciel les ordres vainement.

Dieu nous parlera-t'il ? la raiſon nous éclaire.
Le Ciel qui le fit Roy, luy ſeroit-il contraire ?
Mais, Phyſis, quelle honte ! à quoy donc penſes tu ?
C'eſt l'Amour qui te parle, & non pas la Vertu.
Oüy, le Ciel parlera. La Reine s'y confie.
Au celeſte vouloir elle ſe ſacrifie.
Celuy qui fit les Cieux, & tous les élemens,
Sçait parler à nos cœurs par de doux mouvemens.
Par ces divers penſers la Princeſſe agitée,
Craint le courroux du Ciel, ou celuy de Protée.
Entre ces deux écueils ne ceſſe de flotter :
Mais par un doux eſpoir elle ſe ſent flatter :
Et ſans que le ſommeil ait fermé ſa paupiere,
De l'Aurore elle void la naiſſante lumiere.
Malgré le trouble, enfin, le Soleil qui reluit
Luy donne le repos qu'a refuſé la nuit.
Car le corps par l'eſprit ſent une laſſitude,
Et fait à ſon beſoin ceder l'inquietude.
Mais ſon leger ſommeil ne dure pas long-temps.
Elle entend des rumeurs, & des cris éclatans.
De leur cauſe, déja Termuth inquietée,
Vient au lit de Phyſis, luy dit épouvantée,
Quoy ? ma fille, tu dors ? Protée eſt irrité.
Autour de cét enclos tout ſon camp eſt planté.
Pendant la nuit obſcure, à peine pas du portique,
Il a baſty ſans bruit un Palais magnifique.
Voudroit il dans cette Iſle habiter pour long-tẽps,
Et touſiours dans l'effroy nous tenir en ſuſpens ?
Phyſis à ce recit ſe tenoit attentive,
Quand de la part du Prince un jeune Page arrive,

Avec ses ailes d'or, comme un Ange des Cieux.
Je viens chasser, dit-il, la frayeur de ces lieux.
Par des bornes mon Roy ne veut pas vous contraindre.
Il veut se faire aimer, & non se faire craindre.
Dans le milieu du jour, il doit venir en paix
Vous conduire luy-mesme en son riche Palais:
Et vous faire juger qui doit, en son ouvrage,
Ou la Nature ou l'Art, remporter l'avantage.
La Nature est tardive en ce qu'elle produit;
Et l'Art fait un Palais dans le temps d'une nuit.
En repos à l'instant l'une & l'autre demeure.
Le Monarque amoureux avec peine attẽd l'heure.
Mais Physis doute encore, & ne peut concevoir
Qu'un Prince avec l'adresse ait un si grand pouvoir.
En son midy brilloit la lampe lumineuse,
Lors que paroist Protée avec sa Cour pompeuse,
De changeantes couleurs paré superbement,
De plumages divers estoit son vestement,
Orné de rubans d'or, & de soye incarnate,
Sur qui dans chaque nœu maint diamant éclate.
Mais l'éclat de Physis est bien plus radieux,
En elle n'ayant rien de brillant que les yeux.
Elle reçoit le Roy d'un air plein de sagesse,
Accompagnant les pas de la vieille Princesse.
L'une & l'autre à ses vœux, sans de plus lõgs delais,
Viennent sous leur portique admirer le Palais.
Le front paroist de loin d'une large étenduë.
Physis sent à l'aspect sa raison confonduë.

luy fit changer de nom, & l'appella Protée.

Depuis

Car jamais son esprit, d'un royal bastiment
N'avoit pû concevoir le superbe ornement.
Termuth sçait ce que peut la noble Architecture:
Mais a l'esprit confus de la prompte structure.
De trois portes, les arcs de vingt pieds exhaussez,
Découvroient d'une court les ordres compassez.
Le fond estoit orné de trois portes pareilles,
Qui d'un second Palais presentoient les merveilles.
Et trois portes encor montroient les jardins verds,
Et portoient les regards jusqu'aux vagues des mers.
Les arcs sont separez de colonnes jaspées.
Les niches dans les courts, sont de bronze occupées.
Des Princesses alors les desirs sont ardans
De voir du beau sejour tous les riches dedans.
A passer sous les arcs leur beauté les invite,
Pour rendre au Roy l'honneur que l'ouvrage merite.
Il faut franchir l'espace étendu de cent pas.
On y conduit la Reine avec l'aide des bras.
Le Roy meine Physis, de qui l'ame ravie
D'admirer ce Palais ne peut estre assouvie:
Qui se promet encor d'autres felicitez,
Quand ses yeux, de plus prés, verront tant de beautez.
On touche enfin l'erreur: on ne voit que des feintes.
Ces colonnes, ces arcs, ne sont que toiles peintes:
Et l'Art industrieux, par ses déguisemens,
Fit sur un long tableau ces faux éloignemens.

QVATRIE'ME CHANT.

D'Un juste étonnement les Princesses frapées,
N'oseroiét murmurer d'avoir esté trompées.
A toucher le tableau tous s'arrestent long-temps,
En contemplent les traits, & muets, & contens.
Car des sens à l'esprit l'erreur est agreable;
Et plus l'Art est trompeur, plus il est admirable.
L'Art avec le pouvoir donne mille plaisirs,
Dit le Prince. O Physis, tu bornes tes desirs
Aux antiques objets de la simple Nature,
Qui ne montre jamais que la mesme peinture.
Pour les nobles esprits les champs n'ont point d'attraits.
Dans les grandes Citez on peut trouver la paix,
L'innocence des Arts, & les plaisirs honnestes.
Je ne dois pas quitter les hommes pour les bestes.
Ces lieux n'auront jamais que les mesmes beautez:
Mais l'Art pour faire voir mille diversitez.
La Nature jamais n'a qu'un pareil visage.
Rien ne change jamais un fleuve, un païsage,
Une forest, un mont, les steriles deserts,
Les étangs, les rochers, les rivages des mers.
Mais l'Art nous fournit fécond en nouvelles merveil-
Réveille les esprits, les yeux, & les oreilles. [les,
Par des sujets nouveaux, & sans cesse naissans,
Je veux mettre ma gloire à surprendre tes sens;

Avec elle l'arreste, & luy tient ce propos.

Et donner à ton cœur des attaques puiſſantes,
Par un nombre ſans fin de ruſes innocentes.
Qui veut gagner un cœur, doit luy plaire touſiours;
Et l'Art, à qui veut plaire eſt l'unique ſecours.
L'Amour eſt inventif en douces tromperies.
Mais allons voir vos bois, vos vergers, vos prairies.
Tous vos plaiſirs ſont bas, vos vallons, & vos eaux.
Mais je ſçay juſqu'au Ciel élever les ruiſſeaux,
Les obeliſques droits, les pompeux édifices,
Tranſporter les rochers, combler les precipices.
L'homme avec la Nature aime à ſe repoſer:
Mais par l'Art un mortel ſçait s'immortaliſer.
Pendant ces entretiens, Phyſis avec ſa ſuite
Au Palais des palmiers par le Prince eſt conduite.
Avec un double appuy Termuth à pas plus lents
Laiſſe aller aux jardins le beau couple d'Amans.
Mais Phyſis ſe maintient dans ſes regles ſeveres.
Une troupe la ſuit des plus nobles Bergeres.
Entre toutes, Iſis, pour ſa ſage douceur,
Eſt celle dés long-temps qui poſſede ſon cœur.
Je ſçay l'Art, dit Protée à la belle Princeſſe,
De juger des eſprits le foible ou la ſageſſe.
Je ne ſçaurois, d'Iſis voyant les grands deffauts,
Souffrir que ma Princeſſe ait fait un choix ſi faux.
En ſon front, en ſes yeux, je voy ſon ame vaine.
Elle ne te croit pas digne d'eſtre ſa Reine,
Ni que nul, ſans l'aimer puiſſe la voir un jour:
Et ſeule elle ſe croit digne de mon amour.

Du surprenant discours, Physis épouvantée,
Veut bannir ces soupçons de l'esprit de Protée.
Mais il maintient tousiours son premier jugement.
Pour épreuve, il voudroit luy parler un moment.
La Princesse étonnée y consent avec peine,
N'ayant jamais connu que son ame fut vaine.
Il aborde, il écarte, il entretient Isis:
Luy jure que pour elle il dédaigne Physis.
De son ardent amour il luy promet un gage,
La couronne, le sceptre, un royal équipage.
Son esprit par l'espoir ne peut estre abatu.
Rien ne peut ébranler sa constante vertu.
Sur un siege de mousse il la tient arrestée:
Mais nulle offre jamais n'est par elle acceptée.
Il pretend la dompter par un long entretien.
L'eloquence, le rang, l'éclat ne gagne rien.
Enfin à ses assauts la voyant invincible,
Il ramene à Physis la Bergere inflexible.
Mais pour favoriser les desseins de son cœur.
Encore à ses vertus il ne rend pas l'honneur.
Il déguise d'Isis la sagesse & la gloire,
Qui de honte rougit, mesme dans sa victoire.
Physis, luy dit le Roy, j'ay fléchy ce cœur vain.
Tu sçauras si mes dons seront receus demain.
De ce discours douteux la Princesse étonnée,
Dans un soucy resveur acheve la journée:
Passe, en se retirant, les eaux & les vallons:
Et le Roy se renferme en ses hauts pavillons.
La Princesse, le soir tousiours inquietée,
N'ose apprendre d'Isis l'entretien de Protée:

En des penſers divers ne ceſſe de floter,
Doutant de ſa ſageſſe, & n'en pouvant douter.
Iſis d'autre coſté, d'humeur douce & diſcrete,
Par prudence, du Roy tient l'attaque ſecrete;
Ne veut pas l'eſtimer perfide ni moqueur,
Ni de ſoupçons divers embarraſſer ſon cœur.
Si toſt que le Soleil redora l'hemiſphere,
Le Roy vient au Palais voir encor la Bergere,
Sous pretexte de voir les verds appartemens.
Puis ne peut, ſans Phyſis, avoir de doux momens;
Son amour, pour la voir, ſans ceſſe le réveille.
Il paſſe dans ſa chambre, il parle à ſon oreille.
Mes penſers, luy dit il, ne s'eſtoient pas deceûs.
La couronne, & le ſceptre, ont eſté bien receûs.
Au parc des orangers, pour combler d'arrogance,
Elle veut qu'à tes yeux éclate ſa puiſſance.
Meſme en robe Royale, & dans un de mes chars,
Elle veut de ſa pompe ébloüir les regards.
Phyſis de ce diſcours eſt encor plus ſurpriſe.
Il ne faut pas, dit-il, ſouffrir cette entrepriſe.
A ces ardans deſirs j'ay pû tout accorder.
Mes ordres ſont donnez : mais il faut la garder.
La Princeſſe répond, de rougeur animée,
Je veux prés de Termuth la tenir enfermée.
Iſis avec douceur reçoit l'ordre ſecret.
La Princeſſe l'accuſe & l'éprouve à regret.
Car ſon ame repugne à la croire infidelle.
Puis de * tambours legers un bruit gay les appelle.

* *Comme ceux de Biſcaye.*

Ils laissent le Palais: ils passent aux vergers;
De là dans un espace, au parc des orangers,
De six femmes d'Egypte ils admirent les dances,
Les tours, les pas legers, & les justes cadences.
Tour à tour, sur la terre elles semblent voler,
Et sans mouvoir les pieds, legerement couler.
De ce nouveau plaisir la Princesse est ravie:
De voir leurs souples corps ne peut estre assouvie;
Le Prince luy produit d'autres jeux innocens;
Et d'elle & de sa troupe il amuse les sens.
Un bruit enfin s'entend: on regarde, on écoute;
On void rouler de loin, dans une large route,
De vingt Gardes armez un char environné,
Riche de pourpre & d'or, par six tigres traisné.
Lentement il s'avance; & Physis est surprise
D'y voir Isis en pompe insolemment assise,
La couronne en la teste, & le sceptre en la main,
Mesme la regardant avec un fier dédain.
Quel orgueil? dit Physis s'animant de colere,
Et Protée à l'instant, d'un visage severe,
Donc, dit-il, ma Princesse, elle a pû s'échaper,
Aspirer à l'Empire, & sur toy l'usurper?
La superbe mourra. Gardes que l'on la tuë.
Soudain d'un coup de sabre Isis est abatuë.
Physis pleine d'horreur dans le Palais s'enfuit;
Sa troupe avec Protée en mesme temps la suit.
De pareille frayeur les Bergeres saisies,
Sentent par ce trépas finir leurs jalousies.
Physis court vers la Reine en son aspre transport,
Pour luy conter d'Isis l'épouvantable sort,

Et l'aveugle fureur de ſon orgueil horrible.
Mais elle y trouve Iſis, & vivante, & paiſible.
Elle marque d'un cry ſa ſurpriſe & ſa peur.
Eſt-ce un ſpectre? dit-elle. Eſt-ce un ſonge trompeur?
Les Bergeres, de cris & de frayeurs pareilles,
Admirent à l'envy ces terribles merveilles.
Quoy? ſuis-je, dit Iſis, un effroyable objet?
Termuth de leurs tranſports veut ſçavoir le ſujet,
D'où peut naiſtre en leurs cœurs une telle épouvante.
Iſis, dit la Princeſſe, eſt donc morte & vivante.
Iſis, répond Termuth, n'a point quitté mes yeux.
Mais ſon corps, dit Phyſis, peut-il eſtre en deux lieux?
Il faut voir, dit le Prince, Iſis prés d'Iſis meſme,
Prés du cœur orgueilleux qui prit le diadême,
Qui meritoit la mort. Que je crains de malheurs!
Quelle mort, quelle Iſis? dit la Bergere en pleurs.
Il faut que je la voye. Ah! tout le corps me tremble.
Auroit-on fait mourir ma ſœur qui me reſſemble?
Les Bergeres ſoudain, & les nobles Bergers,
S'offrent à la conduire au parc des orangers.
De differens penſers leur ame eſt agitée.
Enſuite, à pas plus lents, Phyſis vient & Protée;
Puis inſenſiblement leurs pas ſont plus haſtez
Par le deſir de voir les deux corps confrontez.
Sur le char tout ſanglant la morte eſt étenduë;
Et du grand coup de ſabre a la teſte fenduë.

En vain pour l'approcher Iſis fait un effort.
Les Gardes allentour empeſchent ſon abord.
C'eſt, dit-elle, ma ſœur : ah ! ſans doute c'eſt elle.
Mais pourquoy ſe veſtir d'une robe ſi belle ?
Elle jette des cris, elle ſe fond en pleurs ;
Elle ne peut aſſez pleurer tant de douleurs.
Chacun, l'un aprés l'autre, attentif les regarde.
Laiſſez la s'approcher, dit Protée à ſa Garde.
Alors ſur le beau char ils la laiſſent monter.
Sur le corps tout ſanglant on la void ſe jetter.
Elle attache ſa bouche à la large bleſſure,
Mais de ce front fendu la chair luy ſemble dure.
Elle ne ſçait que croire en ſon étonnement.
Tous, dit alors le Roy, vous pleurez vainement.
Enfin conſolez vous, & quitez voſtre crainte.
Celle que vous pleurez n'eſt qu'une cire peinte.
Admirez comment l'Art ſçait charmer les eſprits.
Vous avez veu ſa force : admirez ſon débris.
Les Gardes auſſi toſt, de la trompeuſe image
Rompent en vingt morceaux les mains & le viſage.
La Princeſſe étonnée à peine peut parler:
Et meſme tout à coup ne peut ſe conſoler.
Elle penſe aux détours, aux adreſſes, aux feintes
Qui l'avoiét fait tomber dans ſes frivoles crantes
Elle veut du Roy meſme enſçavoir le ſecret.
Un Peintre, luy dit-il, d'Iſis fit le portrait,
Pendant que mes diſcours la tenoient arreſtée.
Mais en vain ſa vertu d'un ſceptre fut tentée. [voir
Son cœur t'eſt bien fidele, & touſiours s'eſt fait
Inſenſible aux diſcours, aux preſens, à l'eſpoir.

Le Peintre avec la cire au soir en fit l'image;
Et sur ce fondement j'ay basty tout l'ouvrage.
Pardonne moy, Princesse, & croy que l'Art trompeur
Desormais à tes sens ne fera plus de peur.
L'Art aime à se cacher, ne veut pas qu'on le voye;
Et plus il est caché, plus il donne de j[illegible]
S'il a causé d'abord la frayeur & les cr[illegible]
Il ameine à la fin le plaisir & les ris.

CINQVIE'ME CHANT.

DEux fois des sombres nuits l'inégale courriere
Avoit fait voir l'éclat de sa pleine lumiere;
Deux fois sur l'orison son cours recommençant,
Elle avoit aiguisé les bouts de son croissant,
Depuis que la Princesse, avec sa Cour heureuse,
Fut troublée à l'aspect de l'image trompeuse.
Le Prince ingenieux, pour plaire à ses amours,
Avoit en jeux divers partagé tous les jours.
A son esprit fecond en douces tromperies,
Tantost servoient les bois, & tantost les prairies,
Où par luy la Princesse estoit à tout moment
Surprise d'une embusche, ou d'un déguisement;
D'où les fables des Grecs ont dãs leurs impostures
Chanté qu'il se changeoit en diverses figures.
La gloire de luy plaire estoit tout son desir.
La Reine quelquefois prenoit part au plaisir:

Mais

Mais souvent dans le lit elle estoit retenuë:
Car en elle, du corps la force diminuë.
Sa fin semble prochaine; & le Roy cependant,
Par les yeux de Physis de plus en plus ardant,
La presse de finir la peine qu'il endure,
Ayant fait voir que l'Art fait plus que la Nature.
J'ay connu, dit Physis, que l'Art par ses ressorts
Ne plaist qu'à nostre esprit, ne nourrit point le corps.
J'ay veu qu'il est trompeur, passager, infertile,
Et qu'il ne produit rien de solide & d'utile.
La Nature est feconde, & sans cesse produit
Les animaux divers, quelque fleur, quelque fruit:
Par l'aimable Soleil chaque jour nous éclaire,
Ne cesse par ses soins de nourrir, & de plaire.
Il ne reste donc plus, dit le Roy satisfait,
Qu'à faire voir de l'Art quelque solide effet:
Comment pour nos besoins il aide la Nature.
Sans luy des temps cruels nous souffririons l'injure.
L'Art en tous accidens nous donne un prompt secours;
Et sans luy les mortels [illegible] jours.
Tu verras de mon Art [illegible]
Que sans rame & sans voile il fait passer les ondes;
Qu'il fonde en peu de temps de puissantes Citez;
Et bastit des Palais pleins de felicitez.
Je ne veux plus que l'Art te fasse une imposture.
Tu le verras en paix joint avec la Nature.
Et quand tu connoistras leur glorieux accord,
Tu empliras alors le bonheur de mon sort.

Entre nous ; dit Physis, cessera toute guerre,
Lors que sera le Ciel d'accord avec la terre.
Luy seul doit nous unir : n'atten que son vouloir,
Prince, mais sur le mien ne mets pas ton espoir;
Et pense que jamais, sans la voix de la Reine,
Des ordres de là haut je ne seray certaine.
En vain le Prince parle aprés ce sage arrest :
Et cependant se fait un magnifique appreſt.
Mais Termuth en langueur dans le lit arrestée,
Ne peut estre témoin des grandeurs de Protée.
Enfin de toutes parts l'ouvrage fut parfait.
De ce qu'il a promis il veut montrer l'effet ;
Et faire en peu de temps que Physis par machine
Sans nef & sans rameurs passe en l'Isle voisine.
Déja pour la Princesse au portique l'attend
A six chevaux de Perse, un char d'or éclatant;
Et sont prestes encor dix calèches legeres,
Pour mener deux à deux les plus nobles Bergeres.
Le Roy vient, & sa Cour, tous en riches habits,
Semez de diamans, de perles, & de rubis.
Car il veut éclater en ce jour memorable,
Pour faire voir de l'Art [illegible] admirable.
Aux portes de [illegible]
Déja sur le [illegible]
Les Bergeres suivoient en calèches agiles.
Les Gardes, les Pasteurs, marchent par longues files.
Tous les Grands vont devant, sur de nobles courſiers;
Et sur le bord enfin arrivent les premiers.

Ils passent hardiment sur la fiere machine,
Qui par l'Art du grãd Roy sur les vagues domine.
Un pont de longs batteaux, tous rangez de travers,
Domptoit par sa largeur l'orgueil des vastes mers;
Affermy des deux parts de mainte ancre fidelle,
Etendant sur les flots une route nouvelle,
Pour passer dans une Isle, un desert autrefois,
Couverte de rochers, de montagnes, de bois,
De buissons épineux, & de sable sterile,
Où paroist tout à coup une agreable ville.
Le pont est ferme & seur, & large de vingt pas,
Dont le plancher uny, soutenu de longs mats,
Couvert pompeusement de grands draps de Perse,
Montre de cent couleurs la nuance diverse.
Des balustres dorez le bordent des deux parts,
Où peut aller de front un rang de quatre chars.
En bel ordre tout paré; & Physis grouppe
Haute sur le beau char, de pompe environnée,
Et regardant les flots, qui soumis & domptez
De honte & de depit se roulent sous ses pieds,
Admire [illegible]
De passer [illegible]
Puis arrivant dans l'Isle, elle entre à tous momens
En de nouveaux sujets de longs étonnemens.
Une Cité paroist, de murs environnée.
La porte est au milieu, de colonnes ornée:
Et qui fait découvrir dix portes au dedans,
Que penetrent les yeux par leurs regards ardans;

De la ſuite des Grands la double & longue file,
Déja paſſe bien loin cinq portes de la ville.
Plus la file s'accroiſt, plus en continuant
Elle paroiſt aux yeux touſiours diminuant.
De la neuve Cité la figure eſt quarrée.
D'incarnat & d'azur on la void colorée.
Les égales maiſons ſont pleines d'Artiſans,
Qui dans un dur travail ſans fin paſſent leurs ans,
D'ouvrages differens embelliſſent les ruës,
Et contentent les yeux par de diverſes veuës.
La Princeſſe admirant tant d'hommes & tant d'Arts,
Ne peut ſur chacun d'eux aſſouvir ſes regards.
Au milieu de la ville eſt une vaſte place,
Qui de quatre coſtez montre une égale face,
D'arcades d'un long ordre également ornez;
De pavillons égaux les murs ſont couronnez.
Phyſis s'y void au centre en ſuperbe ſtatuë,
De ſes ſimples habits legerement veſtuë,
Sur un arc triomphal, ouvert aux quatre fronts,
Vingt figures de marbre ornent les environs,
De colonnes parez, de pillaſtres, de niches;
Et trente vaſes d'or brillent ſur les comiches.
La Princeſſe eſt muette, & ne peut concevoir
Qu'en deux mois l'Art humain ait eu tant de pouvoir:
Et le Prince reſſent des douceurs nompareilles,
Luy laiſſant de ſes faits contempler les merveilles.
Sa troupe, & les Bergers, ſurpris également,
N'ont pour tant de beautez qu'un meſme étonnement.

Au sortir de la ville, une longue avenuë
Ouvre dans la foreſt ſa largeur continuë,
De cedres & de pins bordée à rangs égaux.
Sous les arbres ſont vûs cent ſortes d'animaux.
Aprés le bois s'eſtend un vaſte & long eſpace,
Qui laiſſe d'un Palais voir l'orgueilleuſe face.
Quatre obeliſques droits, dans les airs exhauſſez,
Deux à deux, des deux parts, au portail ſont placez.
Phyſis void dans la court cent colonnes égales.
Cent figures de bronze ornent les intervales.
Elle croit qu'un miracle a formé ce ſejour.
Mais que ne peuvent pas l'Art, & l'Or, & l'Amour?
Tout ſe range en la court, les Gardes, la Nobleſſe,
Et le Roy fait du char deſcendre la Princeſſe:
La mene en une ſalle, où les murs ſont parez
De pillaſtres de marbre aux chapiteaux dorez.
De là dans ſon éclat paroiſt l'Architecture.
Un ſallon merveilleux, d'une ronde figure,
Large de trente pas, eſt en dome voûté,
De colonnes de jaſpe également porté.
Trente niches de rang, de marbre reveſtuës,
D'or pur, ont dans leurs creux trente riches ſtatuës,
Le pavé qui répond aux pompeux ornemens,
De porphyre & de jaſpe à cent compartimens.
Au centre du ſallon, une table d'agathe
De rubis, de ſaphirs, d'émeraudes éclate.
Sous vingt ſieges de pourpre un tapis eſt tendu;
Et mainte chandelier d'or de la voûte eſt pendu.

Quand de la part du Prince un jeune Page arrive,

Tant d'objets differens étonnent la Princeſſe,
Qui jette ſes regards de richeſſe en richeſſe.
Sans ceſſe les Bergers ſont ſurpris & contens.
Un ſuperbe feſtin s'appreſte en meſme temps.
Dans le ſallon prochain les tables ſont couvertes.
Les lambris à fond d'or ont des groteſques vertes.
Les yeux en un moment errent de toutes parts.
Mais ſoudain les plats d'or attirent les regards.
Là ſe meſlent les fleurs aux viandes exquiſes.
A table avec le Roy les Bergeres aſſiſes,
Et Phyſis qui le brule avec ſes yeux charmans,
N'oſent troubler des plats les divers ornemens.
Le Roy rompt le premier leur ordre magnifique.
On entend auſſi toſt l'agreable Muſique.
Les voix jointes aux luts, par leurs divins accens,
De ces ſimples eſprits enſorcellent les ſens.
Et leur docte concert, par ſes douces merveilles,
Meſle aux charmes du gouſt le charme des oreilles.
Puis tous les inſtrumens ſe taiſent à la fois.
Admirable Phyſis (chante une ſeule voix)
Voy que l'Art, pour donner une joye infinie,
Fait avec la Nature une heureuſe harmonie.
Modere tes rigueurs dans un ſi beau ſejour.
Sçache que la Nature a fait naiſtre l'Amour.
L'Amour a produit l'Art, dont la docte peinture,
Pour contenter l'Amour, embellit la Nature.
Alors toutes les voix, reprenant leurs concerts,
Avec les inſtrumens diſent en tons divers,
Voy que l'Art, pour donner une joye infinie,
Fait avec la Nature une heureuſe harmonie.

Physis sent à l'aspect la raison confonduë.

Physis se sent émuë & du sens, & du son.
Dans l'esprit, dans le cœur, s'imprime la chanson.
Mais l'austere vertu vient soudain la combattre,
Son ame est ébranlée, & rien ne peut l'abattre.
Aprés le grand repas, fecond en tant de mets,
Dont les cœurs moderez dédaignent les excez,
Dans un grand cabinet le Monarque la meine.
Sur le choix des objets sa veuë est incertaine.
Là brillent à l'envy cent vases precieux,
Et de leurs diamans ébloüissent les yeux.
Les lambris sont ornez d'admirables peintures,
Que renferme l'or pur en de riches bordures.
La Princesse étonnée admire ce bel Art:
Sur le parfait labeur attache son regard:
N'en peut assez loüer les figures sçavantes,
Qui semblent se mouvoir, & paroissent vivantes.
Elle admire des bois les ombrages charmans,
Et des monts & des mers les doux éloignemens.
Au fond du cabinet, dans une large niche,
Triõphe d'un Sculpteur l'ouvrage docte & riche,
Dont l'or representoit l'orgueil audacieux
Par qui voulut Nemrod escalader les Cieux.
Mille corps racourcis, comme loin de la veuë,
Sembloient de plus en plus monter jusqu'à la nuë,
Tous à leurs vains travaux follement attentifs,
Tous aux emplois divers diversement actifs.
Physis admire l'Art qui forma ces postures,
Et les sçavans reliefs de ces riches figures.
Mais du chant dans l'esprit elle entend la douceur,
Qui revient de son vœu combattre la rigueur.

Le Prince pour dompter ſa craintive innocence,
Veut aux charmes des voix joindre ſon éloquence.
Sur un ſiege il l'arreſte, & luy tient ce propos.
Princeſſe, à mon amour donne enfin le repos.
Tu vois ce que ma flame a produit pour te plaire.
Du Ciel, ne crains-tu point d'irriter la colere?
C'eſt luy qui m'a donné l'Art de plaire à tes yeux.
Et veux-tu voir encor des faits prodigieux?
Pour contenter mes vœux, que veux tu plus attendre?
Le Ciel, par la raiſon, ſe fait aſſez entendre.
Veux tu donc plus long-temps me refuſer ton cœur?
Et quel defaut en moy, confirme ta rigueur?
Prince, répond Phyſis de rougeur animée,
Déſlog-temps par ton Art ma raiſon eſt charmée.
J'admire ton pouvoir, ton eſprit, ta vertu.
Mon cœur ſous ton deſir ſe ſent preſque abbatu:
Mais un vœu ſolemnel de ne jamais rien faire
Sans apprendre du Ciel le vouloir par ma mere,
(J'appelle ainſi la Reine) a forcé ma raiſon
De ſe ranger ſous luy, captive en ſa priſon.
Ce vœu qui tient mon cœur l'épeſche de ſe rendre
A tant d'autres raiſons que tu me fais entendre.
Enfin, pour parvenir au bien que tu pourſuis,
Je te donne un conſeil; c'eſt tout ce que je puis.
Tu dois prier le Ciel qu'il inſpire la Reine
De mettre d'un ſeul mot une fin à ta peine.
Par elle ſeulement tu ſeras mon vainqueur;
Et ſa voix auſſi toſt te donnera mon cœur.

Donc

Je veux mettre ma gloire à surprendre tes feux;

Donc il faut que du Ciel les voûtes soient atteintes,
Dit-il, de mes soupirs, de mes vœux, de mes plaintes.
Au moins, belle Physis, join tes desirs aux miens.
Croy que le Ciel qui t'aime exaucera les tiens.
Hé bien, joignons nos vœux, dit la belle Princesse;
Et croy qu'en tes desirs mon ame s'interesse.
Pour obtenir, dit il, un sort si glorieux,
Allons à découvert solliciter les Cieux.
Dans un vaste parterre il se rend avec elle,
Où de divers ruisseaux le murmure l'appelle,
Où des compartimens les odorantes fleurs
Etalent à l'envy leurs diverses couleurs.
Dans cinq larges bassins l'onde paroist dormante,
Physis, dans ce cristal, void sa beauté charmante.
Donnons l'assaut au Ciel, dit le Prince amoureux,
Princesse, en mesme temps faisons icy nos vœux.
Qu'en soulevant les eaux, la Terre au Ciel s'adresse,
Pour l'émouvoir s'émeuve, & pour nous s'interesse.
Soudain avec fureur, de cinq tuyaux ouverts,
Cinq jets en mesme temps s'élancent dans les airs.
Leurs successives eaux les attaquent sans cesse.
L'étonnement saisit l'innocente Princesse.
De l'onde impetueuse, & du bruit violent,
Les troupes des Bergers sentent leur cœur tremblant.
De Physis le beau teint est passe de surprise.
Princesse, dit le Roy, le Ciel me favorise.

Et ſeule elle ſe croit digne de mon amour.

Il nous découvre aſſez, par ces effets nouveaux,
Qu'il a receu nos vœux, puis qu'il reçoit ces eaux.
Il doit, répond Phyſis, pour finir noſtre peine,
Faire ſçavoir auſſi ſon vouloir à la Reine.
Il ſçaura renverſer l'obſtacle des ſermens,
S'il a ſceu renverſer l'ordre des élemens.
D'un mont en meſme temps, entre deux palliſ-[ſades,
Tombent à bonds égaux cent bruyantes caſcades;
Puis autour du parterre, en un commun ruiſſeau,
Coulent, & font encor cent longues nappes d'eau.
Voy, Phyſis, dit le Roy, cette rare avanture,
Que mon ſort eſt pleuré de toute la Nature,
Pour émouvoir le Ciel, pour t'émouvoir auſſi.
Ton cœur, plus que la terre, eſt-il donc endurcy?
La Princeſſe touchée en jette auſſi des larmes;
Et ne peut concevoir la cauſe de ces charmes.
Sous ce mont, dit le Prince, allons nous repoſer
Dans un rocher vouté que l'Art a ſceu creuſer;
Et dépoüillant des mers les ſablonneux rivages,
A richement orné de mille coquillages.
La grote eſtoit en arc, & large de vingt pas,
De conques reveſtuë & par haut & par bas,
Toutes d'une beauté diverſement aimable,
Enfans des longs baiſers de la vague & du ſable.
D'une porte à deux pans ſon abord eſt fermé.
Le pavé noir & blanc de cailloux eſt formé.
Et lors que de Phyſis la troupe y fut entrée,
Le Roy ferme à l'inſtant la porte balluſtrée.
Déja tous, dans l'éclos, qui n'a qu'un foible jour,
Sur des ſieges mouſſus ſont aſſis alentour.

N'ose apprendre d'Isis l'entretien de Protée.

Chacun, du promenoir à peine s'y repose,
Qu'il sent tomber d'enhaut l'eau douce qui l'arrose.
Dans les niches tout fuit : & soudain des tuyaux
Leur dos est assailly par de traitresses eaux.
Dans la place aussi tost, d'une course legere,
S'élancent de frayeur & Berger & Bergere:
Puis se sentent moüillez, & n'apperçoivent pas
Cent menus filets d'eau qui naissent de leurs pas.
Physis, avec Protée, en une niche seûre,
Du deluge innocent ne souffre nulle injure.
La sage & douce Isis est receuë avec eux;
Et se rit des Bergers, & rians, & honteux.
La porte, par le Prince, est ouverte à leur fuite,
Physis sort de la grote, & console sa suite:
Et tous, aprés l'orage, & les doux passe-temps,
Retournent au Palais, & moüillez & contens.

SIXIESME CHANT.

DEs prodiges divers la Princesse occupée,
N'écoute pas les bruits de sa troupe trempée.
Sans cesse elle est surprise, & se sent émouvoir,
Croyant voir des effets du celeste pouvoir.
De pensers en pensers son esprit s'embarrasse.
Tout le jour en plaisirs, en merveilles se passe.
Elle void le flambeau qui répand la clarté,
S'abaissant vers la fin de son cours limité :

Et ſa rare vertu ne peut ſouffrir ſans peine
De paſſer une nuit loin des yeux de la Reine!
Pour retourner dans l'Iſle avec l'ordre pareil,
A peine ſuffiroient trois heures de ſoleil,
Pour paſſer & la route, & la ville admirable,
Et du pont ſur les mers la longueur effroyable.
Elle voit à regret déja finir le jour:
Car du Prince elle craint le violent amour,
Son Palais, ſon pouvoir, ſa ſurprenante adreſſe;
Et plus que tout encore elle craint ſa foibleſſe.
Elle ſe ſent vaincuë, & n'a que ſa vertu
Qui preſte de ſa force à ſon cœur abbatu.
Le Roy connoiſt la peur dont elle eſt agitée,
La conſole, l'aſſeure. O! dit-elle, Protée,
Je ſuis à la mercy de l'Art & du Pouvoir:
Mais je ſuis, contre tout, forte par mon devoir;
Je ne puis rien pour toy, je le repete encore,
Sans un ordre aſſuré de celle que j'honore.
Le Ciel, par qui mon cœur eſt tout épouvanté,
Luy fait peut-eſtre auſſi ſçavoir ſa volonté.
Je connois bien qu'il t'aime, en voyãt ta puiſſance;
Et que te reſiſter c'eſt luy faire une offenſe:
Mais il aime la Reine; & par ſa ſeule voix
Il m'a touſiours dicté ſes équitables loix.
De mon amour, dit-il, ne crain rien, ma Prin-
Autant que ta beauté, j'admire ta ſageſſe. [ceſſe.
Demain nous irons voir, au ſortir de ces lieux,
Si Termuth nous dira l'ordonnance des Cieux.
La prudente Phyſis, par ces mots r'aſſeurée,
Revoid avec le Roy la demeure dorée.

Et sa troupe modeste, & la pompeuse Cour,
Confusément meslez, fourmillent alentour.
Aussi tost les Bergers, avec la flame ardante,
Chassent de leurs habits l'humidité fumante,
En logemens divers par le Prince choisis.
Auprés de la Princesse est l'agreable Isis,
Dont Protée éprouva la sagesse constante;
Et qui plaist à tous deux par sa douceur charmãte.
Dans le grand cabinet, Physis admire encor,
Les tableaux, les saphirs, les diamans, & l'or,
Et mille raretez des terres éloignées,
Que l'Art de son travail avoit accompagnées.
Le Roy luy dit leurs noms, & leurs secrets divers,
Cachez par la Nature, & par l'Art découverts.
Cependant la nuit vient. Pour accomplir la feste,
Dans une vaste salle un spectacle s'appreste.
Par les appartemens de ce pompeux sejour,
Avec mille flambeaux se fait un nouveau jour.
La Princesse en suspens, alors avec sa suite
Par le Puissant Monarque en la salle est conduite.
Un seul flambeau l'éclaire; & le fonds est paré
D'un portique de marbre, en cinq arcs separé.
Icy pour un moment regne une nuit entiere,
Dit le Prince; & bien tost renaistra la lumiere.
Au milieu de la salle, en un lieu rehaussé,
Sur de riches tapis un trône estoit placé.
A peine les reçoit le siege magnifique,
Qu'à leurs yeux tout à coup s'enleve le portique.
Physis & les Bergers, d'un cry dans ce moment;
Témoignent leur surprise, & leur étonnement.

Le jour frapant leurs yeux illumine la terre.
Il semble qu'à la nuit il vient faire la guerre.
Soudain les champs, les bois, les monts sont éclairez;
Et les nuages blancs, & les Cieux azurez.
Physis void de cyprés une longue avenuë.
De tous en s'éloignant la grandeur diminuë:
Et ceux qui les derniers luy semblent les plus bas,
Paroissent reculez de plus de mille pas.
Nul flambeau ne paroist, qui dans la nuit obscure
Ait pû rendre si tost le jour à la Nature.
Quel pouvoir, dit Physis, de la nuit fait le jour?
Le Ciel, répond le Roy, fait tout pour mon amour.
Quelle force, dit elle, à la force est égale
Qui soudain a percé le fond de cette salle?
Mes sens & ma raison icy sont enchantez.
Seroit ce illusion? sont-ce des veritez?
De ces objets, sa veuë est confuse & charmée:
Et l'erreur de ses sens, d'eux mesmes est aimée.
J'espere au Ciel, dit-elle, & je crains les demons,
Une Musique alors, des antres de ces monts,
Par ses tons differens vient frapper les oreilles,
Et remplit son esprit de nouvelles merveilles.
Puis deux Princes guerriers viennent parler en vers:
L'un le grand Sesostris, vainqueur de l'Univers;
L'autre, son frere ingrat, dont la rage perfide
Contre le Conquerant conceut un patricide;
Et qui sous un festin cachant sa trahison,
Espera le bruler, en brulant sa maison.

Phyſis, de ce forfait conſervoit la memoire,
De ce grand Roy d'Egypte ayant appris l'hiſtoire.
Elle void par ces vers leurs faits repreſentez:
Et ſon eſprit charmé les croit reſſuſcitez.
Le feſtin luy paroiſt, le traitre qui conſpire,
Et pretend par ſon crime arriver à l'Empire.
Elle void du Palais l'horrible embraſement;
Et le Prince échapé du cruel élement.
Elle les croit vivans, tant ſon eſprit s'applique
Aux ſpectacles divers de la Scene tragique,
Aux theatres pompeux de changeantes beautez,
Aux aſpres mouvemens des freres agitez.
La Muſique à ſa peine apporte un doux remede,
Quand des Actes bornez elle fait l'intermede.
Puis les ſeuls inſtrumens, tantoſt en graves tons,
Et tãtoſt en pouſſant des mouvemens plus prõpts,
Des ſpectateurs ravis par tant de doux miracles,
Preparent tous les ſens à de nouveaux ſpectacles,
Sçavent les amuſer, ſoudain les réjoüir.
Enfin nul de ces ſons ne ſe fait plus oüyr.
La Scene diſparoiſt; auſſi toſt en ſa place
D'un ſuperbe Palais paroiſt la riche face.
Un enfant vient des Cieux diſpoſer les eſprits
A voir les peuples fiers vaincus par Seſoſtris.
Son chant, par un recit, abrege les hiſtoires
Du nombre glorieux de ſes grandes victoires.
Enfin ceſſe la voix: l'Enfant revole aux Cieux.
Les inſtrumens font bruire un air melodieux.
Et ſoudain s'animant par de viſtes cadences,
Ils ſemblent s'émouvoir, pour appeller les dances.

Alors viennent dançans quatre Ethiopes noirs,
Dont les geſtes font voir leurs triſtes deſeſpoirs,
Repreſentent la peur des bandes fugitives,
Et montrent par leurs fers leurs libertez captives.
Puis paſſe ſur un Char le Prince triomphant.
Sur la Scene apres luy paroiſt un Elephant,
Portant de ſoye & d'or ſes houſſes étoffées,
Et du Roy glorieux les ſuperbes trophées.
Il regle tous ſes pas au ſon des inſtrumens,
Fait des tours, des retours, & ſuit leurs mouvemens:
Au gré du prompt archet fait remuër ſa trompe;
Puis d'un pied plus peſant ſe retire avec pompe.
Six Arabes guerriers entrent d'un pas ſoudain,
Chacun la trouſſe au dos, chacun l'arc en la main,
En turbans à cent plis, en veſtes bigarrées,
Et font, en ſe meſlant, des dances figurées.
Enfin, Maures, Perſans, Bactres, & Sogdiens,
Arimaſpes, Medois, Mazagues, Indiens,
Scythes, Thraces, & Grecs, & ceux d'autres contrées,
D'habits, de pas divers, font diverſes entrées.
Pour ſpectacle dernier, Seſoſtris ſans ſecours
Cõbat ſeul, en dançant, deux Lions, & deux Ours.
Phyſis de ſon peril eſt toute épouvantée.
Puis s'aſſure, admirant tous les Arts de Protée.
La toile ſe rabbat. Le grand jour eſt éteint.
Devant les yeux paroiſt le grand portique peint.
De flambeaux auſſi-toſt la Salle eſt éclairée.
Le Roy conduit Phyſis en ſa chambre dorée.

Elle ne peut finir ſes grands étonnemens,
Prenant pour veritez tous ces déguiſemens.
Pour te plaire, dit-il, le juſte Ciel m'aſſiſte.
Alors vient au Palais une nouvelle triſte;
Puis bien-toſt ſe répand. Le Monarque & ſa Cour
Apprennent que Termuth à veu ſon dernier jour.
A Phyſis on le cele, afin que ſa paupiere
Reçoive le ſommeil pendant la nuit entiere.
Apres que du ſouper elle eut gouté les fruits,
Princeſſe, dit le Roy, voy l'eſtat où je ſuis.
Quoy que faſſe à tes yeux le Ciel ſi favorable,
Sans l'aveu de Termuth, ſeray-je miſerable?
Et ſi jamais ſa voix ne parle en ma faveur,
Faudra-t'il étouffer les deſirs de mon cœur?
Si la mort tout à coup éteignoit la Princeſſe,
De ton ſort & du mien tu ſerois la maitreſſe.
D'un eſpoir dés cette heure au moins conſole moy.
Dy que ſans differer tu recevrois ma foy.
Prince, répond Phyſis, quitte cette eſperance.
En moy-meſme jamais je n'auray d'aſſeurance.
Apres ce prompt arreſt, le Roy luy parle en vain.
Il accuſe ſon cœur à tous deux inhumain.
Enfin, pour ſon repos, dans ſa chambre il la laiſſe.
L'aſſurant que par tout elle eſt ſeule Maiſtreſſe.
Soudain d'un eſprit vif, ingenieux, prudent,
En l'autre Iſle il envoye un Sculpteur confident,
Adroit, induſtrieux, afin qu'il luy raporte
Un modele des traits de la Princeſſe morte,
Sur ſon viſage meſme artiſtement formé,
Et dans un plaſtre creux, trait ſur trait imprimé.

Qu'il en apporte encor les habits, la coiffure,
Sous pretexte d'en faire une grande figure.
Du creux il pretend faire un masque ressemblant,
Pour offrir à Physis un faux spectre parlant,
Qui de la part du Ciel luy commande & l'anime
D'accepter dans le jour son amour legitime.
La nuit rend des mortels les travaux adoucis,
Mais tousiours des Amans réveille les soucis.
L'ame de la Princesse, & celle de Protée,
Par des pensers divers est sans cesse agitée,
Le Prince est tousiours ferme en desir, en espoir:
Et la Princesse veut, & n'oseroit vouloir.
Du bel Astre du jour la course recommence.
Isis vient à son lit dans un triste silence.
Mais sans que sa voix parle, assez parlent ses pleurs,
Et ses sanglots, témoins de ses vives douleurs.
Ah! ma sœur, dit Physis, la Reine est elle morte?
Je l'apprens par l'ennuy que ton visage porte.
Pour la bouche d'Isis, son silence répond.
Alors le deüil des deux en un seul se confond.
Elles meslent leurs pleurs, en joignant leur visage,
Par leurs chastes baisers leur douleur se soulage.
Les Bergeres, de pleurs, de longs gemissemens,
De cris font retentir tous leurs appartemens.
Physis, de se lever, pour son deüil, incapable,
Dans le lit, tout le jour, demeure inconsolable,
Se croyant desormais sans conseil, sans secours.
Le Roy veut qu'à ses pleurs on laisse un libre cours:
N'ose l'importuner d'une prompte visite,
De peur qu'à son abord sa douleur ne s'irrite.

Jusqu'au soir son respect differe ce devoir:
Mais enfin son amour le force de la voir.
Malgré ces pleurs, dit-il, Physis, te voila Reine,
De mon cœur, de mon sort, des Isles Souveraine.
J'attendray mon arrest du Ciel, & de ta voix.
Termuth de la raison n'a pas suivy les loix.
Quand tu vis que le Ciel fit émouvoir la Terre,
Et que la Terre au Ciel sembla faire la guerre,
Ie croy que sa justice alors la fit mourir,
Pour avoir negligé le soin de me guerir.
Attendras-tu que morte elle te vienne apprendre
Ce que la Raison seule assez te fait entendre?
Ne croy pas que le Ciel tarde encore long-temps,
Dit-elle, à me donner ses ordres que j'attens.
Au deffaut des Vivans, sa puissance supreme
Fera parler les morts, s'il ne parle luy mesme.
Insensible à l'amour, alors luy dit le Roy,
Je ne voulois tenir mon bon-heur que de toy:
Mais puisque tu fais voir une ame si cruelle,
Je n'attens rien de toy: c'est le Ciel que j'appelle.
Soudain, dans un respect, meslé d'un feint dépit,
La quittant à regret, il s'éloigne du lit.
Isis avec la Reine au depart est confuse;
Et s'étonne long temps de l'heur qu'elle refuse.
L'une & l'autre en secret ne cesse de gemir.
Enfin dans le Palais chacun semble dormir.
Dans le plus haut du Ciel déja luisoit la Lune,
Répandant sa clarté sur la campagne brune,
Alors que de Physis la chambre en un moment
Avec de doux ressorts s'ouvre insensiblement.

ment.

D'Enfans en robbe blanche, & d'étoiles ſemée,
Une troupe portant mainte cire allumée,
Entre d'un pas leger, & modeſte conduit
Termuth, qui lentement d'un front grave les ſuit.
Iſis de ces clartez tout à coup eſt ſurpriſe,
Veillant prés de la Reine, au bord du lit aſſiſe.
Elle éveille Phyſis, d'un cry d'étonnement,
Qui pouſſant ſon rideau s'écrie également.
Cependant vers le lit le faux ſpectre s'avance;
Et d'une foible voix rompt ainſi ſon ſilence.
N'irrite plus du Ciel le dangereux courroux,
Ma fille, & dans ce jour pren le Roy pour époux.
Termuth ſort à l'inſtant. Phyſis eſt éperduë,
De l'aſpect, de la voix, du depart confonduë.
Iſis & la Princeſſe, à cet objet trompeur,
Demeurent ſans parler, ſont tremblantes de peur.
Rien ne leur paroiſt plus, nulle cire allumée;
L'ombre regne, & ſoudain la porte eſt refermée,
Sans parler l'une à l'autre, elles reſvent long-temps,
Leurs eſprits ſont émus, & muëts, & contens.
Le Prince d'autre part, ſeûr par ſon artifice,
Impoſe le ſilence à ſa troupe complice:
Laiſſe les faux habits, ſans éclat, & ſans bruit;
Et paſſe dans l'eſpoir le reſte de la nuit.
Apres que le Soleil en eut chaſſé les voiles,
Et dans le Ciel ſerein eut éteint les étoiles,
Son cœur impatient vient apprendre d'Iſis
Si le cours dure encor des douleurs de Phyſis;

Si ſes yeux ont donné quelque tréve à leurs
larmes;
Si du ſommeil en paix elle a gouté les charmes:
Et s'il pourroit bien toſt eſtre admis pour la voir.
Dit qu'il ſoumet ſa flame aux loix de ſon devoir:
Que de ſa bonté ſeule il attend ſa fortune.
Demande une heure libre, & la moins importune.
Le Monarque eſt receu dans le meſme moment.
Ie ne puis plus, dit il, ſoutenir mon tourment.
Ma Reine, de rigueurs n'es-tu pas aſſouvie?
Prononce moy l'arreſt ou de mort ou de vie.
Que ton cœur, dit Phyſis, ceſſe d'eſtre agité.
De Termuth & du Ciel je ſçay la volonté:
Mais avant que de moy ta flame ſoit contente,
Ie veux qu'en tes ſecrets tu me rendes ſçavante.
Cette voix au grãd Roy cauſe un trãſport ſoudain.
L'un & l'autre auſſi toſt donne & reçoit la main.
Avant cette heure encor de ton cœur deſirée,
Que la terre du jour ne ſoit plus éclairée,
Dit-elle, & que ta main, devant toute la Cour,
Veüille en me couronnant couronner ton amour.
Par ta voix maintenant découvre à mes oreilles
Comment l'Art en deux mois a tant fait de merveilles.
Princeſſe, dit Protée, appren que ma grandeur
Se plaiſt aux lieux lointains à montrer ſa ſplẽdeur.
Viſitant les mortels, je veux leur eſtre utile.
Pour ma gloire, & pour eux je baſtis une ville,
Dont en mille vaiſſeaux on porte les appreſts,
Les cedres, les ſapins, preparez aux foreſts,

La bronze, l'or, l'argent, les colonnes taillées,
Les pierres du marteau long-temps appareillées.
Ainſi dãs peu de jours l'Art de cent mille humains
Fait admirer aux yeux l'ouvrage de leurs mains.
Par eux ſont dans les monts les ſources ramaſſées,
Puis par de longs tuyaux dans les airs élancées.
Avec un jet ſoudain qui ſurprend les regards
Des mortels ignorans la force des beaux Arts,
L'eau meſme, apres le temps de ſa ſecrete courſe,
Remonte par Nature auſſi haut que ſa ſource;
Et fait en lieux divers, par des effets égaux,
Des caſcades, des bonds, des nappes, des canaux:
Enfin d'un cours muët, dans les grotes obſcures,
Fait cent jeux ſurprenans, & cent rares figures.
Des theatres en ſuite il luy dit les ſecrets,
Et des flambeaux cachez ſous ces feintes foreſts,
Les charmes des ballets, l'éclat des Tragedies,
Et de tous les beaux Arts les adreſſes hardies.
Il cele ſeulement ce qui fait ſon bon-heur,
Qu'il ait pris de Termuth le viſage trompeur.
Phyſis eſt du diſcours étonnée & contente.
Par les ordres du Roy, bien-toſt on luy preſente
Une robbe ſuperbe, un royal ornement.
On ordonne l'appreſt de ſon couronnement.
Pour les Iſles, Iſis eſt Reine deſtinée.
En pompes, en feſtins, ſe paſſe la journée.
Enfin dans le repos s'écoulerent leurs jours;
Et leur rare vertu fit l'heur de leurs amours.

Les Grecs en ont depuis étouffé sous des fables
Les grandeurs, les plaisirs, les charmes veritables.
Puis, sur ce que leurs châts de ce Prince ont forgé,
Les Latins imposteurs ont encore chargé
(Celebrant dans leurs vers la Nymphe de l'Autonne)
En Vertonne Protée, & Physis en Pommone.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 13. jour d'Avril, l'an de grace 1670. il eſt permis au ſieur Deſmareſts, Seigneur de Saint Sorlin, cy devant noſtre Conſeiller, & Controlleur general de l'extraordinaire des Guerres, de faire Imprimer un Livre qu'il a compoſé, intitulé: *La Comparaiſon de la Langue & de la Poëſie Françoiſe, avec la Langue & la Poëſie Greque & Latine*, en tel volume, marge, & caractere que bon luy ſemblera, &, ce durant le temps & eſpace de ſept années conſecutives, à commencer du jour que ledit livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois; Et deffenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter ledit livre, ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de deux mille livres d'amande, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par ledit Privilege. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil. GVITONNEAV.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le quatorzieſme Juin 1670.

Les microfiches ci-jointes présentent certains défauts ou lacunes inhérents au document original. Nous vous prions de nous en excuser.

Reliure trop serrée.

Graphisme défectueux.

De peur qu'à son abord sa douleur ne s'irrite.

Avec de

Avec de doux reſſorts s'ouvre inſenſiblement.